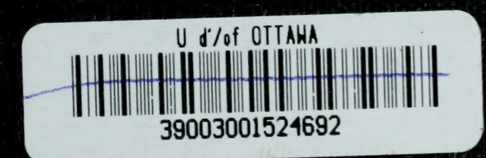

U d'/of OTTAWA
39003001524692

A Mademoiselle Arche[r]

à une Française de
la terre canadienne
hommage respectueux
l'un des auteurs

Pierre de Lescure

Les Témoins

DU

RENOUVEAU CATHOLIQUE



DU MÊME AUTEUR :

LIBRAIRIE GABRIEL BEAUCHESNE

LA PSYCHOLOGIE DE LA CONVERSION

TABLE DES CHAPITRES : La conversion, phénomène de psychologie religieuse. — L'enquête intellectuelle des convertis. — La part des affections du cœur dans la conversion. — Les mouvements de conversion. — Le dualisme dans l'âme des convertis. — Conversion et névrose. — Conversion et subconscience. — L'éducateur invisible. — Dieu dans l'âme des convertis.

1 vol. in-8 couronne (XII-436 pp.) 4 fr. :
. . . . *franco* 4 fr. 25

LE TÉMOIGNAGE DES APOSTATS

TABLE. — Le problème. — Causes psychologiques de l'Apostasie. — La tyrannie des passions : Martin Luther. — L'attrait du merveilleux : Julien l'Apostat. — L'esprit de domination : Lamennais. — L'étroitesse intellectuelle : Calvin. — L'émiettement intellectuel : Renan. — La sincérité des apostats. — Apostasie et conversion. — Les Apostats témoins de la vérité catholique.

1 vol. in-8 couronne (XII-440 pp.) 4 fr. :
. . . . *franco* 4 fr. 25

Majoration temporaire de 20 %

(Prière de l'ajouter aux prix indiqués)

TH. MAINAGE
des Frères Prêcheurs

LES TÉMOINS

DU

Renouveau Catholique

Introduction, par le R. P. Sertillanges



PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
117, Rue de Rennes, 117

—

1917

Cum superiorum permissu

IMPRIMATUR

Parisiis, die 16ᵃ Augusti 1917.

E. THOMAS,
v. g.

INTRODUCTION

Le présent ouvrage pourrait sans doute s'intituler plus exactement : Quelques témoins du renouveau catholique. *S'il était superflu de le remarquer, il ne l'est point d'utiliser cette constatation pour renforcer l'effet attendu de l'ouvrage même. Moins nous aurons la prétention de tout dire, voire d'amorcer sérieusement ce qu'il y aurait à révéler en pareille matière, plus nous aurons suggéré au lecteur l'importance du mouvement religieux actuel, et plus nous aurons justifié d'espoirs.*

Là est notre but, on le conçoit. Le témoignage est ici une force, la renommée qui en résulte en faveur du bien accentue le bien. Dire ce qui est, c'est préparer activement ce qui doit être.

Toutefois, je puis prétendre, à un autre point de vue, que les témoins du renouveau catholique sont ici tous présents, à savoir en représentation authentique, en réelle effigie, si je puis ainsi parler. Les cas envisagés ne sont-ils pas assez divers et assez significatifs, chacun selon son espèce, pour

donner une idée presque suffisante de leur tout ? Soit qu'il s'agisse des causes, soit qu'on distingue les divers milieux, soit qu'on précise les points de départ et les courbes d'évolution, il paraît bien que tout se révèle ici en un croquis fort évocateur, voire complet, en dépit de son caractère schématique.

Aussi le R. P. Mainage, dans sa préface, a-t-il cru pouvoir procéder dogmatiquement, par larges plans, concluant dans l'absolu à propos de cas isolés, pour la raison que ces cas s'étaient groupés d'eux-mêmes, comme en vertu d'une harmonie préétablie, de façon à fournir toute la substance spirituelle désirée par l'apologiste.

Ce n'est pas la première fois que le R. P. Mainage touchait à ce sujet de la conversion, ni qu'il prenait le souci de confronter utilement les contraires. Trois ouvrages de lui : Introduction à la Psychologie des convertis, La Psychologie de la Conversion, Le Témoignage des Apostats *sont classiques.*

Mais si les contraires s'éclairent l'un l'autre, ils trouvent tous deux leur confirmation dans les faits. Il était bon, en conséquence, que la même plume s'appliquât à la dissection de cas bien déterminés, authentiques, proches de nous, vérifiables en tous leurs détails, et au sujet desquels

le champ de l'observation étant réduit sans être appauvri, l'épreuve serait plus concluante.

En traits sobres et contenus, le Rédacteur en chef de la Revue des Jeunes *défend l'œuvre de celle-ci en ce qui concerne les retours à Dieu, et il en déduit la justification de l'entreprise présente, qui en procède.*

L'utilité de ces récits serait-elle discutable ? N'est-il plus dit dans l'Evangile : « On n'allume pas la lampe pour la mettre sous le boisseau ? » « *Tous ceux qui sont dans la maison* » *ont quelque droit à la lumière que de nouveau l'Esprit de sanctification a fait jaillir en des âmes fraternelles. Illumination et chaleur en peuvent venir, au bénéfice de consciences encore enténébrées ; encouragement et féconde joie seront la part des autres.*

C'est ce qu'explique excellemment le R. P. Mainage, après avoir noté et réduit à leurs justes proportions les minuscules inconvénients qu'on lui oppose.

J'ajouterai uniquement ceci.

Un pieux scrupule fait redouter à certains qu'en ébruitant sous des formes littéraires et en face du grand public un travail intérieur de l'âme, on ne commette une indiscrétion, on ne se livre à une sorte d'effraction spirituelle à son propre détri-

ment, trahissant, au surplus, par cette mise en plein air des grâces, le murmure de l'Esprit divin qui vous avait parlé dans le secret, qui avait soufflé sur vous ainsi que la brise légère *du prophète.*

Penser ainsi et parler ainsi est à coup sûr marquer une honorable préoccupation ; on ne peut défendre assez la pudeur des âmes. Mais j'observe que deux classes d'esprits se laissent toucher par ces considérations : d'une part, les purs chrétiens bien confits en Dieu, nullement troublés, et que le trouble d'autrui déconcerte, tout disposés par conséquent à juger déplaisant cet étalage d'erreurs rachetées dont le rachat est moins édifiant que leur étalage ne choque ; — d'autre part, les mécréants endurcis ou les négligents pertinaces, qui ne veulent rien entendre et que ces aveux bruyants viennent déranger dans leur quiétude.

Dans les deux cas, l'apologiste dira : Je ne vois là de contre-indication aucune. Les premiers de mes contradicteurs ne m'ont jamais occupé ; les seconds ne m'intéressent pas encore. Convertisseur, je vais d'abord à ceux « qui cherchent en gémissant » et j'imagine que les gémissements d'autrui, entendus dans le passé, remplacés dans le présent par le cri de joie qu'on adresse au Libérateur, peuvent devenir pour tels et tels un appel puissant, qui sait ? le tolle, lege *d'Augustin dans sa crise suprême.*

Qu'on ne dise pas non plus : Chaque cas est unique ; en pareille matière, les seuls motifs personnels ont du prix ; tel pèse un argument et le trouve trop léger, alors qu'un autre en est terrassé, et il est bien rare que le poids d'une pensée ou d'un événement spirituel ne dépende pas de dispositions essentiellement incommunicables.

Il y a là beaucoup de vrai ; mais là où il y a du vrai, c'est que la substance est fausse. Prendre pour décisive cette observation, ce serait verser à un relativisme excessif, et ce serait, sans que l'objectant s'en doute, nier la possibilité de toute science. Ne sait-on pas que le réel est toujours de l'individuel ? On se trouve donc sans cesse en face de l'individuum ineffabile des vieux philosophes. Alors, ne fera-t-on plus de botanique, sous prétexte qu' « il n'y a pas deux feuilles qui se ressemblent » ?

Les dispositions intérieures, humaines et divines — je veux dire le bon vouloir et la grâce, et aussi l'occurrence heureuse, qui est pour nous l'heure de Dieu, sont essentielles plus qu'on ne peut dire à la conversion ; mais si les motifs concourent — et qui oserait le contester — ils peuvent servir deux fois ; ils peuvent servir autant de fois que les circonstances précitées leur donneront de la prise. Pourquoi, dès lors, négliger de les ébruiter, notamment à l'usage de milieux où les

dispositions du même genre sont fréquentes ? « Quod isti et istæ, cur non ego ? » *prononcera vaguement l'esprit d'imitation qui en nous tous sommeille. Pourquoi pas moi, en effet, dira l'hésitant d'aujourd'hui, dira l'oublieux de demain, en écoutant le converti d'hier.*

*
* *

S'il y avait lieu de publier et de commenter nos récits, peut-être était-ce le rôle plus spécial d'un organe qui dès le début s'est donné cette spécialité : écrire et favoriser de tout son effort le renouveau catholique dans la jeunesse contemporaine.

Le R. P. Mainage a noté cette convenance et cette concordance d'objets ; j'y insiste en observant que nos sous-titres, à la Revue des Jeunes, *pèsent par tous leurs mots dans le sens de cet aveu de compétence toute particulière.*

Nous nous disons Organe de pensée catholique et française, d'information et d'action. *Or, au titre de* **pensée catholique,** *il nous revient de voir quelles fluctuations cette pensée peut subir, sous l'influence des divers courants qui entraînent les âmes modernes. Les confessions qui nous sont faites, nous montrant la doctrine agissante, prouvent mieux son efficacité ; nous la montrant*

en lutte, elles en évoquent la transcendance, dont le triomphe final sera le témoignage. L'âme n'est-elle pas le champ clos où les expériences de vérité et d'erreur se concluent, après d'âpres batailles aux péripéties émouvantes ?

Au titre de pensée française, *nous ne pouvons nous désintéresser d'une orientation qui peut avoir pour ce pays des conséquences si graves et si heureuses. Les conversions, si elles se multiplient, donneront lieu à une* conversion *au sens militaire du mot : retournement de l'âme française qui engagera l'avenir dans un tout autre sens que celui d'hier, fût-il souhaité ou fût-il craint.*

Je soupçonne que c'est la peur de ce changement qui a fait naguère l'énervement de mécréants attardés, quand ils lisaient les déclarations et parcouraient les enquêtes qui ont marqué pour nous les moments les plus heureux et les plus réconfortants de l'avant-guerre.

Nous procédons de ce mouvement ; nous devons essayer de le refléter : les récits de conversion sont évidemment ce qui peut le mieux répondre à cette exigence.

L'information, *elle, est bien trop clairement intéressée à ce défilé de cas et de personnes représentatives pour que j'y insiste autrement. Un organe est toujours heureux de pouvoir donner la parole à ceux qui sont les auteurs des*

faits. Le succès de l'interview n'a pas d'autre explication. Mais l'interview n'est-elle pas un genre inférieur, par rapport au libellé personnel, réfléchi, plus sûrement et plus exactement véridique ?

Quant à l'action, si elle a ses sources dans la conviction et dans l'espoir, la valeur apologétique et le puissant encouragement que comportent nos récits en seront de forts protagonistes. Eia ergo ! *se dira-t-on. Puisque le mouvement est commencé, nous le mènerons au terme; puisque l'idée triomphe, il faut se faire des semeurs de l'idée, et puisque le Christ marque sa trace, sur le flot mouvant que sa barque, disait-on, avait déserté, il faut ramer dans son sillage, sûrs qu'il nous mène au port entrevu.*

Je me persuade que le lecteur chrétien, en fermant ce court volume, sentira comme une ironie les pointes narquoises et suffisantes par lesquelles certains ont prétendu décréter d'inexistence le mouvement de foi qui s'y avère. Dieu veuille que le non-chrétien y trouve motif à rentrer en soi et à poser de nouveau, pour une solution prompte et correcte, le problème de vie.

A.-D. Sertillanges,
Directeur de la Revue des Jeunes,
Professeur à l'Institut catholique de Paris.

LES TÉMOINS
DU RENOUVEAU CATHOLIQUE

Depuis sa fondation en 1909, la *Revue des Jeunes* n'a cessé de suivre, avec un intérêt grandissant, les conquêtes du catholicisme parmi l'élite intellectuelle de notre époque. Il est même arrivé que cette sollicitude fut l'objet, je ne dis pas de critiques — le mot serait trop gros — mais d'observations amicales.

N'est-il pas imprudent, nous disait-on, d'afficher la personnalité d'hommes que leur foi récente assigne, de plein droit, à l'humble rang des néophytes ? Touchantes assurément sont les relations où ils décrivent leur retour à Dieu. La publicité que l'on donne à ces pieux récits, l'espèce de popularité qu'elle confère à leurs auteurs — ils sont légion — n'inspire-t-elle pas quelque inquiétude ? En nos jours, plus que jamais, la Vérité catholique a besoin d'interprètes et de défenseurs compétents. Les convertis, à peine dégagés de leurs vieilles erreurs, fraîchement initiés à la doctrine de l'Église ont-ils vraiment des titres solides à s'ériger, du jour au lendemain, en docteurs écoutés et en juges avertis des questions les plus épineuses, les plus délicates de la religion ? Une orthodoxie sincère, irréprochable en soi, peut s'exprimer de façon douteuse ou maladroite, faute d'étude ou d'expérience. L'accumulation de cette

littérature d'enfants prodigues ne crée-t-elle pas, peu à peu, un courant qui roule, au hasard, les sentiments louables et les idées inexactes ; les professions de foi édifiantes et les allusions à un passé qui le fut souvent beaucoup moins ? Ne vaudrait-il pas mieux arrêter la frondaison de ces confidences, inviter les convertis à se taire, à jouir en silence de la grâce reçue, de peur qu'ils n'encourent enfin la sévérité de ces paroles de saint Paul : *Volentes esse legis doctores, non intelligentes neque quæ loquuntur, neque de quibus affirmant.* « Ils veulent être docteurs de la loi et ils ne comprennent ni ce qu'ils disent, ni ce dont ils parlent. » (I Tim., I, 7.)

Ces remarques sont-elles justifiées ? Je l'ignore. En tout cas, si la publicité donnée aux récits de nos néophytes pouvait entretenir, chez ces derniers, l'illusion d'avoir acquis, *du seul fait de leur conversion,* un droit quelconque d'enseigner dans l'Église, la responsabilité de cette regrettable erreur incomberait à ceux qui favorisent, à la légère, de semblables prétentions.

Empêcher les convertis de raconter leur itinéraire vers Dieu ! Le remède serait, avouons-le, un peu radical et d'application difficile. Nous avons mieux à faire, et c'est de dire les services que l'on attend de ces confessions émouvantes. Après quoi les convertis sauront rester à leur place, si d'aventure l'idée leur était venue d'en sortir.

Or cette précision est facile. Nous ne demandons pas aux convertis de nous apprendre ce que nous savons aussi bien qu'eux-mêmes, mieux peut-être, mais ce que nous ignorons et ce que nous voudrions

tant connaître : les réactions de la doctrine et de la vie catholique sur une âme incroyante ; le secret de ce drame invisible qui arrache un esprit à des idées longtemps caressées, à des passions fiévreusement entretenues. Et si le témoin appartient à l'élite qui pense et vibre, si son état d'âme initial incarne la psychologie d'une époque, si lui-même s'est arraché à cette mentalité première au prix d'expériences répétées, douloureuses, mais invinciblement concluantes, si enfin, auprès de lui, d'autres âmes ont réalisé des expériences identiques, ce faisceau de témoignages revêt le caractère d'une preuve en faveur du catholicisme éternel.

Lorsque en 1896, Johannes Joergensen écrivait son opuscule *Le Néant et la Vie*, lorsque, les yeux levés vers le Christ, il jetait à la jeunesse danoise cette apostrophe vengeresse : « Outrepassez les limites de la Vérité, le Réel viendra punir votre transgression », qui donc serait assez aveugle pour nier que le disciple de Brandès avait eu raison de rompre le silence et d'instruire au grand jour le procès de l'Individualisme ?

Tout homme qui vient à nous, poussé par de semblables évidences ; qui n'a vu à sa détresse intellectuelle et morale d'autre issue que la religion catholique, mérite qu'on l'écoute avec respect, j'ose dire avec reconnaissance. Et s'il y consent, notre devoir à nous, est de dégager et de divulguer, pour la paix de ceux qui croient et pour le bien, toujours possible, de ceux qui ne croient pas encore, le trait en quelque manière universel de ces humbles et poignants aveux.

Et voilà pourquoi la *Revue des Jeunes*, postée en éclaireur aux avant-gardes de la génération nouvelle, a mis au nombre de ses tâches celle de recueillir les récits de conversion en rapport avec son but. Il ne lui suffit pas d'exposer, selon l'ordre, et dans l'abstrait, les principes de la doctrine catholique. Et non seulement elle ambitionne d'adapter son enseignement aux besoins actuels : elle voudrait aussi fournir la contre-épreuve des orientations qu'elle s'efforce d'imprimer à la jeunesse contemporaine. De cette contre-épreuve, les convertis lui apportent les éléments : documents concrets, matériaux vivants, à l'aide desquels on peut montrer que tout système de vie, construit en marge du catholicisme ou contre lui, laisse sans réponse les problèmes inéluctables de la destinée.

Et ce sont les conclusions de son enquête que je dépose dans ce travail préliminaire. Les convertis dont je vais avoir l'honneur de parler se répartissent en deux catégories, d'après le milieu intellectuel d'où ils sont sortis. Les uns, plus anciens, ont subi l'influence de ce que Paul Claudel appelle énergiquement « les tristes années quatre-vingts », tout imprégnées de naturalisme dilettante. Les autres, plus récents, ont été les adeptes fervents de ce protestantisme libéral dont les modernistes ne furent, suivant l'expression d'André de Bavier, que les « disciples timides ». Naturalisme, libéralisme, ce sont là, si je ne m'abuse, les deux

grandes vagues qui, entre 1870 et 1910, ont balayé la foi de beaucoup de nos jeunes gens. Et que plusieurs d'entre eux, parmi les plus cultivés — entendez, d'une part, Dumesnil, Claudel, Jammes, Louis Bertrand, René Salomé, Charles de Bordeu, Léontine Zanta ; et d'autre part, André de Bavier, Pierre de Lescure, Puel de Lobel — aient senti le néant de ces deux attitudes, qu'ils en aient compris le danger, et que l'Église de Rome leur soit apparue à tous comme la seule solution viable du problème religieux et social, c'en est assez pour justifier le titre que nous leur décernons : *Témoins du Renouveau Catholique.*

Témoins, en effet, ils le sont d'abord en ce sens que leur crise intérieure a trahi les craquements et les lézardes des bâtisses éphémères où ils abritèrent un instant leur idéal ; témoins ensuite par l'hommage éclatant qu'ils rendent à la vitalité du catholicisme ; témoins aussi et surtout parce que leurs expériences, nettes et décisives, condensent et représentent l'expérience plus diffuse et plus vague d'une multitude d'âmes lassées, comme ils l'ont été, de subir le châtiment que le Réel inflige aux transgresseurs de ses Lois.

I

A vrai dire, les années « quatre-vingts » ont commencé avant le millésime dont Claudel a frappé leur médaille. Déjà, au déclin du second Empire, la jeu-

nesse assise sur les bancs des lycées contracte, à l'égard de l'Église, ces habitudes d'indifférence, de mépris, de défiance, d'hostilité sourde qui préparent de loin les défections déclarées. Aux hommes de demain, on apprend que le passé de l'ancienne France est une erreur, une nuit compacte où la Révolution de 89 a projeté ses lueurs libératrices. La religion, survivance désastreuse des âges disparus, est la négation de la raison même, et Pascal est un fou, qui cherche des raisons de croire. A part cela, on est libre d'observer les pratiques religieuses, en compagnie des bonnes femmes et pour obéir à la lettre des règlements.

En face de ce christianisme exsangue, réduit à n'être plus qu'un système de formalités mesquines, les idoles du jour triomphent. Pour diverses qu'elles soient, les tendances intellectuelles de ces maîtres de l'heure se mêlent, se combinent, se diluent et coulent la mentalité des disciples en un moule uniforme et bientôt consacré. La note de fond est au subjectivisme kantien. La lourde carapace des phénomènes barre brutalement la route de l'absolu. Plus de certitudes métaphysiques. Quiconque veut savoir n'a d'autre ressource que de réclamer à la science, c'est-à-dire aux faits, la lumière éteinte sur les sommets de l'Idée.

A point nommé, les philosophes du Positivisme s'offrent à organiser la Science. Et ce même absolu, banni du domaine de l'Idée, ils l'inscrivent dans la Matière. A travers leurs théories, l'Univers entier apparaît, ployé sous le joug d'un déterminisme ri-

gide qui régit à la fois le monde physique et le monde moral. Emporté par une évolution fatale, l'Homme essayerait en vain de se soustraire à l'étreinte de ce mécanisme aveugle et sourd. De quoi se plaindrait-il, d'ailleurs, puisque les rouages de l'énorme machine triturent et mastiquent à son usage les éléments du progrès indéfini ! Mieux vaut se laisser conduire, et, puisqu'il n'y a rien à faire, jeter en passant, si l'on en a le goût, un coup d'œil à l'agencement merveilleux de ces lois qu'on subit.

Encore ne faudrait-il pas apporter à cette contemplation la contrainte cérébrale d'un Taine, par exemple. Car, entre temps, l'auteur de la *Vie de Jésus* a fait sonner son « petit carillon ». Le commerce assidu des « petites sciences conjecturales » l'a édifié sur la valeur de ces recherches dont le fait est l'objet. Sous son regard détaché, les feux follets du passé et du présent dansent leur ronde souple et enchanteresse. Y a-t-il une vérité, même scientifique ?.. peut-être. Et puis la question n'est pas là. L'important est de jouir. Et Renan, en ton mineur, reprend la jeune chanson évolutionniste. Tandis que roule la machine anonyme qui nous convoie vers des buts ignorés, demandons au paysage qui défile non de nous instruire, mais de nous amuser. Et c'est ainsi que la génération des « quatre-vingts », par transitions insensibles, passe du subjectivisme radical au scientisme passionné, et du scientisme passionné aux déliquescences du dilettantisme : elle y gagne le

double mal qui la ronge : l'horreur de la certitude et l'horreur de l'action.



Sur cette pente, les convertis de notre premier groupe ont tous glissé, mais ils s'arrêtent à des niveaux différents. Georges Dumesnil dut à la robustesse de son tempérament intellectuel de résister à l'engouement. Néanmoins son christianisme de collège se mue en un vague déisme qui ne demande rien à Dieu et ne reconnaît à Dieu le droit de rien demander à l'homme. Chez Charles de Bordeu, ce déisme se colore déjà de la mentalité ambiante. Il a donné, dit-il, « dans la billevesée idéologique d'un progrès qui abolirait les maux de la terre », et son état d'esprit « indulgent et subtil » s'accommode à merveille d'un « spiritualisme un peu confus, tempéré par le scepticisme. » Avec Claudel, le mal s'accentue. Un préjugé scientiste a emporté sa foi qu'il juge inconciliable avec la « Pluralité des Mondes ». A 18 ans, il accepte l'hypothèse mécaniste dans toute sa rigueur. Il croit que l'Univers est « un enchaînement dur d'effets et de causes que la science allait arriver après-demain à débrouiller parfaitement. »

Et voici les plus atteints, sans doute parce qu'ils sont les derniers venus et que le fléau a eu tout le loisir de développer ses racines malsaines. S'il vous plaît de saisir sur le vif les progrès de l'inquiétante épidémie, relisez les pages suggestives de René Salomé et de Louis Bertrand. A 17 ans, René Salomé cesse de pratiquer,

à 18, de prier. Vers cette époque il lit Taine et dévore Renan. Avec Taine, il réduit le monde en faits, séries de faits, systèmes de faits. Avec Renan, il est incrédule, respectueusement incrédule, c'est-à-dire qu'il continue de vénérer cette Église où « tant de formes, de couleurs, de parfums de souvenirs favorisaient les jeux de son imagination ». Mais peu à peu, comme je l'ai dit, l'influence de Renan l'emporte sur celle de Taine. Le scientisme cède le pas au dilettantisme pur. Le jeune homme s'amuse à regarder les vivants et les morts, le présent et le passé, l'actualité et l'histoire, les événements et les idées, les phénomènes sociaux et politiques, les sciences, les arts, les philosophies, avec le détachement et l'indulgence d'un mondain qui est venu passer une heure ou deux au spectacle :

« Les gens, les choses, les produits du travail et de la pensée ne l'intéressent plus en eux-mêmes (l'horreur de la certitude !), mais en tant qu'il trouve en eux une source d'émotions rares, le point de départ d'une rêverie agréable, l'occasion de confronter pour les dissoudre des idées contradictoires, des prétextes qu'il se donne pour ne pas juger, ne pas vouloir, ne pas prendre d'initiatives, ne se définir en rien (la peur de l'action!)... C'est du fond d'une sorte de torpeur qu'il perçoit et le monde et lui-même, comme on perçoit en plein sommeil le déroulement d'un rêve. La vie et l'univers se muant en un rêve mouvant et fluent, n'est-ce pas le terme misérable de cette déchéance moderne qui consiste essentiellement à divorcer d'avec les réalités pour les traiter en serves et en faire ses jouets ?

On cesse de s'unir en toute charité, par la réflexion et par l'action, avec le travail, le terroir, les proches, les compagnonnages, les circonstances plus ou moins étroites où chacun est posté ; on prétend ne vivre que de soi-même, et dès lors le moi s'effrite, les choses j'évanouissent, moi et choses ne sont plus qu'un défilé de fantômes insaisissables : c'est une espèce de mort perpétuelle. »

L'analyse est tracée de main de maître ; je ne vois rien à y ajouter, sinon ces paroles lapidaires de Louis Bertrand qui définissait le mal à son apogée :

« Depuis plus de vingt-cinq ans, je vivais dans un grand désordre intellectuel, et je m'y complaisais. Les seunes gens de ma génération considéraient même cette anarchie comme le comble de l'élégance. Nous avions fait table rase de toutes les idées et de tous les sentiments par quoi une nation ou une société est viable. Ni certitude morale, ni certitude rationnelle. Notre nihilisme n'admettait que des apparences, dont on pouvait jouir, maix auxquelles il eût été souverainement inélégant de croire. C'était imbécile et c'était fou. » Imbécile et fou, à ce point qu'on se demande comment de pauvres âmes aussi profondément intoxiquées ont pu secouer leur rêve morbide, quitter les créneaux de la « tour d'ivoire » et se mêler à la foule anonyme qui suit le Christ ensanglanté sur les chemins du Golgotha.



Nous le saurons tout à l'heure. En attendant, laissons plusieurs années s'écouler. Une autre génération a germé qui ressemble assez peu à la précédente. Non pas qu'elle n'entretienne avec elle des rapports certains. Pie X avait dit vrai lorsqu'il dénonçait, dans le kantisme, l'hérésie moderne. En fait, il ne serait pas difficile, malgré les apparences, de rattacher à la même lignée, le dilettantisme renanien et le protestantisme libéral. De part et d'autre, c'est la même conviction que la raison ne saurait atteindre le domaine de l'absolu ; de part et d'autre, c'est la guerre ouvertement déclarée au dogme, à tout dogmatisme, le même attachement au *fait.* Mais il y a des différences. Elles sont essentielles.

Kant, après avoir enfermé l'esprit humain dans le cabanon des catégories subjectives, non seulement laisse intact le phénomène, mais se flatte de reconstruire sur plans nouveaux l'ordre moral. Dieu et le devoir, sortis de l'orbite de la raison raisonnante, s'imposent comme des données indiscutables de la conscience. Il n'est, pour s'en assurer, que d'écouter la voix impérieuse qui parle au fond de nous-mêmes. En proclamant ce postulat fondamental, Kant délimite l'aire où vont surgir, durant un siècle, tous les systèmes à base de fidéisme, de pragmatisme et d'immanence.

Or tandis que le positivisme français se voue au culte du phénomène et aboutit au scientisme, le

protestantisme allemand confisque à son profit l'aspect moral de la doctrine kantienne. Avec Schleiermacher et Ritschl, il ébauche et achève la théorie de l'expérience religieuse. Il n'y a point d'autorité qui ait le droit d'imposer du dehors à l'homme une vérité religieuse. Il n'existe que des individus éparpillés, organes du grand tout panthéiste, et qui réalisent, dans leur isolement, des expériences sporadiques, plus ou moins riches suivant l'intensité de leur sentimentalité religieuse. Ce qu'on appelle un dogme n'est que la cristallisation historique d'une expérience de ce genre, par exemple, celle du Christ. Mais comme elle est essentiellement subjective, elle n'a point force de loi. Elle est tout au plus une norme, mieux encore un cadre vide, une dépouille que chacun peut remplir avec les données de son expérience personnelle et autonome, ou, plus simplement, écarter sans appel.

Le libéralisme franchit nos frontières. Il trouve, parmi les protestants français, de fidèles interprètes. Auguste Sabatier est l'un des plus convaincus et des plus prenants. Ses deux principaux ouvrages : *les Religions d'Autorité et la Religion de l'Esprit* ; — *Esquisse d'une philosophie de la Religion*, transposent et développent en un langage clair et séduisant les idées confuses élaborées en Allemagne. Beaucoup de ceux que les promesses fallacieuses du scientisme ont déçus, que le dilettantisme ne satisfait pas et qui éprouvent, en dehors de l'Église, le besoin d'une vie religieuse intense et sincère, accueillent avec faveur la nouvelle doctrine. Et ce ne sont pas uniquement de

jeunes protestants qui adoptent la méthode libérale. Ce sont aussi de jeunes catholiques, déjà détachés de la foi traditionnelle. Plus logiques et plus francs que les modernistes, ils sont passés du premier coup à l'extrême gauche. D'où qu'ils viennent, vous les reconnaîtrez dans ce portrait dont je compose les traits avec les autobiographies d'André de Bavier, de Pierre de Lescure et de Lucien Puel de Lobel.

Ils ont appris ce Dieu en nous qui ne se définit ni ne se nomme, ni ne se classe ; le Dieu qui inspira Jésus et les Prophètes et les grands génies de la race humaine. Ils ne reconnaissent aucune autorité en dehors de leur conscience et aucune révélation en dehors de l'expérience religieuse. Partant, ils n'admettent plus aucun des dogmes chers aux ancêtres réformés : ni l'inspiration des Écritures, ni le péché originel, ni la divinité de Jésus-Christ, ni la rédemption. Le Christ est une personnalité unique dans l'histoire, mais dénuée de tout caractère surnaturel. Aussi bien le problème de la divinité du Christ n'a-t-il plus de sens à notre époque, puisque Dieu est immanent à l'homme, puisque le divin et l'humain font une et même chose et sont de même essence. La Religion, d'ailleurs, étant essentiellement une vie, n'a aucun rapport direct avec nos croyances dogmatiques. Peu importe notre *Credo*, pourvu que nos expériences religieuses soient fortes. La vie religieuse est étouffée par le dogmatisme. Il faut avoir des idées larges, si l'on veut se laisser pénétrer par le souffle de l'esprit.

Et c'est justement l'amour des idées larges qui

transforme ces jeunes hommes en adversaires, en ennemis acharnés de l'Église catholique. « Quant au catholicisme, écrit André de Bavier, il incarnait tout ce que nous détestions. L'Église romaine ne faisait-elle pas peser un joug de fer sur les esprits ? Ne frappait-elle pas sans pitié ces pauvres modernistes, disciples timides du Protestantisme, coupables seulement d'être les fils de leur siècle ? La soumission de la plupart de nos modernistes n'était-elle pas une preuve flagrante de la déformation des consciences et de l'affaiblissement des âmes dans le catholicisme ? L'Église, d'ailleurs, se souciait peu des âmes. Ses visées étaient temporelles. Elle poursuivait une politique de domination. Elle était la plus fidèle alliée de toutes les réactions et de toutes les tyrannies. Heureusement que les hommes se détournaient de plus en plus de cette monstrueuse caricature de la religion. »

Telle est, exactement décrite, la physionomie initiale du second groupe de nos futurs convertis. Et derechef se pose, plus pressante encore, la question que nous suggérait déjà l'étude du premier groupe. En vertu de quel miracle ces indépendants farouches, à qui toute autorité extérieure paraît odieuse et qui stigmatisaient le césarisme de Rome, coupable de paralyser l'aspiration unique, « l'effort incompressible » de l'homme moderne vers la conquête de son « autonomie », ont-ils appris à chanter l'intégral *credo* de ce catholicisme abhorré ? Le moment est venu d'aborder ce mystère de psychologie humaine et divine à la fois.

II

Et ce n'est pas sans appréhension que je m'y résous. S'il est déjà fort malaisé, pour les convertis, de démêler la trame de leur crise intérieure, où le premier et le dernier mot appartiennent à la grâce c'est-à-dire au mystère, quel embarras n'éprouve-t-il pas, celui qui considère cette crise du dehors et comme en étranger ?

A cette difficulté inévitable s'ajoute, ici, un inconvénient que je dois signaler. Obligé de procéder par groupes et par ensembles, il va de soi que je ne puis m'attarder à reproduire les nuances, parfois si délicates et si subtiles qui caractérisent tel cas individuel. Beaucoup de détails intéressants vont tomber au cours de cette brève analyse, je le crains et je m'en excuse d'avance, parce que de toutes les sciences exactes la psychologie est peut-être celle qui se prête le moins aux procédés de la peinture à fresque. Mais puisqu'aussi bien la méthode nous est imposée, nous aurons intérêt à fixer, de suite, le point de repère ou, plus précisément, le nœud vital du problème que nos convertis auront à résoudre. Or, de l'esquisse que je viens de tracer, se dégage, si je ne me trompe, une conclusion applicable à peu près à tous les cas.



Qu'ils soient positivistes ou scientistes, ou dilettantes, ou libéraux, qu'ils aient suivi les errements des tristes années « quatre-vingts » ou des remuantes années de 1900, ces intellectuels entretiennent à l'égard

de l'Église le même préjugé tenace. Ils l'exècrent et ils l'écartent parce qu'elle se présente à eux comme une règle imposée de l'extérieur, dont l'autorité doctrinale ou morale n'admet pas la discussion et, par conséquent, écrase de son poids meurtrier la liberté individuelle, liberté de pensée et liberté de vie.

Rien de plus naturel. Imprégnés comme ils le sont de la mentalité subjectiviste, leur *moi*, avec ses idées, avec ses volontés, ses désirs, ses caprices est la seule réalité qui compte. Le reste est, pour ainsi dire, inexistant. Quand bien même accorderaient-ils quelque valeur objective aux « systèmes de faits », cette concession ne les sort pas de leur individualisme farouche, puisque, par delà le monde des phénomènes, s'étend le domaine de l'inconnaissable. Et ce qu'ils entrevoient, pressentent et redoutent dans le catholicisme, c'est l'idole renversée de son socle par la critique moderne, c'est, dis-je l'Absolu incarné dans une institution séculaire et rétrograde.

Car au milieu de la débâcle universelle, parmi ce papillotement d'yeux qui refusent de regarder la lumière en face, parmi cette pullulation de consciences frileuses qui renoncent à se dépasser elles-mêmes, seule l'Église persiste à proclamer qu'il existe une vérité immuable, une Révélation certaine, une morale inflexible. Je me hâte d'ajouter que ce sentiment d'aversion, instinctive ou raisonnée, revêt des formes diverses, plus ou moins accentuées ; mais on en saisit partout les traces, même au moment où la

crise religieuse est engagée à fond. Claudel a des « sueurs froides », à la pensée de toutes les beautés et de toutes les joies dont, à ce qu'il lui semble, son retour à la vérité doit lui imposer le sacrifice. Charles de Bordeu écrit à Francis Jammes converti : « Dans le pays où vous veniez de monter, il faisait froid, sinon sombre et, pour sublime que fût l'aire et vaste, l'esprit n'ayant plus à fouiller *en soi* pour y chercher la vérité, ni à s'échapper par-delà le dogme, devait être à l'étroit. » René Salomé, tout en admettant la valeur éducative du catholicisme, se défie de son dogmatisme, il a peur de s'engager et prend ombrage d'une loi qui lui interdirait certaines licences, certaines faiblesses. Louis Bertrand craint de perdre l'indépendance de sa pensée. Il croit découvrir les tares inexpiables du catholicisme et accuse le christianisme byzantin d'avoir défiguré la splendeur du Parthénon.

Je ne parle plus des libéraux. Nous savons ce qu'ils pensent. Je note simplement chez André de Bavier l'effroi de la discipline romaine, les questions angoissantes qu'il se pose : si l'obéissance à l'autorité n'affaiblira pas sa personnalité et ne faussera pas sa conscience ; chez de Lescure, l'idée, persistant presque jusqu'au bout, que le dogme encombre la pureté de l'enseignement primitif de conditions absolues et intransigeantes, capables de créer les conflits interminables entre la Religion et la Science.

Le nœud vital, le terrain brûlant, les voilà ! Ces hommes seront convertis le jour où ils auront discerné

dans l'Église la dépositaire d'un dogme extérieur sans doute, mais qui est l'expression d'une Vérité transcendante à toutes les hypothèses, scientistes ou autres ; — d'une autorité, extérieure sans doute, mais qui s'impose, parce que fondée sur des titres incontestables ; — d'une règle, extérieure sans doute, mais génératrice de vie pleine et d'épanouissement total. Et s'il fallait traduire en termes philosophiques la lutte qui va s'engager dans chacune de ces consciences, j'oserais dire, au risque de paraître soutenir un paradoxe : Cette lutte, dont la foi est l'enjeu, c'est la réaction de l'esprit humain qui, comprenant enfin l'état d'humiliation où l'a réduit le relativisme de Kant, brise sa geôle et se jette éperdu entre les bras de Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie, c'est-à-dire dans l'Absolu. Tant il est vrai qu'en nous ce sont toujours les morts qui parlent, même quand ils parlent pour qu'on les contredise !

N'allons pas induire de cette formule abstraite que nos convertis aient tous été des philosophes penchés sur leurs livres, passant au crible d'un examen rigoureux les systèmes en vogue.

L'immense majorité des hommes capables de réflexion ne commence à se défier des doctrines erronées que lorsqu'ils en éprouvent, dans leur chair et dans leur sang, les conséquences néfastes. Trop heureux s'ils ont assez de clairvoyance pour rattacher à leurs sources empoisonnées le malaise et l'angoisse dont ils souffrent. Et cette observation s'applique excellemment aux convertis. Même les plus intellectuels ont eu

besoin de sentir peser sur eux la rude main de la douleur. Alors, remontant la série des effets et des causes, ils gagnent peu à peu les sommets de la pure lumière.

Encore cet enchaînement n'a-t-il rien qui rappelle les procédés de la logique savante. Il dessine des courbes capricieuses, des lacets inattendus. Conduites par une sorte d'instinct surnaturel, mais qui laisse tout son jeu à leur initiative propre, ces âmes pérégrinantes vont, s'arrêtent, reviennent en arrière, repartent, résistent, s'abandonnent, multiplient les essais infructueux, et finalement, après de longues péripéties, s'avouent vaincues. Au sein de ce mouvement, complexe comme la vie, le travail de la pensée est si intimement fusionné avec les éléments affectifs : poussées de la sensibilité, élans du cœur, rencontres fortuites, entraînements de l'exemple, appels de la conscience, tendances innées, épaves de la foi perdue, qu'on ne pourrait, sans trahir la réalité psychologique, présenter une conversion sous l'aspect d'une enquête exclusivement rationnelle.

Il n'est pas du tout indifférent, par exemple, qu'un converti ait ou non pratiqué la religion catholique durant les années de son enfance. Voyez Dumesnil. Il se demande si la vertu d'ascendants tous irréprochables ne l'a point prédisposé à devenir un catholique convaincu. Il a peut-être raison. Et son vague déisme initial, comme le pâle spiritualisme de Charles de Bordeu, comme le sens du mystère et la blanche mémoire de la Vierge

qui persistèrent toujours chez Salomé, comme le sentiment religieux de Louis Bertrand, comme le désespoir où verse Claudel après avoir perdu la foi se réclament d'une explication identique. Elle est puissante, soyons-en sûrs, l'emprise de la religion où l'on est né, et nul ne saurait mesurer la part qu'elle occupe, à leur insu, dans la vie intérieure de ceux qui l'ont reniée.

Le tempérament n'est point davantage un facteur à dédaigner. Il y a des hommes qui viennent au monde avec un esprit déjà préoccupé. Ils ont le sens, le génie de certains problèmes. A peine sortis des langes, ils commencent à y appliquer leur effort et ils s'y meuvent à l'aise. Je citais Dumesnil. N'est-il pas surprenant de le voir, très jeune, persuadé qu'en tout il faut choisir, accepter, vouloir l'excellent, le meilleur. . Et cela peut mener loin, si loin qu'en appliquant ce principe à l'étude du concept de Dieu, Dumesnil est amené à reconnaître que le concept de la Trinité chrétienne comble d'une richesse infinie tout ce que l'intelligence humaine avait pu pressentir, et qu'il se présente à elle comme un bloc de diamant où elle ne saurait trouver une fissure. Et c'est le point de départ de sa conversion.

D'autres — tel André de Bavier — vont d'instinct aux questions religieuses ; d'autres — tel de Lescure — ont la hantise de la question morale ; d'autres enfin — tel Puel de Lobel — sont possédés par la curiosité des âmes et l'irrésistible besoin d'agir sur elles. Ajoutez la douce et discrète influence de l'amitié. Que serait-il

advenu, si notre cher Francis Jammes n'avait point connu celui qu'il nomme son deuxième ange gardien, Paul Claudel ; si le retour à Dieu de Francis Jammes n'avait point ensuite porté le trouble dans la conscience endormie de son ami Charles de Bordeu ; si René Salomé n'avait pas écouté les conseils énergiques de Péguy ; si André de Bavier et Pierre de Lescure n'avaient pas croisé sur leur route Gaston Riou, et si eux-mêmes n'avaient point formé, avec Puel de Lobel, l'aimable groupe qu'un jour conduisit au seuil de l'Église le Père Sertillanges ?

Sous ces réserves, et sous la condition de consentir à un certain recul qui permet aux choses de se pré senter en bloc, il est permis de caractériser à grands traits les motifs qui ont déterminé l'évolution religieuse de chaque groupe.



Les hommes de la génération « quatre-vingts » sont revenus à la foi parce qu'ils ont expérimenté l'effroyable décadence qui est la rançon fatale du dilettantisme renanien. A cet égard, les récits de René Salomé et de Louis Bertrand sont des plus suggestifs. Tous deux ont été arrachés à leur torpeur, du jour où ils ont touché du doigt l'état de décrépitude sociale dont l'affaire Dreyfus dévoila soudain au grand jour l'insondable profondeur.

Tous deux alors ont conclu à la nécessité urgente d'une restauration française. De cette restauration,

ils ont cru d'abord que le socialisme serait l'instrument. Notons en passant que le socialisme, surtout sous sa forme marxiste, est un simple avatar de l'évolutionnisme et de la théorie mécanique du progrès. Or la fréquentation de ces milieux effervescents n'a d'autre résultat que de rendre plus aiguë la sensation du mal à guérir :

« Henri (entendez René Salomé), rendu peu à peu à ses origines, à sa vérité profonde, découvrait avec tristesse ce qu'il avait perdu pendant les années d'égarement : une France menacée au dehors, malade au dedans, en proie, elle aussi, au doute, à l'amoralisme, au byzantinisme, à la suffisance orgueilleuse, une France dont le matérialisme pratique énervait le courage, aveuglait la clairvoyance, une France livrée aux entreprises des démagogues, des politiciens véreux, des grands ou petits pillards, bernée par une presse vénale, contaminée par les idéologies les plus démentes et souillée par les propagandes les plus basses ; et, sous l'anarchie, sous la corruption, une sorte de relâchement intime dont l'expression la plus usuelle était cet humanitarisme commode qui semblait inventé pour dispenser chacun de rester à sa place et d'y faire tout son devoir. Que de courants à remonter, comme disait Péguy ! Que de relèvements nécessaires ! que de restaurations à opérer ! »

Oui, l'œuvre est formidable, et les regards anxieux cherchent déjà la puissance, l'autorité, la règle assez fermes pour l'entreprendre avec succès. A cette époque, une idée féconde commence à germer. C'est

l'idée de tradition. Et sans nul doute elle doit être vraie, puisque des hommes aussi différents l'un de l'autre que Péguy et Maurras l'ont spontanément retrouvée. Mais la tradition, c'est le passé ; et le passé, ce n'est pas seulement la France qui sait penser, tra vailler, aimer, faire justice ; ce n'est pas seulement l' « Homme Immortel » planant au-dessus des partis, intéressé plus que quiconque à la prospérité de son héritage : le passé, c'est encore et c'est surtout la France catholique, fille de l'Église, formée par l'Évangile au respect de l'ordre ! Serait-ce donc que l'Église catholique porte en elle le salut du pays ? Car enfin serait-il équitable, prudent de dissocier ce qui est indissolublement uni, d'admirer les *effets* de l'ordre en supprimant la *cause* de l'ordre ?

Et tandis que Salomé, sur place, médite ces graves pensées, Louis Bertrand les emporte aux rivages d'Orient ! Et là, comme jadis en Algérie il constate l'importance énorme du fait religieux dans ce monde lointain où les religions se confondent avec les races et les nationalités. « Pour un musulman, la France n'est plus rien si elle cesse d'être chrétienne et, à ce titre, de protéger le tombeau de Sidi-Aïssa. Si nos religieux jouissent en Orient d'un prestige particulier, c'est beaucoup moins comme Français que comme catholiques éminents, parce qu'ils tiennent la tête des peuples latins... Leurs concurrents sont innombrables et acharnés. Je constatais que le recul du catholicisme français en Orient avait pour conséquence immédiate un recul de l'influence française »

Parvenus à cette étape de leur évolution, Salomé et Bertrand n'ont plus le choix qu'entre deux solutions : ils seront catholiques ou bien à cause de la tradition, ou bien à cause de lui-même et parce qu'il est la vérité. Dans le premier cas, ils accompliront le geste ancestral, sans conviction intime et, comme dit Bertrand, pour faire acte de Latin et de Français, pour être avec ceux de sa race et de son pays. Mais une pareille position est-elle tenable, est-elle logique ? La tradition n'a de soutien que dans le catholicisme. Est-il concevable que ce soutien soit une erreur, et que l'erreur ait enfanté quatorze siècles d'harmonie, d'ordre et de beauté morale ?

Et la lutte suprême s'engage. Que valent, au juste, ces doctrines au nom desquelles on a prononcé la déchéance de l'Église : phénoménisme, scientisme déterministe, évolutionnisme ? Écoutez ces réflexions de Louis Bertrand. Elles rendent hommage à l'humilité de son auteur, mais elles ont une valeur et une portée psychologiques inexprimables :

« Je me disais : Toutes ces philosophies dont on a plein la bouche, qui les a lues, qui les connaît ?... La plupart des gens sont dans mon cas. Ils regardent comme démontrés de simples préjugés d'école. Pour faire honnêtement figure d'évolutionniste, ou même simplement de scientiste, il me faudrait passer des années dans un laboratoire, essayer ensuite d'accorder mes expériences avec celles de mes devanciers et, après cela, proposer témérairement une conclusion, alors que ma méthode m'interdit de conclure... Plus je

réfléchissais, plus je m'apercevais que ces doctrines, acceptées à la légère et que j'étais incapable de vérifier, se trouvaient en contradiction paradoxale avec toutes mes tendances d'esprit comme avec toute mon hérédité. Par quel sadisme intellectuel m'étais-je appliqué cet espèce de cilice idéologique, qui meurtrissait et qui étouffait ce qu'il y avait en moi d'original ? Si encore ces théories s'étaient imposées à ma raison avec une évidence irrésistible ? Mais, encore une fois, ce n'étaient que des préjugés, des présomptions pour moi invérifiables. »

Si la plupart des incrédules qui se piquent d'intellectualisme avaient le courage de se juger avec une telle loyauté, demain nos églises seraient pleines à déborder.

Mais il y a l'histoire ! Il y a Renan. Ici, je laisse à Charles de Bordeu la joie de placer le mot exact : « Un jour (il s'adresse encore à Jammes), je me rappelle, vous m'avez lu, dans les visions de Catherine Emmerich, l'histoire divine : la naissance, le *Gloria in excelsis* dans la nue, et la paix signifiée du ciel à la terre, dans la crèche, les langes de pauvreté et d'étoiles, où celle des Mages va se lever... Une exclamation m'échappa : *Quel imbécile que Renan* ! Je ne m'en dédis point. » Et ni Bertrand, ni Salomé, ni les autres non plus. Chacun sait aujourd'hui, sauf peut-être ceux qui lui ressemblent, que Renan s'est moqué du monde et que son œuvre historique « sous-entend » toute une philosophie qui est la pure réplique du scientisme, alors à la mode.

Et si les objections des philosophies et des exégèses truquées ne sont rien que des billevesées qu'on avait pris pour des arguments solides, il n'est pas étonnant que le catholicisme ait pu être l'ouvrier des destinées de la France. On l'avait enveloppé d'un jeu habile de lueurs artificielles, pâles et blafardes, et il apparaissait comme un revenant, un fantôme d'outre-tombe. Ces fausses lueurs éteintes, il se montre tel qu'il est, dans la splendeur de sa vérité intangible, dans la fécondité inépuisable de son action toujours jeune, et ces dilettantes d'hier lui demanderont de ressusciter leur pays après les avoir arrachés eux-mêmes à la mort.



Tout autre est la voie où cheminent les libéraux du protestantisme. Persuadés, comme ils le sont tous, que le dogmatisme romain est l'ennemi de la vie religieuse, ils ne peuvent venir au catholicisme que si l'occasion leur est donnée d'expérimenter directement, en quelque sorte, que le dogme, bien loin d'être un obstacle à la libre expansion de la vie intérieure, constitue, de celle-ci, la source première et indispensable.

Chose étrange, les germes de cette conviction seront déposés en eux par la fréquentation de milieux et d'hommes qui vivent en marge de l'orthodoxie. Ce n'est point par fantaisie qu'André de Bavier intitule son remarquable récit : *De Genève à Rome par Cantorbéry*.

Le fervent disciple d'Auguste Sabatier quitte Lausanne, en 1900, pour étudier à la Faculté de théologie anglicane de King's College :

« Je n'oublierai jamais, écrit-il, la première impression que fit sur moi le milieu anglican. Le culte me mit mal à l'aise. La chapelle du collège avait plutôt l'aspect d'une église catholique que d'un temple protestant. La liturgie ne ressemblait guère à la nôtre. Je vis plusieurs de mes voisins faire le signe de la croix et s'incliner devant l'autel. Je fus étonné. Je le fus bien davantage lorsque je connus les idées de mes camarades. Je trouvais, il est vrai, quelques libéraux, mais la plupart des autres, non contents de s'appeler « anglo-catholiques », repoussaient avec indignation l'épithète de protestants. Leur foi était dogmatique. Ils croyaient, comme les catholiques, à la présence réelle dans la sainte cène qu'ils allaient même jusqu'à appeler la messe. Le ministère pastoral devenait le sacerdoce et l'ordination conférait à ceux qui la recevaient des mains de l'évêque un caractère spécial et indélébile. Je fus profondément attristé par cette invasion d'idées papistes. Je l'attribuais d'abord à une déformation de l'esprit chrétien et à un affaiblissement de la vie intérieure. Mais je fus bientôt obligé de reconnaître que je m'étais trompé et que la vie religieuse de ces anglicans ritualistes était bien plus profonde que celle de mes coreligionnaires libéraux. »

Ainsi donc ces anglicans ont un dogme, et ils ont une vie intérieure. Et leur vie intérieure s'alimente à ce dogme ! Quelle singulière découverte ! Tellement

frappante qu'elle a exercé sur l'âme d'André de Bavier une influence décisive.

Dans le même temps, Pierre de Lescure étudie les ouvrages de Tyrrell. Et ce catholique déchu lui apprend ce que les anglicans ont révélé à son ami. Tyrrell traitait, lui aussi, de vie intérieure :

« Mais la vie intérieure, ce n'était plus un complexus d'aspirations, d'élans vers le *divin*, de rêverie en face d'un mystère chaotique. J'entrevoyais un autre monde, le monde invisible, qui nous pénètre et nous compose pour une part, nous dépasse pourtant, existe en dehors de nous. Je reconnaissais que la piété catholique battait d'un autre cœur que ma religiosité libérale. Il y avait là une autre source qu'un pur historicisme, qu'un simple moralisme. La doctrine chrétienne n'était plus identifiée à une philosophie naturelle, de haute inspiration, certes, mais sur le même plan que toute discipline spirituelle de l'ordre humain. »



Ces germes semés des mains étrangères vont peu à peu grandir. En somme, la glace est rompue. Dès lors que, ici et là, le lien s'affirme entre le dogme et la vie, n'est-il pas tout indiqué d'interroger sans intermédiaire la religion où précisément le dogme est le plus en honneur ? André de Bavier ouvre la marche et le voilà qui feuillette les vieux livres pour y étudier l'histoire du culte de la Vierge au moyen âge. Et c'est un éblouissement. Saint Bernard, saint Thomas, saint

Anselme ! quelle ferveur, quelle tendresse, quelle simplicité ! Et puis, ce dogme de la Communion des Saints, comme il est beau et comme il est naturel d'y croire ! — Et comme il n'est pas possible de suivre la Vierge sans trouver Jésus-Christ, le jeune homme se trouve bientôt en face de Lui. Et il est grand, le Christ de l'Évangile ! « Non content de renverser toutes les valeurs de ce monde, il avait osé affirmer que personne ne venait au Père que par Lui. Il incarnait quelque chose d'*absolu,* de divin et il était vraiment la plus haute manifestation de l'Esprit-Saint sur cette terre. »

Presque au même instant, Pierre de Lescure accomplissait le même progrès en lisant la *Vie du P. Lacordaire,* du P. Chocarne. L'humble cellule, la crypte des Carmes, le chapitre de Flavigny !... La devise crucifiante : « Souffrir par justice pour expier ; souffrir par amour pour prouver.. ! » Tout cela éveille des échos inconnus et révélateurs : « Par l'incarnation réalisant sa puissance dans une âme, j'entrevis l'*Incarnation.* »

Lorsqu'on est libéral et qu'on a pu réaliser de semblables expériences, on est déjà sur le seuil de la Foi parce qu'on a saisi le lien qui, dans le catholicisme, soude la vie intérieure de chaque chrétien à celui qui est lui-même le lien et la synthèse de tous les dogmes : Jésus-Christ.



Un seul pas reste à franchir. Il s'agit de savoir si vraiment le Christianisme intégral ne se trouve que

dans le Catholicisme et s'il est vrai que le Protestantisme soit vicié à la base.

Nous ne suivrons pas nos deux jeunes convertis dans cette phase décisive de leur crise religieuse. Non qu'elle ne soit pas instructive, mais parce que, au cours de cette étude, je m'attache principalement à décrire les traits les plus caractéristiques de ces conversions qui plongent leurs racines dans la mentalité moderne. Réconciliés avec le dogme, André de Bavier, Pierre de Lescure et leur ami commun, Puel de Lobel, avaient à résoudre les problèmes qui se posent pour tout protestant. Ils les ont résolus non seulement avec leur intelligence, mais avec leur sens, de plus en plus affiné, de cette large, de cette apaisante piété catholique dont sans doute la mystérieuse chapelle bénédictine de la rue Monsieur et la blanche église dominicaine du Saulchoir conservent l'impérissable souvenir.

Mais avant de clore cette étude, je voudrais faire entendre une dernière fois la voix de tous ces témoins de l'Église catholique. J'ai dit la terreur qu'ils éprouvaient à la pensée de plier leur liberté sous le joug d'une autorité extérieure. Cette impression a-t-elle persévéré et qu'est-elle devenue après leur conversion? Voici la réponse :

« J'avais craint, écrit Charles de Bordeu, d'être à l'étroit dans le *Credo*. Je m'y meus dans l'infini que Dieu ramène autour de moi, car son regard me suit : je ne m'y perds donc pas... J'entends

garder mon esprit libre. Et je l'ai tel, certes ! plus et mieux qu'avant, puisque c'est à la vérité qu'il adhère, parce que j'ai su vouloir et obéir... Ni la vie ne m'est devenue moins douce, pour s'être faite plus grave, ni la nature moins belle et amie... Enfin, je ne me sens pas diminué. »

René Salomé souscrirait à ce jugement, lui qui écrit : « Dieu trouvé, Henri connut la joie tranquille et durable... Dans cette Église infinie, charnelle et spirituelle, il découvrait l'ordre et il sentait circuler la vie... Maintenant il était orienté, il savait quoi faire, il savait tenir, il savait avancer... Une force nouvelle, une jeunesse nouvelle, un courage nouveau le soutenaient, le portaient, au besoin, recréés sans cesse par les sacrements, la prière, l'offrande du labeur et des souffrances, par les supplications et les œuvres de ses frères en Jésus, par le travail des bien-heureux... »

— Oui, ajoute Louis Bertrand, « jamais je n'ai eu comme dans le catholicisme la certitude de ma liberté, une liberté qui naît de l'ordre et de l'équilibre intérieurs et qui, sans s'interdire aucune excursion dans aucun domaine, est armée contre tous les mirages du sentiment et toutes les fantasmagories de l'intelligence. »

— Assurément, conclut André de Bavier, au nom de tous les convertis du protestantisme libéral : « Le catholicisme, bien loin d'opprimer les intelligences, est essentiellement libérateur. Le catholique ignore ce douloureux divorce de l'intelligence et du cœur

qui fait souffrir tant de protestants dont le cœur est demeuré chrétien alors que l'intelligence est agnostique. Rien n'alimente autant la piété que la méditation des grands dogmes de la Révélation, et rien à son tour n'éclaire davantage l'intelligence sur les mystères de la Foi comme la pratique de la vie chrétienne. »

Cette conversation finale n'est-elle pas suggestive ? Il nous semble qu'au-dessus de cette élite de convertis plane la présence maternelle de l'Église et que l'Église, après les avoir accueillis, leur indique d'un geste souverain le champ immense des âmes à défricher : « Ce n'est pas pour vous seuls que vous avez reçu la grâce de la conversion. Ce que vous avez entendu murmurer à votre oreille, prêchez-le au grand jour. Soyez des témoins, soyez des apôtres, afin que, par vous, la France, la France de demain, la France du Renouveau, connaisse l'ordre et la paix que vous avez retrouvés vous-mêmes au cœur de Jésus-Christ. »

TH. MAINAGE, O. P.
Rédacteur en chef
à la Revue des Jeunes.

GEORGES DUMESNIL

Une Conversion intellectuelle

En un temps où on a rabattu beaucoup trop bas la science qui s'était hissée beaucoup trop haut, où on a enseigné et proclamé à tout venant et à tous échos que pour aller au Christ, il n'y avait qu'à se jeter en avant sans réflexion et sans savoir ce qu'on faisait, à prendre des attitudes et à inaugurer des démarches que la vie se chargeait de ramener à bien, il pourra être curieux d'entendre un homme qui, sans mettre sa gloire à manquer de cœur, a toujours mis sa conscience à développer au plus haut point dont il était capable la faculté raisonnante dont il fait métier et gagne sa vie, et qui précisément par là est devenu tout catholique.

Il est vrai que Dieu m'a fait la grâce inestimable de naître dans la religion catholique ; mais que ceux qui n'y sont pas nés ne s'en prévalent pas pour n'y point venir, car Il fera toujours la grâce de les y conduire à ceux qui auront le désir et l'angoisse de savoir où ils peuvent vraiment Le trouver. Et qui osera dire que j'ai traversé moins d'angoisses qu'aucun autre homme ?

Les impressions religieuses de mon enfance n'ont rien eu de profond. Je reçus de ma mère les deux premières prières du chrétien catholique : *Notre Père* et

Je vous salue, Marie et ce dut être l'affaire de peu de leçons, car cela s'enfonce pour moi dans la nuit du souvenir. Pendant un « mois de Marie », je fis avec ma sœur un petit reposoir devant lequel nous chantions :

C'est le mois de Marie,
C'est le mois le plus beau ;
A la Vierge chérie
Offrons un chant nouveau.

Mais ce chant n'allait jamais plus loin, et à force de l'offrir tel, ne le trouvant plus nouveau du tout, nous nous en lassâmes et allâmes courir dehors. Un temps vint où on fit de moi un enfant de chœur. On me confia la navette ; mais jamais je ne pus apprendre à quel moment il fallait s'approcher pour offrir l'encens. Comme j'assistais à la messe sans savoir ce qui s'y faisait et sans qu'on m'eût expliqué l'ordre de la cérémonie, je me perdais, la navette sur les genoux, en des rêveries qui m'emportaient bien loin ; il fallait m'en tirer brusquement et me pousser par les épaules au-devant de l'encensoir. On me destitua de ces fonctions. On crut m'en assigner une dont je m'acquitterais mieux en me donnant un cierge à porter ; mais bien que je fusse très habile dans mes mouvements, j'accomplis ma tâche très mal et une seule fois. J'avais constamment tenu le cierge de travers et je revins à la maison avec une épaisse calotte de cire fondue sur la tête. Ma mère se désola d'avoir à disputer mon abondante chevelure à cette gangue tenace et déclara que je ne l'y exposerais plus. Ainsi finit ma carrière d'enfant de chœur.

Le lycée impérial où j'entrai était comme un vase clos pour la culture des ferments révolutionnaires et la libre-pensée. C'est là que je fis ma première communion et son renouvellement. Toute l'atmosphère morale dont j'étais enveloppé comportait que ces cérémonies étaient des « cérémonies », en effet, des formalités, qui ouvraient enfin un accès légitime à une vie décidément irréligieuse, et sans règles autres que celles qui nous étaient imposées par la force. Le dogme nous fut présenté avec des figures si effrayantes (j'ai reconnu là depuis lors l'atroce influence du jansénisme) qu'elles purent bien accabler notre volonté d'enfants, cependant qu'au fond de soi-même on ressentait qu'en face de ces « mystères terribles », comme dit Boileau, il y aurait plus d'héroïsme à se révolter que d'honneur à se plier. Pourtant le prêtre qui nous montrait sous cet aspect la loi du Christ était un homme très bon, il était saint, ma perspicacité s'en rendait compte ; sans doute Dieu était près de lui ; et dans mes débats contre l'Esprit, Il me fit sentir sa vertu. Mais l'adolescence s'ouvrait. Tout l'enseignement était dirigé, inconsciemment ou non, par nos maîtres à l'encontre de ce que nous appellerions aujourd'hui la sensibilité catholique. Tout le passé de l'ancienne France nous était esquissé comme une longue erreur et une nuit que dissipait enfin la Révolution ; les monuments admirables de ce passé dont nous étions entourés nous étaient des pierres mortes vers qui jamais on ne nous fit lever les yeux. Le professeur qui nous commentait Pascal nous expliquait que c'était l'œuvre d'un fou

que de chercher des raisons du christianisme et de la foi, qui sont par essence la négation de la raison même. Dans nos promenades du jeudi, on évitait soigneusement que nous eussions à rencontrer les élèves du grand séminaire, parce que nous les insultions par des cris de corbeaux et les attaquions à coups de cailloux. La religion nous semblait une survivance, désastreuse pour la science, fatale pour la liberté, n'ayant plus d'ailleurs d'asile que dans la cervelle de quelques bonnes femmes et les conseils pervers des gouvernements.

Je passe dix années où, maître de mes actions, je m'employai à les mettre d'accord avec l'idée que j'avais de la vie et au service des maximes que j'avais emportées de mon éducation. Comme saint Paul, je persécutai l'Église de Dieu, et je n'en suis pas plus fier que lui. Mais mon chemin de Damas fut long et probablement plus pénible que si j'avais reçu un grand coup de foudre. Il m'en a fallu une infinité de petits.

Il est difficile de se raconter soi-même comme ferait un observateur étranger ; et au moment qu'on veut donner à connaître qu'on s'est converti pour des raisons intellectuelles, si on ne se surveillait, on oublierait facilement les éléments de sensibilité qui ont pu entrer pour une part dans notre changement.

En ce qui me concerne, j'en vois deux : j'ai toujours aimé la beauté des églises, je les ai admirées au dehors, dans les paysages et dans les villes, je me suis ému du son de leurs cloches, j'ai éprouvé au dedans leur charme, leur majesté, leur mystère ; d'autre part, j'ai remarqué

de bonne heure que mes camarades et amis catholiques menaient une conduite meilleure que la nôtre. Ces motifs étaient-ils suffisants pour faire de moi un chrétien pratiquant sa foi ? Je ne vais pas plus loin et ne recherche pas si la vertu d'ascendants, tous irréprochables dans quelque ligne de ma famille que je remonte, m'a prédisposé à devenir un catholique convaincu ; s'il en était ainsi, je n'en serais pas fâché.

Je n'ai jamais été athée. Je me suis contenté pendant longtemps d'un Dieu dont je me croyais me faire une idée bien plus haute que les dévots, parce qu'elle était celle de gens que je considérais comme de grands penseurs, au hasard : Spinoza, Hugo (je me suis aperçu un jour qu'elle était aussi celle de pauvres sires, au hasard : Voltaire, Béranger), un Dieu à qui je ne demandais pas souvent grand'chose et à qui en revanche je ne reconnaissais guère le droit de me rien demander ; mais enfin je n'ai jamais pu philosophiquement concevoir le monde sans Lui. Quand je fus soumis à un intensif régime kantien, il me sembla encore raisonnable de Le croire, de Le supposer, de L'affirmer, doutant qu'on pouvait Le prouver. Mon *Rôle des Concepts*, ma thèse de doctorat, dont je suis bon gré mal gré obligé de parler, atteste cet état d'esprit. Dans ce livre où je me débats contre l'uniforme kantien dont je suis affublé, je ne fais que supposer Dieu par hypothèse mais je suppose « état », non idéal. Ceci annonce comme proche le temps où j'aurai recouvré assez d'indépendance d'esprit pour juger fort misérables les arguties avec lesquelles le vieux rat critique prétend ronger la

substance des arguments pour n'en laisser que la coque, et leurrer son âme piétiste avec le mirage de Dieu dont il vient de me dire qu'il est absurde de lui attribuer l'être. Cette effigie pâlie d'un pâle déisme n'était pas faite pour me contenter. J'étais convaincu par Ravaisson et par moi-même qu'en tout il fallait choisir, accepter, vouloir l'excellent, le meilleur.

Je n'étais donc pas appelé à me laisser séduire par ces diverses formes de la religiosité qui se répartissent entre les sectes protestantes et avec lesquelles j'entrai en long contact par mon séjour en Allemagne ; car, s'il vous plaît, où est la meilleure ? Je les voyais qui de forme en forme s'exténuent jusqu'à n'avoir plus d'une religion que le nom traditionnellement transmis, et gardé par une habitude où s'insinue peu à peu l'insincérité. Le discours de la France me paraissait autrement rationnel, crâne et courageux, qui, par son histoire et par la Ligue, même par la Révolution et la libre-pensée, avait dit : « S'il y a un Dieu, il ne peut y avoir qu'une révélation ; donc, il y a une religion, ou n'en parlons plus ».

Je fus pendant un temps phénoméniste en ce qui regarde le monde ; mais comme j'estimais qu'il nous incombe de l'organiser et que je n'ai jamais méprisé la science, j'étais amené à chercher un système des phénomènes et un système des sciences du côté du positivisme, soit sous sa forme kantiste, soit sous sa forme comtiste. Ici, c'est surtout Comte que j'appelai à l'aide, tout en écartant sa construction religieuse : celle-ci est une lourde transposition du catholicisme, j'étais alors

l'adversaire déclaré du catholicisme ; ce n'était pas pour me rendre indulgent à une prétendue religion qui en semble la parodie. Et loin que la miséreuse religion de l'Humanité pût me préparer en rien à recevoir la religion catholique ; elle eût plutôt projeté sur son type, par reflet, un jour très désavantageux, les sacerdoces et le pontificat de Comte me choquant d'emblée.

Je n'utilisai le positivisme, comme dit Brunetière, que pour m'en défaire. Au lieu de me représenter la philosophie déployée en longueur : polythéisme, monothéisme, positivisme, je ne tardai pas à me la représenter en hauteur ; et dès lors, il devenait clair que Dieu en occupait le sommet. Les doctrines d'évolution, de devenir, qui tourneboulaient toutes les cervelles de mes contemporains, se rangèrent et descendirent à une place subordonnée et modeste. Elles avaient joui chez moi du crédit que leur communiquait l'idée révolutionnaire d'un infaillible progrès ; et les histoires de la philosophie m'avaient déroulé avec éloquence qu'une doctrine qui se montrait manifestait toujours un progrès sur la précédente. Je cessai d'en rien croire. J'estimai qu'il pouvait y avoir des dégénérations des plus hautes idées, et que c'était dégénération toutes les fois qu'on amoindrissait ou abaissait l'idée de Dieu. J'entrepris à ma mode ce que Diderot appelait «l'histoire de Dieu ». J'en étudiai le concept comme il se forme dans la philosophie antique, et je fus fort surpris de reconnaître par raison que le concept de la Trinité chrétienne comblait d'une richesse infinie tout ce que l'intelligence humaine avait pu pressentir, et qu'il se

présentait à elle comme un bloc de diamant où elle ne saurait trouver une fissure. C'est le point qui le premier me donna singulièrement à réfléchir. Je me convainquis que saint Jean était un beaucoup plus grand penseur que Hugo, bien que celui-ci, comme on sait, ait cru bonnement confisquer Pathmos. Je ne saurais dire toutes les lumières et lueurs que répandit pour moi le concept de la Trinité chrétienne sur la psychologie de l'homme fait à l'image de Dieu et sur la nature des choses dégradées sur le type de l'homme, lumières en nous et lueurs hors de nous.

Le cruel problème de notre liberté n'avait cessé de me mettre à la gêne depuis que les termes s'en étaient posés devant moi ; le déterminisme scientifique et positiviste appesanti sur ma génération m'en faisait entrer les chaînes dans la chair. Je les rompis. Je reconnus que le mécanisme universel ne menait à rien et équivalait au néant. Mais voici qu'en approfondissant ces difficultés et ces pensées, je tombai dans une doctrine de la causalité qui, déchirant le réseau mathématique, me menait tout droit à la grâce. Mon émerveillement pourrait se comparer à celui d'un de ces héros de contes extraordinaires qui, s'enfonçant dans l'orifice d'une caverne horrifique et ténébreuse, débouche bientôt dans les splendeurs d'un domaine enchanté.

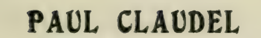
De là, je devais venir aux rapports de Dieu avec le monde et l'homme, au lieu de la grâce ; et si je restais fidèle à ma maxime de discerner en tout le meilleur, il est facile d'imaginer où il éclatait à mes yeux. Il fallait

m'aveugler volontairement ou voir le Médiateur, seul armé de son infinie puissance sacrificielle.

A ce point d'évidence, j'étais tenu de me rendre ou de m'abîmer. Mais qu'on se rassure : j'avais un collaborateur qui ne voulait pas me laisser perdre. Pour avoir suivi une marche intellectuelle, je serais bien insensé et mal converti, si je m'en attribuais le mérite. Comment Dieu acheva le dialogue avec moi qui pensais d'abord parler seul, c'est mon affaire. Elle avança peu à peu, par une foule de réflexions et de mouvements. Après avoir commencé ma thèse, muni d'un vague déisme intellectuel auquel je ne comptais ménager dans mon œuvre qu'une place précaire, qui ne descendait que très rarement en sentiments et ne commandait aucune de mes actions, qu'on me voie six ou sept ans après, à la veille de la soutenance, errant seul vers le soir dans Paris, puis, suivant l'habitude que j'avais prise dès lors de prier dans nos églises et de me recommander à la communion des saints, entrant à Saint-Sulpice où je me trouve dans une chapelle dédiée à Saint-Louis et où j'invoque saint Louis et saint Thomas d'Aquin. Le lendemain de cette soutenance (décembre 1892), je consignais avec beaucoup de tranquillité dans mon cahier que j'appliquerais mes efforts à écrire une glorification de la doctrine catholique par la raison. Tout ceci se faisait comme j'étais entre trente et quarante ans. C'est un âge qui ne passe pas pour celui de la déconfiture intellectuelle, et j'ai le droit de penser qu'il ne l'a pas été pour moi. Je ne fréquentais pas encore les sacrements de

la foi qui était devenue la mienne et, sans y être moins ferme ni en faire mystère dans mes conversations, je tardai encore plusieurs années à la pratiquer. Qu'on veuille bien croire que ce n'était pas par lâcheté, au sens mondain de ce mot. La Providence sait faire venir son heure.

Georges DUMESNIL.



PAUL CLAUDEL

Ma Conversion

Je suis né le 6 août 1868. Ma conversion s'est produite le 25 décembre 1886. J'avais donc dix-huit ans. Mais le développement de mon caractère était déjà à ce moment très avancé.

Bien que rattachée des deux côtés à des lignées de croyants qui ont donné plusieurs prêtres à l'Église, ma famille était indifférente, et, après notre arrivée à Paris, devint nettement étrangère aux choses de la foi. Auparavant j'avais fait une bonne première communion, qui, comme pour la plupart des jeunes garçons, fut à la fois le couronnement et le terme de mes pratiques religieuses.

J'ai été élevé, ou plutôt instruit, d'abord par un professeur libre, puis dans des collèges (laïcs) de province, puis enfin au lycée Louis-le-Grand. Dès mon entrée dans cet établissement j'avais perdu la foi, qui me semblait inconciliable avec la Pluralité des Mondes (!!!) La lecture de la *Vie de Jésus* de Renan fournit de nouveaux prétextes à ce changement de convictions que tout, d'ailleurs, autour de moi facilitait ou encourageait.

Que l'on se rappelle ces tristes années quatre-vingts,

l'époque du plein épanouissement de la littérature naturaliste. Jamais le joug de la matière ne parut mieux affermi. Tout ce qui avait un nom dans l'art, dans la science et dans la littérature, était irréligieux. Tous les (soi-disants) grands hommes de ce siècle finissant s'étaient surtout distingués par leur hostilité à l'Église. Renan régnait. Il présidait la dernière distribution de prix du Lycée Louis-le-Grand à laquelle j'assistai et il me semble que je fus couronné de ses mains. Victor Hugo venait de disparaître dans une apothéose.

A dix-huit ans je croyais donc ce que croyaient la plupart des gens dits cultivés de ce temps. La forte idée de l'individuel et du concret était obscurcie en moi. J'acceptais l'hypothèse moniste et mécaniste dans toute sa rigueur, je croyais que tout était soumis aux « Lois », et que ce monde était un enchaînement dur d'effets et de causes que la science allait arriver après-demain à débrouiller parfaitement. Tout cela me semblait d'ailleurs fort triste et fort ennuyeux. Quant à l'idée du devoir kantien que nous présentait mon professeur de philosophie, M. Burdeau, jamais il ne me fut possible de la digérer.

Je vivais d'ailleurs dans l'immoralité et peu à peu je tombai dans un état de désespoir. La mort de mon grand-père que j'avais vu de longs mois rongé par un cancer à l'estomac m'avait inspiré une profonde terreur et la pensée de la mort ne me quittait pas. J'avais complètement oublié la religion et j'étais à son égard dans une ignorance de sauvage.

La première lueur de vérité me fut donnée par la rencontre des livres d'un grand poète, à qui je dois une éternelle reconnaissance, et qui a eu dans la formation de ma pensée une part prépondérante, Arthur Rimbaud. La lecture des *Illuminations*, puis, quelques mois après, d'*Une Saison en Enfer*, fut pour moi un événement capital. Pour la première fois, ces livres ouvraient une fissure dans mon bagne matérialiste et me donnaient l'impression vivante et presque physique du surnaturel. Mais mon état habituel d'asphyxie et de désespoir restait le même.

Tel était le malheureux enfant qui, le 25 décembre 1886, se rendit à Notre-Dame de Paris pour y suivre les Offices de Noël. Je commençais alors à écrire et il me semblait que dans les cérémonies catholiques, considérées avec un dilettantisme supérieur, je trouverais un excitant approprié et la matière de quelques exercices décadents. C'est dans ces dispositions que, coudoyé et bousculé par la foule, j'assistai, avec un plaisir médiocre, à la grand'messe. Puis, n'ayant rien de mieux à faire, je revins aux Vêpres. Les enfants de la maîtrise en robes blanches et les élèves du Petit Séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet qui les assistaient, étaient en train de chanter ce que je sus plus tard être le *Magnificat*. J'étais moi-même debout dans la foule près du second pilier à l'entrée du chœur, à droite du côté de la sacristie.

Et c'est alors que se produisit l'événement qui domine toute ma vie. En un instant mon cœur fut touché et JE CRUS. Je crus, d'une telle force d'adhésion,

d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante, d'une telle certitude ne laissant place à aucune espèce de doute, que, depuis, tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d'une vie agitée, n'ont pu ébranler ma foi, ni, à vrai dire, la toucher. J'avais eu tout à coup le sentiment déchirant de l'innocence, de l'éternelle enfance de Dieu, une révélation ineffable. En essayant, comme je l'ai fait souvent, de reconstituer les minutes qui suivirent cet instant extraordinaire, je retrouve les éléments suivants qui cependant ne formaient qu'un seul éclair, une seule arme, dont la Providence divine se servait pour atteindre et s'ouvrir enfin le cœur d'un pauvre enfant désespéré : « Que les gens qui croient sont heureux ! — Si c'était vrai, pourtant ? — *C'est vrai* ! — Dieu existe, il est là. C'est quelqu'un, c'est un être aussi personnel que moi ! — Il m'aime, il m'appelle. » Les larmes et les sanglots étaient venus et le chant si tendre de l'*Adeste* ajoutait encore à mon émotion.

Émotion bien douce où se mêlait cependant un sentiment d'épouvante et presque d'horreur ! Car mes convictions philosophiques étaient entières, Dieu les avait laissées dédaigneusement où elles étaient, je ne voyais rien à y changer, la religion catholique me semblait toujours le même trésor d'anecdotes absurdes, ses prêtres et les fidèles m'inspiraient la même aversion qui allait jusqu'à la haine et jusqu'au dégoût. L'édifice de mes opinions et de mes connaissances restait debout et je n'y voyais aucun défaut. Il était seulement arrivé que j'en étais sorti. Un être nouveau et formidable

avec de terribles exigences pour le jeune homme et l'artiste que j'étais, s'était révélé que je ne savais comment concilier avec rien de ce qui m'entourait. L'état d'un homme qu'on arracherait d'un seul coup de sa peau pour le planter dans un corps étranger au milieu d'un monde inconnu est la seule comparaison que je puisse trouver pour exprimer cet état de désarroi complet. Ce qui était le plus répugnant à mes opinions et à mes goûts, c'est cela pourtant qui était vrai, c'est cela dont il fallait bon gré mal gré que je m'accommodasse. Ah ! ce ne serait pas du moins sans avoir essayé tout ce qu'il m'était possible pour résister.

Cette résistance a duré quatre ans. J'ose dire que je fis une belle défense et que la lutte fut loyale et complète. Rien ne fut omis. J'usai de tous les moyens de résistance et je dus abandonner l'une après l'autre des armes qui ne me servaient à rien. Ce fut la grande crise de mon existence, cette agonie de la pensée dont Arthur Rimbaud a écrit : « Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes. Dure nuit ! le sang séché fume sur ma face ! » Les jeunes gens qui abandonnent si facilement la foi ne savent pas ce qu'il en coûte pour la recouvrer et de quelles tortures elle devient le prix. La pensée de l'Enfer, la pensée aussi de toutes les beautés et de toutes les joies dont, à ce qu'il me paraissait, mon retour à la Vérité devait m'imposer le sacrifice, étaient surtout ce qui me retirait en arrière. Mais enfin, dès le soir même de ce mémorable jour à Notre-Dame, après que je fus rentré chez moi par ces rues pluvieuses qui me semblaient maintenant si

étranges, j'avais pris une bible protestante qu'une amie allemande avait donnée autrefois à ma sœur Camille, et pour la première fois j'avais entendu l'accent de cette voix si douce et si inflexible qui n'a cessé de retentir dans mon cœur. Je ne connaissais que par Renan l'histoire de Jésus, et, sur la foi de cet imposteur, j'ignorais même qu'il se fût jamais dit le Fils de Dieu. Chaque mot, chaque ligne démentait, avec une simplicité majestueuse, les impudentes affirmations de l'apostat et me dessillait les yeux. C'est vrai, je l'avouais avec le Centurion, oui, Jésus était le Fils de Dieu. C'est à moi, Paul, entre tous, qu'il s'adressait, et il me promettait son amour. Mais en même temps, si je ne le suivais pas, il ne me laissait d'autre alternative que la damnation. Ah ! je n'avais pas besoin qu'on m'expliquât ce qu'était l'Enfer et j'y avais fait ma « Saison ». Ces quelques heures m'avaient suffi pour me montrer que l'Enfer est partout où n'est pas Jésus-Christ. Et que m'importait le reste du monde auprès de cet être nouveau et prodigieux qui venait de m'être révélé ?

C'était l'homme nouveau en moi qui parlait ainsi, mais l'ancien résistait de toutes ses forces et ne voulait rien abandonner de cette vie qui s'ouvrait à lui. L'avouerai-je ? au fond, le sentiment le plus fort qui m'empêchait de déclarer mes convictions était le respect humain. La pensée d'annoncer à tous ma conversion, de dire à mes parents que je voulais faire maigre le vendredi, de me proclamer moi-même un de ces catholiques tant raillés, me donnait des sueurs

froides, et par moments la violence qui m'était faite me causait une véritable indignation. Mais je sentais sur moi une main ferme.

Je ne connaissais pas un prêtre. Je n'avais pas un ami catholique.

L'étude de la religion était devenue mon intérêt dominant. Chose curieuse ! L'éveil de l'âme et celui des facultés poétiques se faisait chez moi en même temps, démentant mes préjugés et mes terreurs enfantines. C'est à ce moment que j'écrivis les premières versions de mes drames : « *Tête d'or* » et « *La Ville* ». Quoique étranger encore aux sacrements, déjà je participais à la vie de l'Église, je respirais enfin et la vie pénétrait en moi par tous les pores. Les livres qui m'ont le plus aidé à cette époque sont d'abord les *Pensées* de Pascal, ouvrage inestimable pour ceux qui cherchent la foi, bien que son influence ait souvent été funeste ; les *Elévations sur les Mystères* » et les « *Méditations sur les Evangiles* » de Bossuet, et ses autres traités philosophiques ; le poème de Dante et les admirables récits de la Sœur Emmerich. La *Métaphysique* d'Aristote m'avait nettoyé l'esprit et m'introduisait dans les domaines de la véritable raison. L'*Imitation* appartenait à une sphère trop élevée pour moi et ses deux premiers livres m'avaient paru d'une dureté terrible.

Mais le grand Livre qui m'était ouvert et où je fis mes classes, c'était l'Église. Louée soit à jamais cette grande Mère majestueuse aux genoux de qui j'ai tout appris. Je passais tous mes dimanches à Notre-Dame et j'y allais le plus souvent possible en semaine. J'étais

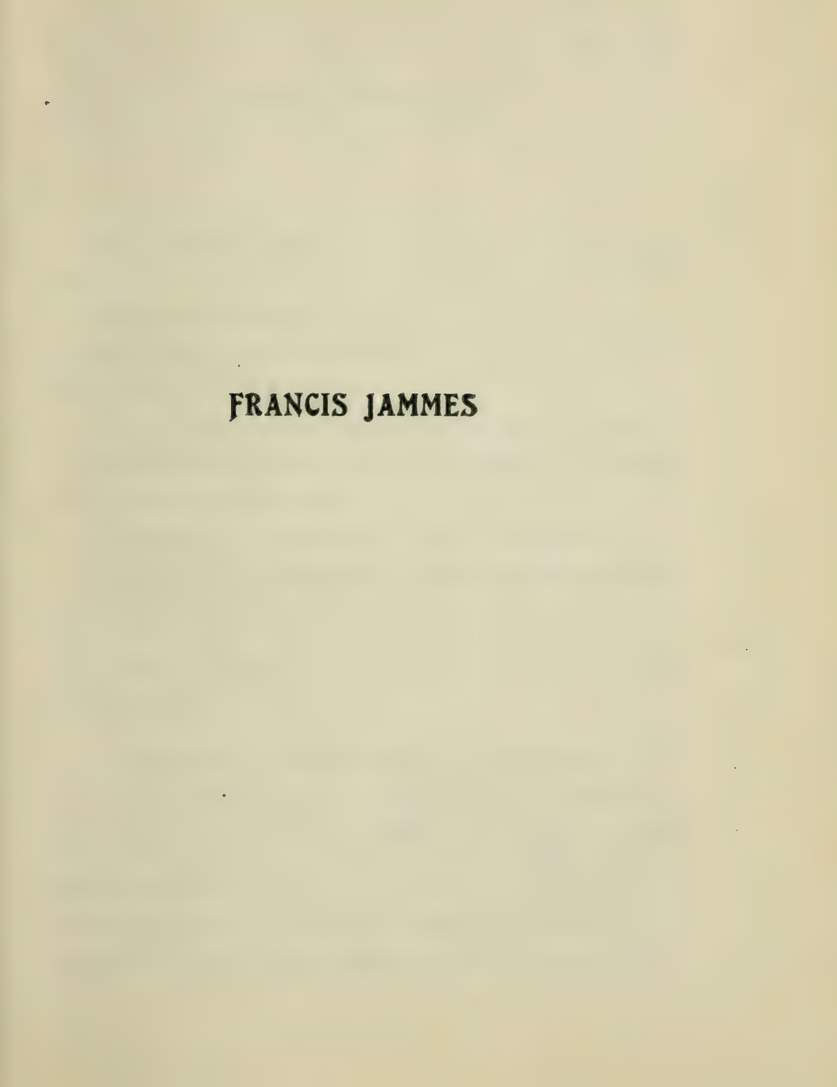
alors aussi ignorant de ma religion qu'on peut l'être du bouddhisme, et voilà que le drame sacré se déployait devant moi avec une magnificence qui surpassait toutes mes imaginations. Ah ! ce n'était plus le pauvre langage des livres de dévotion ! C'était la plus profonde et la plus grandiose poésie, les gestes les plus augustes qui aient jamais été confiés à des êtres humains. Je ne pouvais me rassasier du spectacle de la messe et chaque mouvement du prêtre s'inscrivait profondément dans mon esprit et dans mon cœur. La lecture de l'Office des Morts, de celui de Noël, le spectacle des jours de la Semaine Sainte, le sublime chant de l'*Exultet*, auprès duquel les accents les plus enivrés de Sophocle et de Pindare me paraissaient fades, tout cela m'écrasait de respect, de joie, de reconnaissance, de repentir et d'adoration ! Peu à peu, lentement et péniblement, se faisait jour dans mon cœur cette idée que l'art et la poésie sont aussi des choses divines, et que les plaisirs de la chair, loin de leur être indispensables, leur sont au contraire un détriment. Combien j'enviais les heureux chrétiens que je voyais communier ! Quant à moi, j'osais à peine me glisser parmi ceux qui à chaque vendredi de Carême venaient baiser la couronne d'épines.

Cependant les années passaient et ma situation devenait intolérable. Je priais Dieu avec larmes en secret et cependant je n'osais ouvrir la bouche. Pourtant chaque jour mes objections devenaient plus faibles et l'exigence de Dieu plus dure. Ah ! que je le connaissais bien à ce moment et que ses touches sur

mon âme étaient fortes ! Comment ai-je trouvé le courage d'y résister ? La troisième année je lus les *Ecrits Posthumes*, de Baudelaire, et je vis qu'un poète que je préférais à tous les Français avait retrouvé la foi dans les dernières années de sa vie et s'était débattu dans les mêmes angoisses et les mêmes remords que moi. Je réunis mon courage et j'entrai un après-midi dans un confessionnal de Saint-Médard, ma paroisse. Les minutes où j'attendis le prêtre sont les plus amères de ma vie. Je trouvai un vieil homme qui parut fort peu ému d'une histoire qui à moi semblait si intéressante ; il me parla des « souvenirs de ma première communion » (à ma profonde vexation), et m'ordonna avant toute absolution de déclarer ma conversion à ma famille : en quoi aujourd'hui je ne puis lui donner tort. Je sortis de la boîte humilié et courroucé, et n'y revins que l'année suivante, lorsque je fus décidément forcé, réduit et poussé à bout. Là, dans cette même église Saint-Médard, je trouvai un jeune prêtre miséricordieux et fraternel, M. l'abbé Ménard, qui me réconcilia, et plus tard le saint et vénérable ecclésiastique, l'abbé Villaume, qui fut mon directeur et mon père bien-aimé, et dont, du Ciel où il est maintenant, je ne cesse de sentir sur moi la protection. Je fis ma seconde communion en ce même jour de Noël, le 25 décembre 1890, à Notre-Dame.

Paul Claudel.

FRANCIS JAMMES



Une Conversion

Vous avez les paroles de la vie éternelle. (St JEAN, VI, 69.)

Et celui qui l'a vu en rend témoignage et son témoignage est vrai ; et il sait qu'il dit vrai, afin que vous aussi, vous croyiez. (St JEAN, XIX, 35.)

C'est moi qui donne à l'homme la science, et qui éclaire l'intelligence des enfants, plus que l'homme ne le pourrait par aucun enseignement...

C'est moi qui en un moment élève l'âme humble et la fais pénétrer plus avant dans la vérité éternelle que celui qui aurait étudié dix années dans les écoles. J'enseigne sans bruit de paroles, sans embarras d'opinions, sans faste, sans arguments, sans disputes... (*L'Imitation*, CXLIII, 2, 3.)

La plus piètre, la plus obscure des conversions c'est la mienne. Je n'ai point marché vers le Seigneur, avec, dans les mains, des fleurs de joie et, sur les lèvres, des chants de miel. J'étais le sombre enfant pris de vertige qui a perdu pied et qui soudain aperçoit contre la rive le rameau qu'il saisit ; le rameau que tendit la Vierge à cette petite fille qui se noyait dans

le Gave de Bétharram. J'avais bu à bien des bouches, mordu à bien des fruits, et je distinguais la limite de l'homme, et une froide tristesse m'envahissait, et une espèce de mort était sur moi parce que je ne comprenais pas que l'on ne peut demander à Dieu, en même temps que l'on fait le mal, l'ineffable bien de la grâce renouvelée.

Je me revois, une matinée, étendu sur un lit, l'âme et le corps en détresse, humilié, neurasthénique. Quand je sortis de cette prostration qui dura vingt minutes je prononçai avec des larmes dans la voix : « il faut que cela soit, ou il n'y a rien ! »

Cela, quoi ? L'Église catholique, apostolique et romaine qu'avait recommencé de m'enseigner, malgré la séparation des mers, mon deuxième ange gardien, Paul Claudel.

Je me relevai pour aller, ce Dimanche-là, pleurer à la messe de la Cathédrale de Bordeaux. Dans le tréfonds de mon être, une joie commençait de se faire jour. Serait-ce possible que l'homme pût être en possession d'une telle allégresse ? Pour la première fois le païen que j'étais ressentait, comment dirai-je ? le mouvement que crée Dieu dans l'éloignement de mon abîme. C'est vous, d'abord que j'ai reconnu, mon Père !

Mais il fallait la pratique afin que l'azur de la grâce montrât son mince filet dans la fissure de ce bloc d'argile que je suis. De terribles scrupules m'assaillaient, jusqu'à me faire douter que la confession et la communion me fussent possibles. Puis un jour, ce raisonnement : « Il est impossible que Dieu empêche un

homme qui le désire de s'unir à lui ». Et alors je me décidai, après avoir consulté, à marcher sur ces ronces et serpents, douloureux pèlerin qui demande ici à Notre-Seigneur Jésus-Christ de lui tenir pour un mérite ces épreuves spirituelles que tant de prêtres ignorants empêchent de fructifier.

Je revois l'humble chambre où le Père Michel m'a confessé et communié, le 7 juillet 1905 ; Claudel servant la Messe, sa face transfigurée se penchant sur le vase sacré. Je me souviens de ma mélancolie, d'une petite vigne avec un verger, d'une plante qui sentait bon.

Vous savez, mon cher père spirituel, et vous, mon frère qui avez débarqué de Chine durant ces grands jours de chaleur blanche de la Fête-Dieu, vous savez que je suis devenu fort ; vous savez que lorsque tant de faibles criaient à ma diminution, je continuais ma tâche sans me troubler ; vous savez que le Seigneur de Cana m'a béni ; vous savez que j'ai planté ma tente ; vous savez que j'ai ouvert mon foyer ; vous savez que je l'ai peuplé de quatre enfants dont le dernier s'appelle Paul, votre filleul, à l'ombre de notre Dieu, Claudel !

Francis JAMMES.



CHARLES DE BORDEU

Ma Conversion

Vous devez à Dieu et à Paul Claudel votre conversion, avez-vous écrit, mon bien cher Jammes. Je dois à Dieu et à vous la mienne. Je me rappelle, — j'en fus assez frappé ! — le ton dont vous m'avez dit, il y a déjà des années, pendant que nous bouclions nos houseaux pour aller à la chasse, un matin d'hiver, gris et mouillé : « Comme elle m'attire, cette figure du Christ ! Que j'en suis préoccupé ! Je ne fais qu'y penser... » Peu de mois après, j'admirais, un peu déconcerté, votre ferveur.

Je n'en fus pas surpris, toutes vos pensées tournaient là. Votre œuvre d'ailleurs est, d'un bout à l'autre, animée par l'esprit chrétien ; elle était chrétienne de simplicité, alors même que vous demandiez si, parlant de Dieu, vous croyiez en lui. Vous ne l'avez jamais trahi par le cœur, en vous imaginant vous en aller. Vous vous étiez échappé, voilà tout, comme un enfant fait l'école buissonnière. Il vous a ramené, par un chemin un peu dur, mais prompt...

J'étais certes ! plus loin de lui que vous ne fûtes, avec mon orgueil de raisonneur. Orgueil, me semblait-il, impersonnel, car je ne l'attachais pas proprement à

moi-même, à mon petit génie, m'estimant, avec assez de bon sens, ce que je vaux... J'étais jaloux d'y voir clair, pensais-je, par droit humain et dignité de raison. Et je ne me trompais pas d'y prétendre, Dieu ne le défend point, bien loin de là ! Mais je ne voulais pas de limites à cette raison idolâtre d'elle-même, tout en reconnaissant qu'elle en trouve dans tout ce qu'elle examine, et qu'elles sont courtes et infranchissables. Au fond de nos subtiles arrogances, qu'est-ce qui gîte ? Une pensée perverse, mais simple : « Dieu nous doit tout. Et nous ne lui devons rien, ou si peu de chose ! »

Cependant, je croyais en lui par instinct, beaucoup plus que par le raisonnement, et avec une certitude vraiment solaire... Le matérialisme m'a toujours paru d'une stupidité formidable ; et le panthéisme, quoique poétique, un matérialisme à peine moins sombre, spiritualisé plus ou moins... Cette croyance, c'était un reste précieux de la foi, je le sens aujourd'hui... J'aimais la vie, bien que je la dusse voir terrifiante au fond, la nature et ses magnificences, son ordre, d'une augurale et péremptoire splendeur, les livres où l'inquiétude humaine est agitée, parmi des paroles qui vont si haut, les arts, enfin tous les témoignages de la largesse divine et de notre noblesse... Pour le mal, il m'a déconcerté jusqu'à faire vaciller ma certitude. En effet, le mal force à l'athéisme, s'il ne s'explique par la faute originelle et l'expiation, et l'on peut chercher tant qu'on voudra, l'on n'en trouvera pas d'autre raison suffisante que celle-là, ni sortie du dilemme.

Je m'en doutais, sans en convenir. Je cherchais ailleurs, dans les conditions de la vie organique et sensible, la nécessité de la douleur et des atténuations, son utilité, son aiguillon... J'ai donné, comme il était inévitable, dans la billevesée idéologique d'un progrès qui abolirait les maux de la terre, et jusque dans la métempsycose, avec Hugo... Au reste, je voyais, sans vouloir m'en détacher malgré cela, la philosophie frappée d'impuissance, même pour détruire durablement. Quant à la science, je n'y ai jamais cru : elle ne fait que constater ces rapports d'ordre que nous dénommons lois, sans prendre garde que ces lois, avec tout le physique, sont transitoires et pourraient être autres qu'elle ne sont, et qu'il n'y a que celles qui règlent l'esprit et le cœur qui soient permanentes et absolues, directement dérivées de Dieu. Ainsi la science, comme la philosophie, a ses étendues circonscrites, de plus près même que la philosophie. Elle est habile à cuisiner des acides et capter une part des forces naturelles, comme une eau de moulin, à construire ou imiter des mécanismes. C'est beaucoup, c'est tout ce qu'elle peut faire. Si l'homme, par impossible, créait un monde, il ne le comprendrait pas. Car il n'aurait fait que le recréer, avec l'aide des puissances préalables, dont il ne connaîtrait que l'action.

Il faut donc se jouer dans les apparences, au-dessus des précipices qui s'ouvrent devant l'âme, ignorer de tout l'esprit vital, et comment cet esprit pénètre dans ce tissu organique qui est l'univers, car voilà le secret même de la création, s'amuser enfin, tant bien que

mal, avec l'écorce des choses. Les plus grands en sont là, humainement bien entendu, et il le faut. Car, il serait, certes ! d'une iniquité monstrueuse que la vérité ne fût qu'un privilège du génie, et que le commun des hommes y dût croire sur la parole de quelques hommes, non sur celle de Dieu.

Ainsi, tant qu'on ne croit pas en sa parole, incertitude, doute, chaos d'idées, même en croyant en lui. Je me disais bien qu'il veut de nous autre chose qu'un peu d'honnêteté légale et souple, autre chose aussi que l'admiration de son œuvre, pour éloquente que soit l'effusion, plus enfin que des méditations et des connaissances, pour utile et grand que le savoir soit, et anxieuse la pensée. Ce qu'il veut, obéissance, amour, confiance, je ne me refusais pas, au fond, à le donner, je le donnais même, car on ne peut vivre sans cela, mais combien avarement ! et... tous droits réservés... Pour ma vie, je n'en dirai qu'une chose, c'est qu'elle était aux yeux des hommes, digne et honorable, et devant Dieu ?... Le mieux est de ne rien dire...

Votre conversion m'a trouvé là. Je n'en fus pas charmé... Car je n'entendais pas du tout vous suivre. Je me plaisais assez dans mon état d'esprit, indulgent et subtil. Je n'avais pas, me disais-je, des motifs d'en sortir, étant fort bien dans ce spiritualisme un peu confus, tempéré par le scepticisme. La simple croyance en Dieu suffisait bien pour y appuyer tout ce qu'il nous faut, justice, amour, générosité et honneur. Dans le pays où vous veniez de monter, il faisait froid, sinon

sombre et, pour sublime qu'en fût l'aire et vaste, l'esprit n'ayant plus à fouiller en soi pour y chercher la vérité, ni à s'échapper par delà le dogme, devait être à l'étroit ! Enfin subsistaient pour me retenir les objections que je m'imaginais invincibles, ces difficultés dont parle Bossuet, que tout le monde a vues et que, avec lui, vous méprisiez...

Néanmoins, l'ébranlement fut salutaire. La conversion de quelqu'un qu'on aime est un appel. C'est le trouble porté dans la quiétude, un doute impérieux jeté de haut sur nos doutes et une sommation d'avoir à regarder en soi, sans complaisance et à fond. Pour tant qu'on s'en défende, il faut céder. Et lorsque l'on y va de bonne foi, cela vous mène loin.

Je commençai donc à réfléchir. Nos entretiens tombaient là d'eux-mêmes. Vous me vouliez pour Dieu... En fait, dès ce moment, j'ai envisagé la possibilité, la nécessité d'une conversion, non *in extremis*, à une heure incertaine, mais peut-être pas très éloignée... Je me disais qu'il faudrait bien y venir, et loyalement ! Mais cela m'ennuyait... Ce n'était pas pressant (!!!)... J'ai plus lambiné que résisté...

Le charme chrétien m'envahissait ...Il reste puissant sur nos âmes, si ingrats que nous nous soyons voulus, car toute la vie est sous ce charme, avec le meilleur des souvenirs... Comment penser les tombes sans croix, la ville sans églises, au-dessus d'elle, et la campagne sans cloches ? Noël et ses volées d'allégresse, la joie limpide de Pâques, la Toussaint aux glas impérieux. Dieu merci ! je ne fus jamais assez dénaturé

pour y refuser l'âme... Un jour, je me rappelle, vous m'avez lu, dans les visions de Catherine Emmerich, l'histoire divine : la naissance, le *Gloria in excelsis* dans la nue, et la paix signifiée du ciel à la terre, dans la crèche, les langes de pauvreté et les bergers adorant l'Enfant... la Mère et saint Joseph, la nuit d'étoiles, où celle des Mages va se lever... Une exclamation m'échappa ! « Quel imbécile que Renan » Je ne m'en dédis point...

Vous donnâtes à ma femme un Évangile. C'est à moi que vous l'offriez, sans le dire, car pour elle, chrétienne d'esprit et de cœur, elle avait moins besoin d'y lire que moi... C'est un exemplaire des quatre Évangiles en un seul, par le chanoine Weber... Je n'avais jamais bien lu le saint livre, dont cependant m'étaient familiers les prodiges, appris par cœur dans mon enfance, comme on faisait alors dans les écoles. Ce qui me frappa, ce fut moins la divine simplicité du récit et la doctrine, manifestement céleste, que l'appel, le « *Nolite timere* » qui revient si souvent, avec l'affirmation formidable : « ...Nul n'a vu le Père que le Fils !... Nul ne parvient au Père que par moi... » Et ceci encore : « Je suis la vérité et la vie », et : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.. » Qui parle ainsi, sauf Dieu ?... Il n'y avait plus de discussion possible ! Je me tus en moi-même.

A quiconque voudra se convertir, je dirai que, s'il en a le courage, il se donne à Dieu sans attendre. Qu'il se jette en lui, s'il peut, comme à la mer et Dieu le gardera, tous débats seront clos ; l'édifice dont l'âme est

accablée, des négations et des doutes, s'effondrera d'un coup et sans qu'on y prenne garde, le nécessaire étant fait. Si l'on n'ose, si l'on ne veut pas bien, si l'on est faible et irrésolu — c'est notre cas à presque tous — il n'y a qu'à prier et lire l'Évangile, les Actes des Apôtres et au hasard dans un Paroissien. On n'entend que des paroles sublimes et d'une majesté qui n'est pas humaine, à chaque page, à chaque verset de ce livre. Si l'effet n'en devient pas souverain, c'est qu'on n'a pas de bonne volonté, que l'on s'oppose à Dieu.

J'allais assez régulièrement à la messe, où j'assistais poliment. Je daignais faire cette honnêteté au Seigneur. Mais je ne priais jamais... Pourquoi prier mon Dieu, distrait et vague, qui ne demandait rien ?... Je recommençai à parler au vrai, balbutier plutôt, courtement et à des intervalles, bien incertainement, avec timidité et froideur, et cependant comme il veut, par la prière qu'il nous a donnée ; c'est la dernière qu'on oublie, la première qui nous rentre au cœur... Une nuit, au mois d'août, je me promenais seul, dans la plaine d'Abos, pour prendre le frais, comme on dit, avant de me coucher... Vous savez combien sont belles nos nuits, non plus belles, mais plus intimes que le jour, avec leur infini, sur cette plaine à l'ample horizon. Celle-là était une harmonie d'étoiles rares, mais éclatantes, de la lune près de son plein et de nuées rares aussi et si légères qu'on voyait le bleu à travers leur blancheur. J'étais fort calme et ne pensais pas à grand chose, quand mes yeux se levant là-haut, suivit l'âme. La présence universelle de Dieu dans les

abîmes du ciel se révéla presque matériellement, comme un firmament au-dessus de l'autre et un regard sur moi, qui donnait la vie, comme une Paternité transparente enveloppant tout et si précise ! « *Qui es in cœlis* ! » Je n'avais pas d'autres paroles ni une autre pensée que celle-là, que je me répétais inlassablement, et où, pour ainsi dire, je m'abîmais, avec quelle émotion, quelle gratitude et confiance dans la bonté, la beauté suprêmes ! je n'ai pas de mots pour l'exprimer.. Au reste, rien de violent, aucune exaltation, tout limpide, évident, ami ! Paix en moi et infinie reconnaissance. Mon pouls battait comme à l'ordinaire... Des rayons tombaient, j'étais dessous et je les recevais, voilà tout...

Depuis, j'ai prié. La décision en était prise : *il fallait être sien* !... Seulement, je le répète, cela me donnait peur, répugnance intime et grand ennui. Nous avons passé par là presque tous, et je restais ainsi... Entre temps, la guerre imbécile et inique s'exaspérait, que l'on fait en France, depuis près de quarante ans, à l'Église, et la méchanceté m'en devenait odieuse. Devant tant d'impiété, j'avais honte d'en avoir partagé la bassesse. Dans ces méfaits, presque tous encore, et alors même que nous n'y avons pas trempé positivement, par le fait d'avoir été hors de la foi, nous avons notre part... Je ne voulais plus de cette complicité dans le mal. Il fallait prendre parti !... La loi de séparation m'a grandement troublé. Cette apostasie d'un peuple, l'insolence de déclarer à Dieu qu'on ne le connaît pas, il y a bien de quoi en avoir peur ! J'ai

assisté, à côté de mon curé et avec un serrement de cœur qui me revient encore, à l'inventaire fait dans l'église de la paroisse. Le fonctionnaire qui en eut l'humiliation y était, je crois, sensible. Il se montra déférent, fort digne, gêné visiblement par sa besogne et il dut mal dormir, la nuit d'après. De le voir compter, évaluer, inscrire sur son état, sans y toucher d'ailleurs, les vases sacrés, croix, chandeliers, chapes et ornements, toutes ces choses que la pauvreté du métal ou la grossièreté du tissu ne sauraient rendre méprisables à Dieu et qu'on ne saurait vouloir pour lui assez belles, me fit peine et révolte... Peu après, j'eus à veiller sur mes enfants. Pour eux encore, il fallait prendre parti... Je les voulais chrétiens, et par conséquent j'avais à l'être. De quel droit, avec quelle autorité pouvais-je exiger d'eux qu'ils le fussent, s'ils me voyaient absent ?... Et quelle aberration ! Le moment de leur communion privée allait venir. Ne pas les accompagner à la Sainte Table eux et leur mère, était-ce possible ? Non évidemment...

Un jour donc, à contre-cœur, sans componction, avec la répugnance que vous savez, le dégoût de moi que vous présumez, mais froidement, résolument, j'allai m'agenouiller dans l'église de Saint-Martin à Pau. Dieu m'y envoya au plus rassurant, au plus paternel des confesseurs, pour m'aider à dégorger ma vie... Notre intérieur n'est pas beau du reste et je le voyais tel... L'absolution reçue, — comme il faut que Dieu ait de la bonté ! — je sentis sa paternité rendue à moi, la joie d'être rentré parmi son peuple et une

confiance paisible. Je l'ai gardée depuis, plus inquiète par moments, — les faux-pas sont faciles ! — mais, toujours sûre.

Pour l'esprit, il s'est étrangement nettifié. Les doutes, les objections, tous ces gravats sont tombés au fond, je ne les remue plus. Les splendeurs font leur preuve... J'avais craint d'être à l'étroit dans le *Credo*. Je m'y meus dans l'infini, un infini que Dieu ramène autour de moi, car son regard me suit : je ne m'y perds donc pas... J'entendais garder mon esprit libre. Et je l'ai tel, certes ! plus et mieux qu'avant, puisque c'est à la vérité qu'il adhère, parce que j'ai su vouloir et obéir... Juger m'est devenu facile et sûr, avec l'aide de la doctrine infaillible, qui sait tout de l'homme et de la vie. Les grands rêves ne sont plus rêves ni conjectures où, après tant d'autres, je m'élevais, de maux détruits, de la mort impuissante, de tendresses à la traverser, de bonheur sans tristesse et qui ne passera pas, de l'âme admise au vrai. C'est Dieu qui cautionne ces certitudes, en les donnant à tous. Et il est bien clair que les doctrines plus ou moins jeunes, de plus en plus savantes, que l'on continuera d'édifier, que toutes les découvertes qu'on pourra faire n'infirmeront pas un seul mot du livre où Dieu parle, authentiquement, formellement, et près de cela, ne pèsent rien !... Ni la vie ne m'est devenue moins douce, pour s'être faite plus grave, ni la nature moins belle et amie... Enfin, je ne me sens pas diminué. Aujourd'hui, il est utile de dire, je crois, ce qui jadis aurait fait scandale, dans un siècle plus religieux, c'est qu'il nous faut

porter notre foi avec orgueil, quitte à nous humblifier en tout le reste et autant qu'il convient, bien entendu...

Telle est ma conversion... Rien de rare... Je l'écris cependant. Chacun de nous a ses motifs de croire, qui correspondent à son état intime et à des besoins particuliers de l'âme ou des exigences de l'intelligence, et la religion satisfait à tout. Chaque exemple apporte ainsi sa preuve, de si haut ou de si bas qu'il nous vienne, par suite peut être utile à raconter. Dieu nous veut tous, et il nous appelle par notre nom, de différentes manières... Le bienfait à vous, de Claudel, vous me l'avez rendu, mon cher Jammes. Que je voudrais le transmettre aussi !... J'ajoute un mot. Cette conversion, qui probablement eût été plus prompte, si j'avais mieux vécu, qu'est-ce? Avant tout, peut-être, prudence bien entendue et bon sens tardif, un acte de raison.

Charles DE BORDEU.

RENÉ SALOMÉ

Du Dillettantisme
à l'Action Catholique

Henri Dubois — dont j'endosse la personnalité d'emprunt parce que « le moi est haïssable » — étudia entre 1885 et 1895 dans un collège municipal où beaucoup d'élèves affectaient l'impiété, où les professeurs enseignaient, les vieux un vague spiritualisme, les jeunes une sorte de scepticisme bienveillant, le philosophe un kantisme radical. Ses impressions de première enfance, qui étaient paysannes et jardinières, les traces de ses premières lectures : *Vie de Napoléon, Robinson Crusoë, Paul et Virginie*, lui composèrent une personnalité un peu floue d'enfant, puis d'adolescent, laquelle subsista presque intacte durant les années d'études. Ce qu'il apprit au collège, ce qu'il y entendit, les habitudes qu'il y contracta, ne le modifièrent pas sensiblement.

Autant qu'il peut en juger à présent, sa foi d'enfant n'avait été ni vive, ni profonde, mais le vieux curé du village d'Ile-de-France où il était né, qu'il n'avait guère quitté pendant six ou sept ans, l'église aux gros piliers dans laquelle on voyait une statue polychrome de saint Martin montant un cheval moucheté à longues

oreilles, les deux chantres qui portaient des besicles et des chapes d'or passé, quelques vieux paysans qui écoutaient, graves et rigides, la messe du Dimanche, et aussi la tribune de l'orgue que tenait son père à Paris dans une grande église, ces figures et ces tableaux d'autres figures analogues, l'avaient de bonne heure captivé, l'inclinaient au respect du culte et de la liturgie, le forçaient à unir l'idée du travail humain et celle du catholicisme. Autour de lui, la religion semblait affaire de coutume et de convenance ; dans son collège, on ne respectait guère ce qui est sacré, et force lui est d'avouer qu'il ne s'appliqua point à son catéchisme, se prépara distraitement à la première communion (il la fit à Paris au collège), et la reçut sans joie. Cependant une tendresse lui demeurait pour les voûtes des cathédrales et les recoins d'ombre des petits sanctuaires, pour les chants et les gestes des offices, pour les murmures d'une prière ; les plaisanteries plus ou moins basses que ses camarades se permettaient à l'égard du clergé ou des articles de foi, lui étaient fort désagréables. Il avait acquis, je ne sais d'où, et gardé, même au collège, un certain sens du mystère, et le mystère qu'il y a dans une vocation religieuse l'avait toujours troublé.

Dans tout cela, sans doute, beaucoup de romantisme, je veux dire par là : beaucoup d'attitudes point naturelles, le rêve qu'on poursuit et qu'on caresse voluptueusement, la représentation substituée à l'action, la religion conçue et traitée en objet d'art, en curiosité, en évocatrice d'images, non en dépositaire

et distributrice de réalités. Aussi bien, Henri Dubois ne saurait-il plus aujourd'hui démêler exactement dans ces anciennes expériences, la part du romantisme et celle de la curiosité religieuse.

A 17 ans il cessa de pratiquer, à 18 de prier. Il fut, pour se mettre à la mode et conformément à son cours de philosophie, agnostique, criticiste, subjectiviste, relativiste. Sa foi, je l'ai dit, avait été pauvre : de ce fait il tira vanité et s'attribua rétrospectivement une belle intelligence. Vers cette époque il lut Taine et dévora Renan. Il crut trouver dans le premier des méthodes qui permettraient à l'homme d'épuiser tout le détail du réel, ce qui le rendit scientiste pour quelques années. La façon dont le second ensevelit les dieux sous des fleurs et les dissout dans la musique de ses phrases flatta son goût romantique des choses religieuses. Avec Taine il réduisit le monde en faits, séries de faits, systèmes de faits. Avec l'autre, il fut incrédule, mais incrédule respectueusement : il ne cessa de vénérer cette Église où tant de formes, de couleurs, de parfums, de souvenirs favorisaient les jeux de son imagination.

Il eût peut-être suffi alors, pour rattacher Henri à l'Église, qu'un ami croyant, intelligent et renseigné lui en montrât la vie intérieure, mais l'élite des jeunes gens qu'il connut au collège se composait de petits bourgeois voltairiens ou indifférents. Hors du collège, sans doute, il avait un grand ami, Pierre Cloarec, breton, catholique et poète : mais cet ami, qui lui-même devait perdre la foi plus tard, ne confiait rien

de sa vie religieuse à Henri, manquait de cet esprit d'apostolat qui ne s'est réveillé que récemment chez les jeunes, se contentait d'affirmer qu'il faut croire pour échapper aux tortures du doute et aux longues erreurs d'une âme sans Dieu. Pierre Cloarec était lui-même un romantique, plus enclin à rêver sa vie qu'à user méthodiquement de son esprit et de son vouloir. Comme ceux dont le besoin de rêve est toujours inassouvi et qui ne trouvent dans la réalité qu'obstacles ou mécomptes, il avait parfois des crises de désespoir, souvent l'humeur mélancolique. Soit qu'il lût, soit qu'il écrivît, il poursuivait plus volontiers le fantôme lugubre de la détresse que l'image alerte de l'action. Il contribua (sans d'ailleurs viser cette fin) à diluer l'énergie de Henri, son cadet, alors qu'il eût fallu la concentrer dans la foi.

D'autre part, tous deux, Henri et Pierre, étaient fils de musiciens. Ils avaient grandi parmi des murmures harmonieux, s'étaient faits à cette douceur et, n'étant point musiciens eux-mêmes, en jouissaient passivement, n'y trouvaient ni stimulant ni motif pour agir et persévérer dans l'effort. La musique, abstraite de la vie religieuse, de la vie civique, sociale, militaire, sportive, technique, la musique en soi peut devenir pour la personnalité une sorte d'opium. Il vaudrait la peine d'étudier comment et à quel point, dans une élite de Français, la musicomanie a, depuis une vingtaine d'années, affaibli l'intelligence et détendu la volonté. Cette affection sévissait plus que que jamais avant la guerre chez les intellectuels. Déjà

au temps où Pierre et Henri achevaient leurs études, elle commençait à faire des victimes.

*
* *

Mais bientôt l'attrait qu'exerça sur Henri l'antiquité classique, l'empêcha de trop s'adonner au culte des sensations auditives et des émotions qu'elles soulèvent, d'être envahi complètement par la volupté moderne, de jouer à vivre au lieu de vivre, de représenter l'action au lieu d'agir. Pendant une année de Rhétorique supérieure ,à Henri IV, puis pendant deux ans, dans une Sorbonne où professaient encore de véritables humanistes, il cultiva les lettres grecques et latines, les premières surtout, « par un goût français de la pureté grecque[1] ». Il se familiarisa avec Homère et Sophocle, Thucydide et Xénophon ; dans la latinité, il aima Virgile. Il y gagna quelques notions fermes et claires : celle de cité, celle de famille, celle de destinée, celle de force, celle de tradition, celle de devoir. Il apprit à distinguer une antiquité vraiment classique, grave et tendue, d'une antiquité alexandrine, décadente, esthète, bavarde, optimiste. Son caractère se précisa, ses idées s'ordonnèrent, son activité s'orienta. L'esprit et les disciplines classiques l'éloignèrent d'une philosophie qui offrait certains des inconvénients de la musicalité : cette philosophie lui avait été enseignée à Henri IV par un maître éminent. La connaissance

1. Expression de Charles Péguy.

conceptuelle y était sacrifiée à une faculté qui, sous le nom d'intuition, ressemblait beaucoup à l'instinct. Henri demeura fidèle au concept, il ne s'assimila de la nouvelle philosophie que la critique du *tout fait* ; en d'autres termes il apprit d'elle à reconnaître, pour s'en libérer, les habitudes qui engourdissent, les routines paresseuses, les encroûtements bureaucratiques de la pensée et du cœur, les formes de langage qui dispensent d'observer et de réfléchir, toutes les rouilles et tous les encrassements du savoir, de la volonté, de la conduite, tout le confortable d'une sécurité perfide.



Comme nombre de jeunes étudiants de sa génération, Henri fut socialiste. Il crut trouver dans le socialisme un moyen d'assainir une société que nombre de scandales et une affaire fameuse révélaient très corrompue. Il étudia des exposés plus ou moins fidèles de la doctrine marxiste et se persuada qu'il convenait à tout homme clairvoyant et probe d'accélérer le courant des faits (il admettait un peu à la légère l'existence d'un tel courant) qui emportait les sociétés vers une ère d'organisation économique et sociale où les rapports humains seraient justement réglés. Quoique ce socialisme eût des prétentions scientifiques, l'analyse y eût découvert chez ceux qui s'y ralliaient d'une âme droite, une sorte de mysticisme juridique, un besoin de fraternité, bref une marque religieuse. Cette marque était singulièrement nette chez Charles Péguy, que

Henri connut en 1897, deux ans avant la fondation des *Cahiers de la Quinzaine.* Péguy, par la sévérité de sa vie, par ses mœurs de laboureur « ancienne France », par l'inflexibilité de sa conduite, par son haut sentiment d'honnêteté et d'honneur professionnels, s'était attiré un petit nombre de fidèles dont Henri fut l'un.

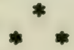
Mais dans le parti, de tels hommes étaient rares, privés d'influence, traités en suspects. L'expérience amena très vite Henri à critiquer le socialisme : il ne tarda pas à se défier. Au sein des groupements qu'il visitait, il notait un malentendu profond, définitif, entre les orateurs et les auditeurs : les auditeurs, gens du peuple, étaient sans s'en douter des traditionnalistes qui aspiraient à vivre dignement, laborieusement, dans la famille, dans l'atelier, dans la cité : laborieusement et dignement, pauvres si cela était inévitable, mais assurés par une sage organisation contre la misère, les catastrophes, les désespoirs ; les orateurs (dénommés militants), demi-intellectuels, demi-savants, déclassés de toute catégorie, n'avaient que mépris pour les sentiments de leurs auditeurs : l'antique attachement de l'artisan aux siens, à son travail, à sa corporation, à son coin de terre, n'était pour eux que préjugé bourgeois, erreur funeste, vieillerie ridicule. On aimait pourtant à les écouter, car ils parlaient comme des livres.

Certains d'entre les élèves devenaient même capables de répéter mot à mot les formules des professeurs : cependant on sentait que ça n'entrait pas, que ça n'était pas entré. Henri devint inquiet. Et il sentit croître

son inquiétude quand il se fût aperçu que les militants usaient volontiers d'un raisonnement qu'on pouvait ramener à la forme suivante : les capitalistes ont évidemment tous les vices ; pourquoi, vous, prolétaires, n'auriez-vous pas les mêmes vices ? Exemple : les capitalistes ne se gênent pas pour boire de l'alcool, pourquoi donc vous gêneriez-vous pour vous alcooliser ? etc... Supposons, se dit Henri, que tous les capitalistes soient des gens vicieux : le socialisme consiste donc, pour ces citoyens, à cultiver chez soi des vices qu'on flétrit chez les autres ! Ce qui est vice chez un bourgeois devient-il vertu chez un prolétaire !

Les propos et les écrits de Charles Péguy achevèrent de convaincre Henri que le socialisme, tel qu'on pouvait alors (vers 1900) l'observer et le voir prospérer, était un mouvement tout démagogique, mené et utilisé par des intellectuels plus ou moins retors, tous lourdement arrivistes, presque tous avocats ou universitaires, et non pas un mouvement ayant son point d'origine dans l'âme du peuple français, dans les tendances familiales, corporatives, laborieuses et terriennes de la cité, dans des traditions rustiques et artisanes. Or précisément Charles Péguy s'offrait à Henri comme un représentant de cette âme, de ces instincts, de ces traditions. Grâce à lui Henri élargissait et précisait la critique qu'il avait commencé de faire par lui-même : il saisissait de mieux en mieux les opérations démagogiques : il constatait qu'en somme des gens sans métier ou incapables d'exercer

leur métier, notamment des professeurs dégoûtés de l'enseignement, prétendaient régir le monde de ceux qui exerçaient leur métier ; que de simples consommateurs, à coups de formules, de sentences, d'arrêts, d'excommunications, d'excitations, prétendaient mener les producteurs ; que les incompétents dirigeaient les compétents ; que l'oisiveté, tout au moins le bavardage, morigénait le travail ; que la jouissance faisait la loi à la souffrance, la stérilité à la fécondité, le gaspillage à la création. Il en résultait un immense désordre, un découragement et un scepticisme contagieux, une démoralisation croissante, dans les classes qui passaient jadis pour des réservoirs d'énergie, des foyers de croyance, des écoles d'âpre vertu.



Il eût fallu alors que Henri travaillât avec suite, suivît de près la crise morale de Péguy ; que, la foi chrétienne lui manquant, il adoptât provisoirement la sagesse stoïcienne pour chercher sa voie avec constance et droiture. Mais il n'eut point l'âme assez robuste pour reprendre espoir après cette déception. Il avait dépensé des trésors de ferveur pour une cause que finalement il découvrait véreuse. Trop facilement, il conclut de là que tout idéal était voué à déchoir, toute action à dévier. Trop facilement, certes : car, à la rigueur, une série de déceptions, si elle n'eût point justifié cette conclusion, l'eût du moins rendue intelligible : mais tel n'était pas le cas : les motifs que Henri

se fournissait à lui-même pour laisser son énergie abdiquer, ne lui apparaissent plus suffisants aujourd'hui qu'il sait combien la lâcheté excelle dans l'art d'expliquer, d'excuser, d'arranger des motifs spéciaux.

Henri devint sceptique et dilettante : ce fut une longue période de malaise, bien qu'il s'obstinât à se prouver à lui-même qu'il était heureux, attentif à se tromper, comme le sont d'ordinaire les jouisseurs, qui parlent sans cesse du plaisir qu'ils viennent de perdre, ou du plaisir qui les attend pour se cacher à eux-mêmes que leur âme est vaine et leurs actions creuses. Il s'amusa donc à regarder les vivants et les morts, le présent et le passé, l'actualité et l'histoire, les événements et les idées, les phénomènes sociaux et politiques, les sciences, les arts, les philosophies, avec le détachement et l'indulgence d'un mondain qui est venu passer une heure ou deux au spectacle. Les gens, les choses, les produits du travail et de la pensée ne l'intéressèrent plus en eux-mêmes, mais en tant qu'il trouvait en eux une source d'émotions rares, le point de départ d'une rêverie agréable, l'occasion de confronter pour les dissoudre des idées contradictoires, des prétextes qu'il se donnait pour ne pas juger, ne pas vouloir, ne pas prendre d'initiatives, ne se définir en rien.

Il continua de lire et, de loin en loin, d'écouter Charles Péguy, mais non pour en tirer une discipline morale, car à ce grand ami il ne demandait plus à cette époque qu'une impression de force, de rudesse, de franchise populaire, de parler nerveux et exact, cela

pour flatter une inclination passagère, à laquelle succèderait bientôt quelqu'autre inclination, qu'un autre auteur, décadent celui-là ou sceptique ou matérialiste, (que sais-je ?) satisferait à son tour. Sa personnalité ainsi flottante abordait aux régions les plus diverses, les plus variées, sans s'attacher jamais à aucune. Il lui arrivait de méditer les Évangiles jusqu'aux larmes, de s'oublier en quelque pure vision parmi la pénombre d'une église, de suivre des yeux le drame liturgique d'une messe. Mais ce n'étaient là que jeux d'esthète romantique, et quelques jours après il poursuivait des images païennes ou s'abîmait dans des conceptions panthéistiques.

Il finit par s'apercevoir que son intelligence devenait moins agile et moins prenante, moins disposée à lui obéir. L'instabilité à laquelle il la condamnait, la rendait inquiète, la déshabituant de contempler ses objets avec patience, de descendre dans les détails des rapports, de suivre humblement les sinuosités du réel. Elle perdait la fermeté, la lucidité qu'elle devait à la culture grecque et latine, et qui tant bien que mal avaient jusqu'alors suppléé chez lui cet ordre organique et profond que seule la foi est capable d'instituer. En même temps il désapprenait même l'art de mener sa vie suivant la commune sagesse et les communs usages (car, de volonté réfléchie, il n'était plus question) : des caprices, des fantaisies, des impulsions, des penchants ou des aversions, des colères ou des attendrissements lui imposaient peu à peu leur anarchie. Il ne menait plus, mais se sentait mené. C'est du fond

d'une sorte de torpeur qu'il percevait et le monde et lui-même, comme on perçoit en plein sommeil le déroulement d'un rêve. La vie et l'univers se muant en un rêve mouvant et fluent, n'est-ce pas le terme misérable de cette déchéance moderne qui consiste essentiellement à divorcer d'avec les réalités pour les traiter en serves et en faire ses jouets ? On cesse de s'unir en toute charité, par la réflexion et par l'action, avec le travail, le terroir, les proches, les compagnonnages, les circonstances plus ou moins étroites où chacun est posté ; on prétend ne vivre que de soi-même, et dès lors le moi s'effrite, les choses s'évaporent, moi et choses ne sont plus qu'un défilé de fantômes insaisissables : c'est une espèce de mort perpétuelle.

Ce qui est grave, c'est que le dilettante, tout conscient qu'il est de mourir sans cesse, s'enorgueillit de sa souplesse d'esprit, de sa curiosité rayonnante, de sa tolérante compréhension. Il se désole de sentir que tout, et son âme même, lui échappe. Mais cette désolation le rend glorieux parce qu'il y voit un privilège que le vulgaire ne peut acquérir. Cet orgueil du dilettante peut être exempt de morgue et de roideur ; il peut être, et il fut chez un Renan ou chez tel de ses disciples, souriant, bénin, cordial : il n'en maintient que mieux ses victimes dans la dissipation.



A partir de 1905, après des séjours à l'étranger et des voyages qui ne furent pas pour le rendre moins inquiet,

Henri Dubois eut à traverser une série d'épreuves où d'abord il vit l'effet de circonstances fortuites, mais où plus tard, après réflexion, il dut reconnaître les avertissements de cette Vierge pitoyable — *refugium peccatorum* — dont au temps même des pires égarements il n'avait pas cessé de vénérer la blanche mémoire.

D'abord ce furent, pendant des semaines et des mois, des réveils affreux au milieu de la nuit, avec un sentiment soudain qu'il s'abîmait dans un néant, avec un goût de mort dans tout son être, avec l'angoisse de ne pouvoir arrêter ou ralentir la fuite du temps. Comme il se portait fort bien, il mit sa santé hors de cause. Puis son ami Pierre Cloarec mourut dans des circonstances horribles, après une vie désordonnée. Bien que Pierre fût plus âgé que Henri, c'était Henri qui dans leurs relations avait pris peu à peu l'autorité que confère l'aînesse. Mais il n'osa pas s'en servir : mauvais conseiller pour lui-même, comment aurait-il pu conseiller autrui ? Indulgent pour soi et pour tous, estimant que l'indulgence était sagesse et vertu, comment se fût-il permis de reprendre et de guider un ami ? Et pour reprendre, il faut se recommander de quelque foi ; pour guider, il faut désigner quelque fin : triste censeur et triste guide que celui qui n'admet ni loi ni fin. Cette catastrophe du moins, l'obligeant à reconnaître son impuissance pratique, rabattit son orgueil. Puis ce fut, avec la disparition d'un autre être, la ruine d'espérances précieuses. Puis plus tard, en 1909, au cours et au retour d'un voyage d'été, trois

accidents où la mort le frôla. Ces derniers avertissements, très impérieux, le forcèrent à penser qu'une volonté mystérieuse pesait sur lui.

Depuis les angoisses nocturnes il travaillait à se ressaisir, à ressaisir les réalités. Il se disciplinait l'esprit, il réglait sa conduite. Ses souvenirs d'enfance, rappelés et méditées, le rattachaient au sol, au foyer, à des provinces, à des aïeux, à des traditions de probité française, de beau travail, de longues fidélités, de vertus modestes et fécondes. Péguy, lu et fréquenté plus assidûment, de plus en plus aimé, de mieux en mieux compris, l'aidait à s'explorer lui-même, à se rendre compte de ce qui se passait autour de lui, l'initiait tout ensemble à son anxiété française et à sa volonté de sauver. Et Henri, rendu peu à peu à ses origines, à sa vérité profonde, découvrait avec tristesse ce qu'il avait perdu de vue pendant les années d'égarement : une France menacée du dehors, malade au dedans, en proie, elle aussi au doute, à l'amoralisme, au byzantisme, à la suffisance orgueilleuse, une France dont le matérialisme pratique énervait le courage, aveuglait la clairvoyance, une France livrée aux entreprises des démagogues, des politiciens véreux, des grands ou petits pillards, bernée par une presse vénale, contaminée par les idéologies les plus démentes et souillée par les propagandes les plus basses ; et sous l'anarchie, sous la corruption, une sorte de relâchement intime dont l'expression la plus usuelle était cet humanitarisme commode qui semblait inventé pour dispenser chacun de rester à sa place et d'y faire tout son

devoir. Que de courants à remonter ! comme disait Péguy ; que de relèvements nécessaires ! que de restaurations à opérer !

L'idée d'une restauration intellectuelle, morale, sociale de l'âme française envahit dès lors la conscience d'Henri. Il s'appliqua à connaître notre passé, notamment nos deux siècles classiques, le XIII[e] et le XVII[e], et aussi l'histoire des merveilleux relèvements de la France, et celle de nos arts et celle de nos saints. Entre 1907 et 1910, il suivit de près les efforts que déployaient certaines élites, syndicalistes, néo-monarchistes, régionalistes, positivistes, pour mettre soit de l'ordre dans la pensée française, soit de la netteté et de la volonté dans l'action. Mais surtout il reconnut que la France véritable, celle qui sait penser, travailler, aimer, faire justice, est fille du catholicisme et catholique jusque chez ceux-là qui se croient le plus complètement affranchis de pensée religieuse. Il observa donc avec attention la jeunesse, qu'on lui disait catholique ou favorable aux disciplines catholiques et fut heureux de rencontrer quelques jeunes gens d'une foi simple et pure. Mais ce qui l'attirait vers le catholicisme, c'en était la valeur éducative, non la vérité. Il ne croyait pas, se défendait encore contre la croyance.

Pourtant ce qui d'ordinaire retarde les conversions l'embarrassait peu. Il n'avait point de passions anticléricales : l'anticléricalisme l'écœurait. Il admettait fort bien qu'il y eût quelques prêtres indignes : mais qu'est-ce que cela prouvait contre la religion ? L'ivraie pousse parmi les blés, la moisson se fera tout de même.

Ce qui était sûr, c'est qu'à cette époque de fléchissement moral et intellectuel, le clergé français dans son ensemble gardait une dignité et une intelligence qui rappelaient à Henri la France classique. D'autre part il n'avait plus de préjugés scientistes : l'analyse des méthodes et des découvertes scientifiques, les travaux d'un Duhem, d'un Henri Poincaré, d'un Tannery, d'un Maxwell l'avaient convaincu que les théories et les hypothèses des savants, d'une part sont provisoires et caduques, d'autre part sont exclusivement des moyens de travail scientifique.

Il se disait tout cela, mais il se défiait du dogmatisme, il avait peur de s'engager, et, il faut bien le dire, ne souhaitant qu'ascétisme pour soi-même et pour la société, il prenait quelque ombrage d'une loi qui lui interdirait certaines licences, certaines faiblesses. inconséquence grave, mais bien humaine.

Pourtant, après ces trois accidents de 1909, il fit vers Dieu une nouvelle étape. Il résolut de prier et de demander la foi. Cette même année, rue de la Sorbonne, dans la petite arrière-boutique des *Cahiers de la Quinzaine* où le gérant recevait les visiteurs, Péguy, qui venait d'être fort malade, se confia un jour à Henri Dubois : « Mon petit, voilà des mois qu'on ne s'est vu. Il faut que je te dise une chose grave : eh bien ! je suis catholique. » Des confidences suivirent, dont Henri devait garder le secret. Henri ne fut point surpris : depuis plusieurs années, Péguy en s'approfondissant devenait de plus en plus chrétien ; il méditait l'Écriture Sainte, les Psaumes, l'Imitation, les vies de sainte

Geneviève, de saint Louis et de Jeanne d'Arc, celle de saint François d'Assise, la tragédie de Polyeucte, les *Pensées* de Pascal ; il méditait sa propre destinée. « Je commence à savoir ce que c'est qu'un chrétien », avait-il dit à Henri l'année précédente. Et encore : « Il y a des choses que j'ai cru faire par justice ; je vois bien aujourd'hui que je les faisais par charité. » Mais si Henri ne fut point surpris, il fut un peu honteux : n'était-il point un retardataire qui flânerait et muserait très loin derrière ses compagnons d'armes ?... Il dit assez gauchement : « Et moi je reste avec mon âme païenne. — Le catholicisme, répliqua Péguy, a résorbé tout ce qu'il y avait de bon dans le paganisme. D'ailleurs, sans t'en douter, tu es chrétien. » Et il récita quelques vers d'un recueil que Henri Dubois avait récemment publié : « Quand on écrit ces vers-là, mon petit, on est chrétien. Je n'en dis pas plus. Mais réfléchis, et tu verras... »

Henri Dubois réfléchit. Il pria : Il assista aux offices du dimanche, lisant la messe, chantant même le *Credo* avec les enfants et les vieux Messieurs. Il alla souvent s'agenouiller devant la Vierge ; il eut aussi recours aux grands patrons de France. S'il fût parti d'un athéisme radical, d'une croyance erronée, mais forte, voire même, comme d'aucuns, d'une haine exaspérée de Dieu il eût sans doute été d'emblée à Jésus, avide soudain des sacrements. Mais il s'était trop longtemps exercé à la complaisance, aux indécisions, aux atermoiements, aux excessives prudences, à louvoyer. entre des opinions et des buts, à ne point se donner

Ne point se donner, être avare de soi, c'est le plus grand obstacle à la conversion. (Et le dilettantisme n'est qu'une avarice élégante). Il ne lui fallut pas moins que l'aide constante de Celle à qui, même incroyant, il avait rendu hommage pour vaincre un tel obstacle.

Il vécut ainsi jusqu'à la fin de 1910, s'appliquant à la piété, se familiarisant avec les Écritures, la liturgie, certains écrits patriotiques, en même temps qu'il assemblait les matériaux d'un ouvrage sur l'esprit et la morale classiques. Mais il y avait quelque chose de pourri à la racine de son activité, en sorte que tous ses efforts étaient pénibles et mal venus. Il voulait faire quelque bien, sa volonté manquait d'élan. Une atmosphère d'ennui régnait en lui, autour de lui. Il éprouvait de plus en plus souvent un besoin aigu de renouvellement total. La veille de Noël, il fut sur le point d'aller à l'église pour se confesser. Mais un effroi lui glaça le cœur.

Quelques jours après, le 5 janvier 1911, il avait dit avec ferveur un *Ave* et venait de noter sur une fiche quelques lignes de Pascal. Il feuilletait son petit exemplaire de *Pensées* ; son regard fut tout à coup fixé par ces lignes :

« Tous les hommes recherchent d'être heureux ; cela est sans exception ; quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre, et que les autres n'y vont pas, est ce même désir, qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le

motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre.

« Et cependant, depuis un si grand nombre d'années, jamais personne, sans la foi, n'est arrivé à ce point où tous visent continuellement. Tous se plaignent : princes, sujets ; nobles, roturiers ; vieux, jeunes ; forts, faibles ; savants, ignorants ; sains, malades ; de tous pays, de tous les temps, de tous âges et de toutes conditions.

« Une épreuve si longue, si continuelle et si uniforme, devrait bien nous convaincre de notre impuissance d'arriver au bien par nos efforts ; mais l'exemple nous instruit peu. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque délicate différence ; et c'est de là que nous attendons que notre attente ne sera pas déçue en cette occasion comme en l'autre. Et ainsi le présent ne nous satisfaisant jamais, l'expérience nous pipe, et de malheur en malheur, nous mène jusqu'à la mort, qui en est un comble éternel[1]. »

Pourquoi, après avoir relu ce texte, qu'il connaissait bien, Henri fut-il soudain bouleversé, pour ainsi dire arraché à lui-même, à son être acquis et factice, mis brusquement en face de Dieu ? Mystère. Aujourd'hui, quand il se remémore ces heures, il n'analyse ni ne s'explique ce qui s'est passé. Il fut traîné hors de chez lui, marcha longtemps sans se guider lui-même, finalement se trouva loin de son quartier devant cette église où enfant, puis adolescent, il s'asseyait parfois dans la tribune de la maîtrise, sur le banc de l'orgue, à côté de son père qui accompagnait les chantres. Il entra, pria quelques minutes avec des tremblements d'enfant terrifié. Un pénitent quittait le confessionnal voisin. Il alla le remplacer. Quelques instants après, il disait sa vie, sa pauvre vie sans foi ni œuvres, sa vie

1. *Pensées*, éd. Brunschvigg minor, p. 518.

d'égoïsme, d'erreur et de dispersion à un prêtre excellent qui longuement le consolait, puis l'absolvait, Que de larmes de joie il versa ensuite ! Avec un sentiment d'amour inexprimable, il recevait Jésus dans l'église de sa paroisse, le lendemain, en la fête de l'Épiphanie, le 499e anniversaire de la naissance de Jeanne d'Arc.



Dieu trouvé, Henri connut la joie tranquille et durable. Il restait un pécheur ; il avait, surtout au début, souvent à contrire son être, souvent à se faire pardonner. Mais ce pécheur avait sa place dans l'Église, comme au sortir des tempêtes, dans les eaux immobiles d'un hâvre, la nef meurtrie par les paquets de mer. Et dans cette Église infinie, charnelle et spirituelle, active et contemplative, liturgique et mystique, il découvrait l'ordre et il sentait circuler la vie : l'ordre qu'il avait tant fait pour détruire en soi, pour ne point voir dans le monde, puis qu'il avait demandé vainement à des efforts strictement humains ; la vie qu'il avait perdue en curiosités sans frein ni but, en recherches inquiètes et poussées dans tous les sens, en irrésolutions systématiques, en refus délibérés de juger et d'agir. Maintenant il était orienté, il savait quoi faire, il savait tenir, il savait avancer. Il travaillait avec allégresse, à sa place, selon ses moyens, pour Jésus et la France inséparables, et il comprenait que, quoi qu'il arrivât, il travaillerait ainsi avec confiance, avec

espoir jusqu'à son heure dernière. Maintenant une force nouvelle, une jeunesse nouvelle, un courage nouveau le soutenaient, le portaient au besoin, recréés sans cesse par les sacrements, la prière, l'offrande du labeur et des souffrances, par les supplications et les œuvres de ses frères en Jésus, par le travail des bienheureux. Et souvent, dans son allégresse, il répéta tout bas le mot par où se terminait la première lettre qu'il ait reçue de Joseph Lotte : *Alleluia* !

René SALOMÉ.



LOUIS BERTRAND

Comment je suis revenu au Catholicisme

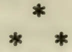
I

Dieu m'est témoin que j'aurais préféré n'en parler jamais, autant par pudeur et défiance de moi que par tradition de race et de famille. Nous autres Lorrains, nous n'aimons point divulguer les choses de notre vie intime, surtout celles qui regardent exclusivement notre conscience. Vieille habitude de repliement intérieur, qui nous fut imposée par des siècles de guerres et de tribulations. L'influence plus ou moins immédiate de nos voisins protestants nous incline aussi à considérer la religion comme une affaire tout individuelle, une sorte de secret entre Dieu et nous. J'ai toujours subi, sans bien m'en rendre compte, ces tendances héritées de mon milieu natal. Mais ce qui me retenait surtout, c'était, outre cette espèce de honte pudique d'ouvrir à tous les yeux ce que j'appellerai avec saint Augustin « la chambre nuptiale » de mon âme, la crainte de paraître attribuer à un acte tout personnel une valeur exemplaire. De quel front oser dire à ceux qui ne croient point : « Les objections accumulées depuis des siècles contre la foi, j'en fais li-

tière : mon intelligence les a surmontées » ? Quand on sent que ces objections, ou bien échappent à votre compétence, ou sont même totalement inconnues de vous, qu'on n'a pu les négliger que par une grâce toute spéciale de Dieu ; que, d'autre part, les raisons déterminantes de votre adhésion intellectuelle aux vérités catholiques ne font que donner la mesure de vos ignorances, de vos faiblesses de cœur ou d'esprit, comment ne pas hésiter à publier ce qui fut votre part misérable de collaboration dans une œuvre où Dieu a fait tout l'essentiel ? Or cette œuvre de grâce est absolument individuelle et incommunicable.

Mais les bienveillantes instances du directeur de cette Revue, celles aussi de quelques autres religieux et d'un prélat, qui m'honorent de leur amitié, ont triomphé de mes scrupules : la considération d'un bien à faire pour quelques âmes m'a déterminé à écrire, après un silence de dix ans, ces pages. Je vais donc essayer, moi aussi, de raconter mon retour. Je dis mon retour, parce que je n'ai pas eu à me convertir proprement au catholicisme. J'avais eu une enfance et une adolescence extrêmement pieuses. Je m'étais seulement écarté pour un temps de ces vérités, dont j'avais perdu l'intelligence, mais non pas peut-être le sentiment. Et ainsi je n'ai fait que rentrer dans ma maison, dans la maison de tous les miens. Je puis donc répéter avec l'auteur des *Confessions* : « O vérité, lumière de mon cœur... je me suis laissé aller vers les ténèbres, et je n'ai plus vu clair. Mais, même alors, oui même alors, je t'ai aimée passionnément. Je me suis égaré, mais je me suis souvenu

de toi. J'ai entendu derrière moi ta voix qui me criait de revenir, mais je t'ai mal entendue à cause du tumulte de mon âme inapaisée. Et maintenant, voici que je reviens, tout en sueur et tout palpitant, vers tes fontaines... »



C'est au mois de novembre 1906, au cours d'un voyage d'études en Orient, que la chose arriva, de la façon la plus inopinée pour moi comme pour mes amis.

Depuis plus de vingt-cinq ans, je vivais dans un grand désordre intellectuel, et je m'y complaisais. Les jeunes gens de ma génération considéraient même cette anarchie comme le comble de l'élégance. Nous avions fait table rase de toutes les idées et de tous les sentiments par quoi une nation ou une société est viable. Ni certitude morale, ni certitude rationnelle. Notre nihilisme n'admettait que des apparences, dont on pouvait jouir, mais auxquelles il eût été souverainement inélégant de croire. C'était imbécile et c'était fou.

Cependant, après la grande secousse de l'Affaire Dreyfus, un véritable travail de reconstruction intérieure s'était fait peu à peu en moi. Jusque-là, j'avais été anarchiste avec délices. Je fus dreyfusiste avec fureur. J'étais alors universitaire, j'habitais Alger : le spectacle de la démagogie antijuive, qui en Algérie était antifrançaise, me rendit l'instinct national. Au fond, j'ai toujours été catholique et conservateur. Mais la tourmente m'avait dévoyé. Je conçus la

France, comme on la concevait dans les milieux dits « intellectuels » d'alors, comme l'apôtre de l'idéal humanitaire. En tout cas, j'étais bien convaincu de la nécessité de l'action, de la vanité de notre dilettantisme philosophique et littéraire. Un moment je faillis verser dans le socialisme. La bassesse de la doctrine et la vulgarité des âmes m'en dégoûtèrent bien vite. La Sociale m'apparut comme l'exploitation de la force brutale par la ruse. Elle m'a toujours répugné depuis.

C'est qu'à mon insu, cette Algérie, que j'observais, depuis longtemps, en romancier et en archéologue, m'avait fait beaucoup de bien. Carrefour des races, livrée aux convoitises de peuples hostiles et de civilisation inégale, qui s'y entrechoquent depuis des siècles, elle entretenait en moi ce *sens de l'Ennemi*, que j'avais apporté de ma Lorraine, et aussi le sens du Barbare : elle m'empêchait de m'affaisser dans la niaiserie de l'humanitarisme pacifiste. Je commençais à écrire alors. Je ne crois pas que, depuis ce moment-là jusqu'à la veille de la guerre actuelle, alors que, chez nous, on ne voulait plus en admettre même la possibilité, je ne crois pas que personne ait eu plus que mo ce sens de l'Ennemi. Mais personne n'a eu comme moi l'intuition de toutes les barbaries qui nous environnent. Aujourd'hui encore, après cette horrible guerre, l'immense majorité des Français est incapable de comprendre à quel point nous sommes seuls de notre espèce sur la planète. Si ce double sentiment tient tant de place dans mes livres, c'est certainement à l'Algérie que je le dois. Elle me rapprit du même

coup l'utilité et la valeur du soldat, et elle m'offrit l'image d'une démocratie coloniale — bien plus semblable à celles de l'antiquité qu'à la nôtre — où la force et l'autorité du chef de clan, la puissance des liens de famille, de race, de religion et de clientèle tiennent en échec le chimérique principe d'égalité.

D'autre part, l'étude des basiliques et des nécropoles chrétiennes, plus abondantes que n'importe où dans notre Afrique du Nord, me détournait d'un catholicisme de dilettante, tout en décor et en manifestations extérieures, pour me faire pénétrer dans quelques-uns des sentiments les plus intimes du christianisme primitif. Vers cette époque, j'eus l'eoccasion, dans un de mes romans, de décrire une messe. J'y mis, du moins à ce qu'il me semble, quelque chose de plus que la sympathie de tête du lettré et de l'artiste : l'accent, l'émotion de l'exilé qui parle du pays perdu.



Au milieu de cette première crise, je revins en France. Je séjournai quelque temps à Montpellier. Au sortir de cette Algérie si vivante, après y avoir passé près de dix ans, au milieu d'un peuple jeune, actif, entreprenant, la somnolence et la décrépitude de la province française furent, pour moi, un grand sujet d'étonnement et de consternation. Les effets désastreux d'une politique sectaire, qui achevait de diviser et d'affaiblir le pays, me forcèrent à me retourner violemment vers celui qui avait fait la France, vers « l'Homme immortel »,

comme dit Charles Maurras, qui, planant au-dessus des partis, intéressé plus que quiconque à la prospérité de son héritage, pouvait seul lui donner, avec la concorde, l'audace de se remettre à vivre intensément. Désormais la Nation et le Roi m'apparurent comme les deux grandes réalités qui conditionnent toute vie française.

Pourtant la question religieuse se ne posait pas encore pour moi. Je sentais bien, il est vrai, que tout est solidaire dans la tradition. J'avais constaté en Afrique et je constatais tous les jours ailleurs que la religion est l'âme des nationalités. Un musulman, un Slave, un Hellène n'existent plus ni nationalement ni socialement, dès qu'ils se séparent des hommes de leur foi. Mais, outre que je n'éprouvais aucun besoin de revenir au catholicisme, qu'il me paraissait se heurter à des impossibilités fondamentales, j'aurais eu honte d'y revenir pour des raisons étrangères au fond de la doctrine. Peu m'importait qu'il fût national, s'il n'était pas, en même temps, la vérité ! Après la crise politique, il m'aurait fallu alors une crise religieuse. Mais je n'étais pas encore mûr pour ce renouvellement de conscience. Peut-être aussi avais-je peur de perdre, dans le catholicisme, l'indépendance de ma pensée. Cependant, dès cette époque, mon ami Emile Baumann m'écrivait : « Que craignez-vous ? Vous verrez comme vous serez libre... » C'était vrai : je l'ai éprouvé depuis. Jamais je n'ai eu comme dans le catholicisme la certitude de ma liberté, — une liberté qui naît de l'ordre et de l'équilibre intérieurs, et qui, sans s'interdire aucune excursion dans aucun domaine, est armée

contre tous les mirages du sentiment et toutes les fantasmagories de l'intelligence.

*
* *

Pendant cette période d'attente, je m'étais arrangé une sorte de *modus vivendi* intellectuel. Pour moi, la question nationale dominait toutes les autres. A mes yeux, la question religieuse tombait donc au second rang. J'estimais — et j'estime encore — qu'on peut être bon Français sans être catholique. Cependant il me semblait que combattre le catholicisme était une défaillance ou une infériorité patriotique. Dès lors je ne demandais aux catholiques que de ne point contrarier l'action nationale, et, d'autre part, je ne demandais à l'Etat que de ne point contrarier le catholicisme. Et même, convaincu que toutes les religions sincèrement pratiquées sont un adjuvant des vertus civiques, j'aurais trouvé fort bien que l'Etat les protégeât toutes avec une égale impartialité.

Néanmoins j'étais bien forcé de reconnaître la place prépondérante du catholicisme dans l'histoire et dans la vie françaises. Je sentais profondément aussi tout ce qu'il contient de noblesse et de beauté morales. Et puis, à d'autres moments, un mauvais vent soufflait sur moi. Je me laissais, par exemple, influencer par une lecture de Nietzsche. Je découvrais tout à coup dans le christianisme des tares inexpiables de laideur et d'humilité servile, et la seule idée de ces prétendues bassesses me rendait fou de haine et d'injustice.

*
* *

J'en étais là lorsque je partis pour l'Orient, où je passai tout près d'une année. Je commençai par visiter l'Egypte, puis la Grèce et Constantinople. A travers mille détails de mœurs ou de couleur locale qui s'imposaient à mon attention, une chose surtout me frappait : l'importance énorme de la religion dans le monde oriental. On peut dire qu'elle y est le tout de l'homme. Encore une fois, je pouvais me convaincre que les religions s'y confondent en quelque sorte avec les races et les nationalités. Pour un Musulman, la France n'est plus rien si elle cesse d'être chrétienne et, à ce titre, de protéger le tombeau de Sidi-Aïssa. Si nos religieux jouissent en Orient d'un prestige particulier, c'est beaucoup moins comme Français que comme catholiques éminents, parce qu'ils tiennent la tête des peuples latins. Et c'est ainsi qu'ils ont pu faire, pour la diffusion de notre langue et de notre influence, un bien dont je m'émerveillais, en même temps que je maudissais l'inconcevable sottise de la politique sectaire dirigée contre ces bons serviteurs de notre pays. Leurs concurrents sont innombrables et acharnés. Je constatais que le recul du catholicisme français en Orient avait pour conséquence immédiate un recul de l'influence française.

Des constatations de ce genre me rendaient de plus en plus favorable à la cause catholique. Mais, en Grèce, à force de courir les ruines antiques, de l'Acropole à

Delphes et à Olympie, je subis une violente reprise de mon vieux paganisme littéraire. J'opposais à la splendeur du Parthénon la mesquinerie des églises et des constructions byzantines. Que, sous la discipline chrétienne, la magnifique plante de l'art hellénique en fût arrivée à ce point de rachitisme et de recroquevillement, cela me paraissait un argument terrible contre le christianisme. Je jetais feu et flamme contre cette religion ennemie de la gloire, de la volupté, de la beauté, de tout ce qui donne du prix à la vie, et je me souviens qu'à ce moment-là j'écrivis à des amis des lettres exaspérées et toutes pleines de diatribes contre la « laideur galiléenne ».

Parmi ces notes prises à Constantinople après mon séjour en Grèce, je relève ces lignes, qui témoignent assez dans quel esprit j'entendais achever mon voyage : « Etre un homme pour qui le monde extérieur existe. Etre l'œil qui voit, l'oreille qui écoute, Voyager à la façon des grands curieux d'autrefois, en poète et en nomade comme Hérodote... »



C'est dans ces dispositions que je m'embarquai pour Smyrne et Beyrouth, afin de continuer mon enquête en Syrie et en Asie-Mineure.

Sur le bateau, je remarquai tout de suite un Père dominicain, aux allures d' « intellectuel », qui apportait de sa cabine, dans la salle de lecture, de ces gros volumes d'érudition qui s'impriment chez Lecoffre ou

chez Leroux. La façon, si je puis dire voluptueuse, dont il enfonçait le coupe-papier dans les pages encore vierges du bouquin, ses mines gourmandes de lecteur en appétit et qui se promet une franche lippée, tout ce petit manège, observé du coin de l'œil, me l'avait rendu immédiatement sympathique. Nous ne tardâmes point à prendre la langue : c'était le Père Jaussen, le savant professeur de l'Ecole biblique dominicaine de Jérusalem, l'arabisant bien connu. Nous parlâmes du frère de mon ami Baumann, jeune religieux qui avait fait son noviciat en ce même couvent de Saint-Etienne et qui venait de mourir tragiquement dans le naufrage de la *Bourgogne.* Comme je lui annonçais mon intention de séjourner à Jérusalem et de visiter l'Ecole biblique, afin de pouvoir décrire à mon ami cet endroit de la Ville Sainte, où son frère avait vécu un peu de sa vie, il me dit avec un empressement tout cordial :

— Si vous devez rester longtemps à Jérusalem, il vaudrait mieux pour vous descendre chez nous, dans notre maison des hôtes. Les hôtels sont tout au plus bons pour le touriste qui passe !... Nul doute que notre prieur, averti par moi, ne vous y autorise !

J'acceptai d'enthousiasme, en homme qui a fait la cuisante expérience des gargotes orientales. Et le Père se mit à me conter ses expéditions d'archéologue, ses aventures au pays de Moab, ses voyages au Sinaï, ses pointes poussées vers l'Arabie mystérieuse. La religion était absolument étrangère à nos entretiens.

Le dimanche, tous les cultes, l'un après l'autre, célébrèrent leurs offices sur le pont du bateau : il y eut

deux services protestants, et, je crois bien, un office grec orthodoxe. La messe catholique fut dite, au pied du mât, par un jeune prêtre américain, dont la foi sérieuse et profonde donnait à chacun de ses gestes une signification et une noblesse singulières. J'en fus beaucoup frappé, car j'assistais, moi aussi, à cette messe, debout, à côté du Père Jaussen durement agenouillé sur le plancher encore humide du lavage matinal. J'y étais venu pour témoigner que j'étais là avec ceux de mon pays et de ma race, avec les Latins et les Francs, unis sous la vieille discipline de Rome. Et ce fut peut-être encore un autre sentiment qui m'y amena : au milieu de ces étendues mouvantes où roulait le paquebot, était-ce le besoin obscur de me prouver à moi-même que je me rattachais à quelque chose de stable, de permanent et même d'éternel ? Je ne voulais pas être seulement un passager sur un bateau en marche, un éphémère et fugitif reflet de la vie, qui glisse et qui s'efface sur l'écran de la durée, comme le remous du sillage dans les glauques immensités marines...



Ces impressions étaient complètement dissipées lorsque j'arrivai à Beyrouth. J'eus tout de suite beaucoup de monde à voir. D'ailleurs mon enquête m'intéressait tellement que je ne songeais point à autre chose.

Une de mes premières visites fut pour la célèbre

Université des Pères Jésuites. Je voulais interroger des professeurs sur leurs élèves musulmans et chrétiens. La prise de contact ne fut pas très plaisante pour moi, si je m'en rapporte à mon carnet de voyageur. J'y lis, en effet, ceci : « *Visite au Collège des Jésuites* : Beaucoup de bondieuserie. Dans la cour, des séminaristes en soutane jouent au foot-ball : *tel un vol de corbeaux hors du charnier natal...* » On me pardonnera de citer ces lignes et la parodie du vers célèbre de Heredia. Je ne les transcris ici que pour mieux faire comprendre dans quels sentiments j'étais alors.

La seconde fois que je retournai au Collège, j'avais rendez-vous avec le Père Jean-Baptiste Ray, qui n'était plus, il est vrai, professeur, mais qui dirigeait une association d'étudiants et un certain nombre d'œuvres consacrées à la jeunesse. Je savais qu'en France il avait fondé des cercles d'ouvriers et que, pendant des années, il avait été un zélateur éloquent et infatigable des œuvres sociales catholiques. On juge combien l'entretien d'un tel homme pouvait m'apprendre de choses. J'allais donc allègrement à son rendez-vous.

Après avoir traversé les cours et les somptueux bâtiments de l'Université, je tombe dans une cellule aux murs nus, au mobilier indigent, où un prêtre de carrure et de physionomie presque plébéiennes me reçoit avec une cordialité toute démocratique. Des manières brusques, une forte barbe de charpentier qui lui mangeait le visage jusqu'aux pommettes, de

bons yeux très doux, un coup de gosier assez rude, c'était absolument le type de l'apôtre populaire. Dès le seuil, je sentis que nous pouvions nous entendre. Ses façons me choquaient peut-être un peu, mais, somme toute, j'aimais mieux cela qu'un petit Père Douillet.

Tout de suite je le pressai de questions. Pour le mettre en confiance, je commençai par lui déclarer franchement que j'avais cessé d'être catholique, mais que j'avais le plus grand respect et la plus grande admiration pour le catholicisme. Il eut l'air de n'y point prendre garde et, avec beaucoup de complaisance, il se laissa interroger. Et, tandis qu'il me parlait de ses jeunes Syriens, je sentais qu'il s'intéressait beaucoup plus à moi qu'aux choses mêmes qu'il me disait. A son tour, il m'interrogeait sur mon pays, mon enfance lorraine, ma jeunesse universitaire. Mais je voulais en avoir pour ma peine et mon dérangement : je le ramenais de force à ses Orientaux. Et il me répondait avec la même bonhomie, la même abondance de parole... Tout à coup, il me regarda bien en face et, comme un médecin qui vient d'établir son diagnostic, il me dit à l'improviste, par une saute d'idées qui me déconcerta :

— Pourquoi vous imaginez-vous n'être plus catholique ?

Il avait touché là un point sensible. Il le savait, il l'avait deviné immédiatement. Cette attaque soudaine me troubla. Je ne sais trop quelles pauvretés je répondis. Mais le Père continuait, sans paraître m'entendre :

— Vous l'êtes toujours ! Vous l'avez toujours été, malgré les apparences !

Pour le coup, je crus qu'il se moquait de moi. Je protestai, affirmant qu'il y avait à cela mille impossibilités.

— C'est ce qui vous trompe ! me dit le Père : il n'y a entre vous et la vérité que des résidus de vieilles idéologies, oui, quelque chose comme un halo de sophistique !

Ce ton tranchant me parut de la dernière outrecuidance. Et, comme il entreprenait de réfuter, un peu au hasard, les erreurs qu'il m'attribuait, il me devint immédiatement insupportable. Je le trouvais décidément très peuple, d'une vulgarité d'esprit, d'une ignorance, et, avec cela, d'une confiance en soi, d'une présomption qui m'agaçaient...

Sur ces entrefaites, on l'appela au parloir pour quelques instants. Pendant son absence, j'examinai une douzaine de volumes rangés sur un rayon de bois blanc au-dessus de sa table de travail. J'y reconnus un petit livre que j'avais toujours eu en horreur : le *Pensez-y bien* ! Quand le Père rentra, je m'empressai de lui dire, pour me soulager les nerfs :

— Tenez ! voilà un odieux bouquin, qui fut le cauchemar de mon enfance ! Si je n'avais pas été alors un petit garçon d'une piété exemplaire, il m'aurait rendu impie !

Le bon Père parut fort affligé de ces propos. Me voyant de mauvaise humeur, il n'insista pas, et de nouveau la conversation dévia vers la Jeune-Turquie.

Il m'entretint de ses œuvres de propagande, de ses voyages, de son exil (il souffrait du climat, regrettait la France), de toutes les amertumes d'un apostolat sans autre récompense que celle trop rare de sauver quelques âmes. Et, cependant, à travers ses paroles perçait un si ardent, un si affectueux désir de sauver la mienne ,

« Eh quoi ! me disais-je, je suis un inconnu pour cet homme, je suis un étranger, presque un ennemi, puisque nous n'avons pas deux idées communes. Et! parce qu'il a senti, dès le seuil de sa porte, la détresse de mon âme, le voilà qui accourt au-devant de ma peine et qui s'oublie lui-même, qui est prêt à se sacrifier, pour que je sois délivré du mal ! » — Mais une autre voix me soufflait : « Il fait son métier de convertisseur ! Tu es bien naïf de t'émouvoir pour si peu ! Ce qu'il a fait pour toi, il l'a fait pour cent autres... » — « Et voilà justement, reprenais-je, ce qui est admirable ! Quel métier que celui qui consiste à s'immoler pour les autres, à se donner pour eux, à la vie et à la mort ! »

Au moment où cette pensée traversait mon esprit, je me rappelai soudain tout ce que j'avais vu et tout ce que j'avais appris de nos religieux, depuis près d'une année que j'étais en Orient, l'œuvre sublime d'abnégation et de charité entreprise et soutenue pendant des siècles sur cette terre ingrate. Au même moment, le Père disait :

— Si vous saviez comme c'est dur à de certains jours ! Pour nous, missionnaires, il y a de telles agonies de l'âme qu'on est tout près de désespérer !

En l'entendant, j'eus un grand battement de cœur. Tout à coup un nom flamboya dans mon esprit : JÉSUS ! Il me sembla que je venais d'entendre le cri même du Jardin des Oliviers. L'image du Christ, si effacée dans ma mémoire, recommençait subitement à vivre. A travers toute une filiation d'apôtres, un enchaînement ininterrompu de sacrifices et d'immolations, je le rejoignais au fond des âges. Lui toujours vivant, quelle merveille ! Retrouver l'accent de sa voix dans celle de ce pauvre missionnaire dont je venais de mépriser la pensée fruste et la rhétorique malhabile !... A cette idée, mes yeux se voilèrent soudain. Le Père s'en aperçut. Il me dit :

— Croyez-moi ! Dieu vous accorde de très grandes grâces !... Demain, c'est la fête de la Toussaint : je prierai pour vous ! Voulez-vous me promettre de prier aussi ?

Je ne promis rien. J'étais même un peu honteux d'avoir trahi mon émotion. Cependant, le lendemain, j'assistai à la messe consulaire, qui fut célébrée en grande pompe dans la chapelle des Franciscains. Là, encore une fois, comme sur le bateau, j'étais venu pour faire acte de Latin et de Français, pour être avec ceux de ma race et de mon pays. Pourtant je me rappelai les exhortations du Père Ray, et, par acquit de conscience, j'essayai de prier. Ce ne fut pas chose commode. Debout, derrière le fauteuil à crépines d'or du consul, avec un demi-sourire sceptique sur les lèvres, j'ébauchai la vague *Prière sur l'Acropole*, du philosophe et du dilettante : « O Sagesse inconnue !... »

De ma place, je dominais de haut les cornettes des Sœurs de Saint-Vincent de Paul dévotement agenouillées. Cette simple vue me fit souvenir que l'humilité est la première des vertus chrétiennes. Sans plus de façons, je m'agenouillai, moi aussi, et, avec un grand élan de cœur vers je ne savais quel Etre de grâce et de protection, je récitai un *Ave Maria.*

A partir de ce jour, tout ce qui m'avait rebuté dans les pratiques catholiques, tout ce qui m'avait paru impossible me devint facile et même agréable. Je revis le Père presque quotidiennement. J'assistais aux offices dans la basilique des Jésuites. Je ne croyais pas encore, mais j'éprouvais un grand désir de croire, et, à plusieurs reprises, j'avais eu des signes d'un sens si net et si clair, j'avais subi les touches d'une action si directe et si certaine, que j'en étais profondément troublé. Me voyant en de telles dispositions, mon excellent ami, avec une sainte violence de chasseur d'âmes, voulait immédiatement me traîner à la Sainte Table. Je résistai doucement. Je lui dis que je demandais à réfléchir encore ; que je ne voulais pas avoir l'air de céder à un entraînement sentimental ; que c'était chose grave et que je ne devais point m'engager à la légère. Auparavant, j'avais besoin de soumettre mes doutes à des maîtres en matière d'exégèse, comme les Pères Dominicains de Jérusalem. Je me proposais de les visiter le mois suivant. Qu'il attendît donc jusque-là ma réponse définitive !...

Je vis bien que cela causait beaucoup de peine au bon Père. La veille de mon départ pour Damas, j'allai

lui faire mes adieux. Il m'accompagna jusqu'à la porte du Collège, et, comme je le voyais souffrant et toujours triste de son exil, je lui dis, pour le réconforter :

— Au revoir, mon Père !... En France !

Il me regarda de ses grands yeux doux, et, d'une voix un peu brisée par l'émotion, avec un beau sourire de résignation joyeuse, il murmura :

— Non !... Au Ciel !

Un an plus tard, il était mort.



Désormais, en dépit de mes déplacements continuels, dans le tracas des visites et des démarches, à travers des occupations de toutes sortes, je commençai une véritable retraite spirituelle, qui dura plus de deux mois. Au milieu de ma vie errante, le grand problème de la foi ne cessait de m'obséder. Je le portai partout avec moi, des montagnes du Liban aux déserts de Syrie et de Palestine et jusqu'aux bords de la mer Morte. Le recueillement m'était d'autant plus facile que, pendant mes voyages, j'avais des journées et, quelquefois, des semaines entières de complète solitude.

J'ai déjà dit ailleurs l'action purifiante et exaltante du Désert sur les âmes méditatives et même sur n'importe quelles âmes : les plus basses en reçoivent comme une noblesse. Aucun cloître ne vaut le Dts'réə non seulement pour couper toute attache entre vous et le monde, mais pour vous faire sentir votre dépen-

dance et en même temps pour vous restituer à vous-mêmes. Rien ne commente avec une plus magnifique et terrible évidence le célèbre morceau de Pascal sur la grandeur et la misère de l'homme. C'est là que le roseau pensant éprouve le mieux la tragique horreur de ces grands espaces vides, de ces infinités qui le pressent de toutes parts, mais aussi le prix infini d'être une petite pousse de vie dans ces espaces de mort et de stérilité, un éclair de pensée parmi la stupidité sans bornes de toute cette matière. Ce n'est point seulement par ascétisme que les Prophètes d'Israël se retiraient au Désert. Il est impossible de vivre dans ces immensités hostiles et splendides sans se replier sur soi-même et sans essayer de s'en évader vers l'au-delà. Le Désert vous force à penser. La prière et la méditation sont les seuls fruits de cette terre sans ombre et sans eau. Brusquement retiré du milieu social et civilisé, l'individu se voit tel qu'il est dans sa détresse originelle, c'est-à-dire faible et nu ; il connaît le peu qu'il vaut, mais aussi ce qu'il vaut. Toutes les barrières qui rétrécissaient son horizon sont tombées. Le tumulte du monde qui l'étourdissait, les bruits de la chair et du sang qui l'abêtissaient, tout cela s'est tu. Il comprend qu'il n'est qu'une parcelle infinitésimale, mais une parcelle de l'Etre, qui peu à peu se révèle à lui dans la raréfaction de plus en plus sévère des formes sensibles. Les métaphores industrielles du moderne déterminisme perdent ici leur sens : on oublie ses « engrenages », ses « leviers », ses « poulies » et ses « courroies de transmission ». A travers cette simpli-

fication toute géométrique des lignes, on ne perçoit plus que les deux substances cartésiennes, la pensée et l'étendue, le Créateur distinct de sa création. Le Désert est le lieu le moins panthéiste du monde. Comme sur les eaux, l'Esprit de Dieu flotte sur les sables.

Bien des années auparavant, en Afrique, dans les steppes sahariennes, j'avais ressenti cette influence apaisante, purificatrice et vraiment religieuse du Désert. Dans les dispositions où je me trouvais alors, en Syrie et en Palestine, cette influence ne pouvait être que décisive. D'une étape à l'autre, des oasis de Damas aux grèves brûlantes de Génésareth et de l'Asphaltite, l'idée de Dieu me hantait et me poursuivait. Chemin faisant, à chacune de mes haltes dans les caravansérails à chaque nouveau contact avec les Orientaux, une autre idée se développait et s'affermissait dans mon esprit : c'est que la religion est une langue universelle, qui seule vous permet de pénétrer dans les âmes étrangères. Coupé du catholicisme, je n'avais pour ainsi dire plus d'intelligences non seulement avec ces chrétiens, mais avec ces musulmans d'Asie. Le glaive qui divise est aussi le lien qui unit. Pour comprendre l'âme des peuples, il me fallait, à moi aussi, une âme religieuse.



Pourquoi hésitais-je donc à me confier à la religion, qui, de toutes, me paraissait la plus raisonnable, qui était celle de mon pays et de mes ancêtres, qui satis-

faisait le mieux mon âme tout entière ? J'avais beau m'en défendre et protester de mon absolu scepticisme intellectuel, il y avait encore, entre moi et la vérité, ce que le Père Ray n'avait pas si maladroitement appelé des « résidus de vieilles philosophies » : ce phénoménisme, ce scientisme déterministe, cet évolutionnisme, dont on nous avait donné quelque teinture au collège. Je m'étais juré de ne plus revenir sur ces questions, que je regardais comme insolubles et partant oiseuses. Néanmoins, sans que je m'en rendisse bien compte, cet enseignement superficiel avait laissé, dans mon esprit, des préjugés tenaces contre le catholicisme. Maintenant que j'examinais à nouveau ces doctrines, je m'ébahissais du peu de solidité qu'elles avaient dans ma pensée. En somme, je ne les connaissais qu'à l'état de préjugé. J'avais bien essayé de lire autrefois quelques chapitres de Spencer, mais je ne m'étais pas senti la force de le suivre. Et je me disais : « Tous ces philosophes dont on a plein la bouche, qui les a lus, qui les connaît ? Platon lui-même, si séduisant, si agréable à lire, combien sont-ils ceux qui l'ont lu tout entier ? La plupart des gens sont dans mon cas. Ils regardent comme vérités démontrées de simples préjugés d'école. Pour faire honnêtement figure d'évolutionniste, ou même simplement de scientiste, il me faudrait passer des années dans un laboratoire, essayer ensuite d'accorder mes expériences avec celles de mes devanciers et, après cela, proposer témérairement une conclusion, alors que ma méthode m'interdit de conclure. Mais, outre que je n'ai pas le goût de ces

études, quand je voudrais m'y contraindre, je n'en trouverais pas le temps. Si Dieu existe, il n'a pas pu mettre la vérité à ce prix impossible. Pour parvenir jusqu'à elle, il doit y avoir une autre méthode que» cette voie dialectique, si longue et si chanceuse !...

Plus je réfléchissais, plus je m'apercevais que ces doctrines, acceptées à la légère, et que j'étais incapable de vérifier, se trouvaient en contradiction paradoxale avec toutes mes tendances d'esprit, comme avec toute mon hérédité. Par quel sadisme intellectuel m'étais-je appliqué cette espèce de cilice idéologique, qui meurtrissait et qui étouffait ce qu'il pouvait y avoir en moi d'original ? Si encore ces théories s'étaient imposées à ma raison avec une évidence irrésistible ! Mais, encore une fois, ce n'étaient que des préjugés, des présomptions pour moi invérifiables.

Et voici que d'autres doctrines, qui, à la vérité, n'étaient pas plus vérifiables pour moi, mais qui s'accordaient mieux à ma vraie nature, commençaient à solliciter mes réflexions. J'avais lu autrefois avec émerveillement l'essai sur la métaphysique d'Aristote de Ravaisson, et, plus tard, j'avais retrouvé, dans la *Divine Comédie,* magnifiquement illustrée par la poésie de Dante, ces idées aristotéliciennes : la matière considérée comme le dernier degré de l'existence, la finalité du Bien et de la Beauté expliquant seule l'univers, la libre causalité de l'Acte pur, du Premier Moteur et du Premier Amour, « cet Amour qui meut le soleil et les autres étoiles ». Étudiant, j'avais traduit pour Auguste Burdeau une partie du « Monde comme

volonté et représentation » de Schopenhauer.. Les discussions du philosophe allemand sur la spontanéité de la volonté, principe de l'univers, sur la libération du moi par le suicide du vouloir-vivre individuel, avaient fortement ébranlé ma croyance au déterminisme. Enfin, quelque temps avant mon départ pour l'Orient, Georges Dumesnil m'avait envoyé son livre : *Le Spiritualisme*. J'avais été frappé par un passage sur « la règle d'or » de Descartes, cette règle en vertu de laquelle on ne saurait jamais admettre que le plus puisse sortir du moins. Cela me semblait un argument très fort contre l'évolutionnisme.

Assurément, ces réflexions ne constituaient nullement des preuves en faveur du catholicisme. Mais, du moins, je m'étais convaincu que mon vieux bagage philosophique ne pouvait pas être non plus un empêchement à mon adhésion. En somme, ce qui dominait alors mon esprit, c'est d'abord l'affirmation de cette nécessité : la raison exige que le monde soit intelligible. Or, avec le déterminisme, l'univers et moi-même apparaissons comme des absurdités. Y a-t-il une religion qui satisfasse ce besoin d'intelligibilité ? Si elle existe, elle doit tout expliquer, être vraiment catholique, ne rien mutiler ni dans la nature ni dans l'homme, mettre seulement chaque chose et chaque être à sa place, favoriser toutes les aspirations qui m'entraînent vers la vie, ne combattre que les instincts de mort qui me feraient retomber au néant.

Peut-être que le catholicisme était cette religion-là ?

*
* *

Mais les arguments philosophiques me paraissaient et m'ont toujours paru de médiocre importance : en dehors de la science positive, qui est fragmentaire et qui s'interdit de conclure, comment oser, sans la foi, affirmer ou nier quoi que ce soit ?

Les objections les plus graves, à mes yeux, étaient les objections historiques. J'en étais resté au point de vue de Renan, qui prétend avoir été détourné du catholicisme par l'histoire et la critique des textes, bien plus que par des raisons théologiques ou philosophiques Dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, une foule de passages m'embarrassaient. Je résolus donc d'exposer mes doutes aux Pères Dominicains de l'Ecole biblique de Jérusalem. Je fis, dans leur couvent, une retraite d'environ six semaines. J'assistais à la plupart de leurs exercices. Comme leur chapelle, leur bibliothèque m'était ouverte.

Parmi les lectures que j'entrepris alors, celle de la *Vie de Jésus* de Renan me retint tout particulièrement. Autrefois j'avais beaucoup admiré ce livre : j'en avais su des passages par cœur. Voici que je le rouvrais, après vingt ans, comme un livre nouveau. Et la première chose qui m'y frappait, c'est le sans-gêne vraiment incroyable avec lequel l'auteur manipule, élague ou supprime les textes. Une autre évidence me sauta tout de suite aux yeux. Cet homme, qui ne prétend ne faire œuvre que de philologue et d'historien, ne tabler que

sur le fait positif, sous-entend, en réalité, toute une philosophie dans son histoire, de sorte que les faits qu'il raconte finissent par n'être plus que la métaphore ou l'expression symbolique du scientisme alors à la mode. Lui-même, d'ailleurs, n'en fait point mystère. Il commence par nier le surnaturel, par rejeter le miracle comme contradictoire avec les lois de la science. Cette conception du miracle me paraissait arbitraire et toute nouvelle, et j'étais alors très près de penser, avec saint Augustin, que « si les miracles de Dieu sont considérés généralement comme contraires à l'ordre naturel, ce n'est point précisément parce qu'ils sont en contradiction avec la nature, mais parce qu'ils excèdent les moyens naturels qui nous sont connus... » (*Contra Faustum*, lib. XXIX, c. II.)

Cependant j'étais toujours embarrassé par les contradictions apparentes que je trouvais dans les Livres saints. Je soumis ces difficultés à l'éminent exégète qu'est le Père Lagrange. Comme pour éprouver mes forces, il renforça mes propres objections ; puis il me fournit ses explications personnelles ou les solutions consacrées de l'éxégèse catholique. En même temps il me faisait comprendre que, pour toucher à des questions aussi complexes et aussi délicates, une longue préparation est nécessaire et aussi un tact spécial, une sorte de sens philologique, qui ne s'acquiert qu'à la longue. Sur ce domaine de l'exégèse, comme sur celui de la philosophie, je sentais mon incompétence devant les spécialistes. De nouveau j'étais donc rejeté vers

l'acte de foi, un acte de foi éprouvé et légitimé par ma raison. Je me disais avec le pénitent des *Confessions* : « Seigneur, on ne va point à toi sur des vaisseaux, ni sur des quadriges !... Pour aller à toi et pour parvenir jusqu'à toi, il ne faut que le vouloir, mais le vouloir fortement et pleinement, et non de cette volonté, à demi blessée, qui s'agite incertaine et se jette en tous sens, et dont une partie qui s'élève se débat contre l'autre qui retombe. » Désormais je ne m'étonnai plus des passages embarrassants de l'Ecriture. Les Livres divns ne changent pas, me disais-je, mais ils s'adressent à des esprits qui se renouvellent d'une génération à l'autre. Ce qui était l'évidence même pour les hommes d'hier devient une énigme pour ceux d'aujourd'hui. Dans cette tâche délicate, et qui recommence perpétuellement, d'adapter à la Vérité immuable chaque nouvelle évolution de l'esprit humain, la tradition ininterrompue de l'Eglise est le guide infaillible.

Pour moi, le grand guide et le grand illuminateur, pendant toute cette période de trouble, fur le Saint-Sépulcre. J'y faisais de fréquentes stations, surtout à l'heure du Chemin de la Croix. Un des jeunes maîtres de l'Ecole biblique, le P. Rouillon, voulut bien célébrer la messe, à mon intention, sur la pierre même du Tombeau.

Mais, avant mon ferme propos, je subis bien des hauts et des bas. A la fin de décembre, je dus partir pour En-Gaddi, sur la rive occidentale de la Mer morte,

Ma résolution était prise. Il fut entendu que, si je persévérais, le prieur de Saint-Etienne, le R. P. Séjourné, recevrait ma confession à Bethléem et que je communierais à la messe de minuit, dans la chapelle de la Nativité...

II

Quel fut mon état d'esprit pendant la semaine qui précéda ma commnnion, je ne m'en souviens plus. L'acte que j'accomplis enfin, ne serait qn'une grande date dans ma vie, si je n'avais retrouvé tout récemment les notes que l'on va lire et qui furent écrites sur des impressions encore fraîches. Je demande pardon pour ce qu'elles ont gardé de trop littéraire dans la forme. Si l'on considère d'où je revenais alors, on excusera peut-être ce style, comme on excuse le langage encore tout profane et presque païen de l'Augustin des *Dialogues* philosophiques...



23 Décembre 1906.

A travers les pierres déchirantes du Désert de Juda, je suis en route vers Bethléem. Je m'en reviens d'En-Gaddi et de la mer Morte ; et, de cet ensorcelant paysage du Lac maudit, le dernier aspect contemplé, ce matin, du haut de la falaise colossale qui surplombe les berges — l'image suprême que j'en veux garder — obsède mon souvenir : sous le voile replié des vapeurs

de l'aube, un gouffre d'azur élargi et creusé à l'infini, où l'écume onctueuse des courtes vagues dessine, d'un bord à l'autre, une immense arabesque blanche, pareille à une tige de lys arborescent brodé sur la soie bleue d'un vélum...

Il est tard maintenant. Depuis des heures, nous cheminons par une terre aride, inexorable, entre de hautes roches calcaires qui emprisonnent partout le regard. Les sabots de nos chevaux buttent continuellement contre les cailloux de la piste, des cailloux noirs, calcinés, comme émiettés par l'ardeur du soleil. Sous l'oppression de toutes ces pierres, j'oublie peu à peu les enchantements de l'Asphaltite. Je ne vois plus que les grands espaces crépusculaires déployés au-dessus de nos têtes, le ciel limpide d'Orient, où vient de surgir la faucille d'or, le croissant fin et clair, qui resplendit sur la nuit nuptiale de Ruth et de Booz.

Il est plus tard encore, très tard ; c'est la nuit profonde avec son fourmillement d'astres. Nous voici à l'étape, un lieu vague, sans nom, dont le silence, la solitude, l'effrayante simplicité linéaire me saisissent, comme si j'entrais dans un monde extra-humain, dans le domaine innomable fermé à nos sens, où rien ne s'exprime plus selon nos signes. Au fond d'un couloir pierreux, que traverse le lit desséché d'un oued, se dresse une caverne percée de deux trous ronds : deux prunelles béantes sous le front blême de la roche. Nous allons camper là : parce que, me disent les guides, au creux d'un de ces trous il y a un puits, dont l'eau saumâtre servira à abreuver nos chevaux et nos mulets.

Avant de m'endormir, sous la tente, à la lueur d'une bougie, j'essaie de lire, dans la *Bible*, l'histoire du roi Saül et du berger David, de Bethléem. Mais la conscience angoissante de tout l'inconnu qui m'environne me distrait de ma lecture. Je prête l'oreille aux bruits du dehors : aboiements lointains des chacals, cri plus proche d'une chouette, mouvements brusques des chevaux qui tirent sur leurs chaînes, sons gutturaux des paroles arabes que nos *moukres* échangent autour du feu. Les figures appliquées sur la toile intérieure de la tente — des lotus, des ibis, des éperviers, des dieux égyptiens aux têtes énigmatiques d'animaux sacrés — prennent une vie hallucinante dans la pénombre. Au milieu de ces symboles étrangers, de cette nature hostile, je pense plus avidement que jamais à la Bethléem de mes rêves d'enfant. Bethléem ! cela veut dire, paraît-il, la *Maison du Pain* ! Moi aussi, avec mes frères venus de tous les pays du monde, je veux y manger le Pain de Vie... Comment va-t-elle m'apparaître, cette maison du Banquet eucharistique ?



Hélas ! la Bethléem actuelle ne ressemble guère à celle des siècles évangéliques. C'est une ville presque entièrement moderne, rebâtie à neuf avec le bel argent que les Syriens de Palestine sont si habiles à gagner sur le naïf étranger qui passe.

En cette veille de la Nativité, elle est envahie par des touristes et des pèlerins de toutes les races et de

toutes les confessions chrétiennes... Vers une heure de l'après-midi, la foule augmente sur le parvis de la basilique de Sainte-Hélène : le patriarche de Jérusalem et le consul de France vont faire leur entrée solennelle. Spectacle à la fois ridicule et touchant, où la platitude utilitaire d'aujourd'hui se mêle aux splendeurs survivantes du passé !

Les fenêtres et les terrasses des maisons avoisinantes regorgent de curieux. Les femmes, voilées ou coiffées du hennin médiéval, ressemblent à des Saintes-Vierges ou à des châtelaines du XVe siècle. Elles se penchent sous les arcatures en ogive des croisées, pour regarder passer les Sœurs de Saint-Joseph et leurs pupilles, des fillettes noiraudes, en tabliers de cotonnade à carreaux, un mouchoir sur la tête, un ruban bleu au cou. Des cuivres mugissent : c'est la fanfare des Salésiens qui défile, suivie de l'orphelinat. Puis, des pensionnats, et encore des pensionnats — tout un peuple d'écoliers, endimanchés comme pour une distribution de prix... Brusquement, le cortège se rompt. Un peloton de cavalerie débouche sur la place : il encadre trois voitures découvertes où se prélasse le harem du wali de Jérusalem. Ces dames ne dédaignent point de voir la fête des Giaours. Renversées sur les coussins, en *tchartchaffs* et voilettes épaisses, elles étalent au bord des portières leurs mains gantées de blanc.

Et aussitôt après cette exhibition profane, le défilé pieux recommence : des moines de tous ordres, des bonnes sœurs, des prêtres séculiers évoluent entre une

double ligne de soldats turcs qui font la haie. Un officier de police, la cravache à la main, disperse les musulmans irrévérencieux qui veulent forcer le cordon des fantassins. Cela traîne, cela dure des heures, avec des interruptions et des reprises...

Sonnerie de cloches ! salves de mousqueterie ! Une procession sort du couvent des Franciscains. Elle va recevoir le Patriarche, dont le coupé est signalé... Il arrive, précédé d'un prêtre à cheval sur une mule et portant une croix. Le prélat, en barrette et camail fourré d'hermine, met pied à terre, au milieu du parvis, sur un tapis somptueux disposé par les moines. On le revêt de ses ornements pontificaux, les soldats turcs présentent les armes, les cloches sonnent à toute volée, le Patriarche s'avance dans le rutilement d'or de sa chape — et ceci est réellement très beau, si beau même, que l'instant d'après, l'arrivée du consul de France et de sa suite, dans de modestes landaus de louage, est, pour ainsi dire, inaperçue.

Il est quatre heures : la place est vide. La foule reflue vers la basilique et la *Casa nuova* des Franciscains, sur laquelle, ainsi qu'aux grands jours, flotte l'étendard vénérable de Godefroy de Bouillon.

Ce déploiement de pompes protocolaires me rend perplexe pour la cérémonie de cette nuit et les émotions que j'en espère.

*
* *

Elle fut d'une banalité désolante. Commencée à

dix heures et demie du soir, elle ne s'acheva qu'après deux heures du matin. Trois messes en musique, et quelle musique ! Des flonflons et des fioritures à l'italienne, dans une église rococo toute clinquante de dorures ! Du velours rouge et des crépines d'or partout ! Un trône pour le Patriarche, deux prie-Dieu jumeaux pour le consul et la consulesse, des fauteuils et des chaises cannées pour les autres personnages consulaires. C'est le décor d'un mariage de première classe.

L'église est pleine : des hommes et des femmes assiègent les confessionnaux qui ne désemplissent pas. Derrière l'escouade diplomatique, les petites filles des orphelinats sont accroupies par terre, sur des nattes ; et derrière celles-ci, en rangs compactes, les Bethléémitaines empaquetées dans leurs voiles, avec les becs aigus de leurs hennins qui bougent sans cesse, ont l'air de gros oiseaux blancs dans un champ de neige. Une âcre odeur de potasse se dégage de leurs hardes fraîchement lavées. Cette odeur est si véhémente qu'elle sature l'atmosphère de l'église, déjà surchauffée et rendue irrespirable par les émanations de toute cette foule entassée. Je recule vers la sortie. Dans l'angle du bénitier, un ivrogne s'est oublié. Cela devient tout à fait intolérable. Je sens que je n'aurai pas le courage de rester là, jusqu'après la troisième messe : la première n'est pas même terminée. Je renonce à me joindre à la procession qui, tout à l'heure, va se diriger vers la grotte de l'Enfant Jésus, patriarche et consul en tête, pour y chanter l'évangile de la Nativité.

Par un corridor obscur, je pénètre dans la vieille basilique de Sainte-Hélène qui appartient aujourd'hui aux Grecs orthodoxes et qui abrite, entre ses murs, la Grotte très sainte.



J'y marchais avec un grand battement de cœur, partagé entre la crainte de voir un lieu pareil inconsciemment profané par une mise en scène trop théâtrale — et une joie dont toute ma chair tremblait, la joie de toucher enfin, avec la foi reconquise, le plus beau rêve de mon âme d'enfant. J'avais tant retardé cette visite, non pas seulement par vaine susceptibilité d'artiste, mais par défiance de moi-même ! Oui ! si la grâce des larmes m'était refusée ! si j'allais rester insensible à la grandeur terrassante d'un tel souvenir !..

Déjà, le premier abord me chagrine : la Grotte, où l'on accédait autrefois de plain-pied, est devenue une espèce de cave entièrement recouverte par le pavé de la basilique. Deux escaliers, creusés à droite et à gauche, y descendent. Je m'y engage avec quelques pèlerins : tout de suite, une haleine de four chargée d'effluves humains, alourdie de fumée et d'encens, me frappe au visage. L'étroite chambre souterraine est plus envahie encore que l'église des Franciscains. Les poitrines s'y écrasent, les agenouillements s'enchevêtrent. Des messes se succèdent de quart d'heure en quart d'heure, dans une atmosphère asphyxiante, où brûlent plus de cinquante lampes perpétuelles, où le

brasillement des cierges ajoute son ardeur à celle des respirations oppressées. La porte est tellement obstruée que je suis obligé de m'arrêter au milieu de l'escalier. Défaillant, je m'assieds sur une marche d'où je domine presque tout l'intérieur du souterrain.

Je n'aperçois pas le prêtre qui officie à l'autel de la Crèche, dans un renfoncement contigu à l'escalier, mais je distingue tous les assistants... Quelle beauté ! Ah ! cette fois, c'est bien la grande émotion que j'avais si ardemment souhaitée. La vision ramassée dans cet espace exigu déborde les murs de la Grotte, se recule dans le lointain des âges... Au fond, contre les parois scintillantes, des femmes voilées et drapées de blanc — les Saintes-Vierges que j'avais déjà vues, ce soir, penchées sous les ogives des maisons de Bethléem ; — des hommes en tuniques serrées aux reins, par des ceintures de cuir, rudes profils d'apôtres aux barbes hirsutes et aux mains calleuses ; puis, plus près, des hennins de Bethléémitaines, des guimpes candides de religieuses, les cornettes des Sœurs de Saint-Vincent de Paul ; plus près encore, confondues avec ces humbles et ces pauvres, les dames et les jeunes filles des consulats, dont les vêtements modernes ne détonnent pas au milieu de tous ces costumes archaïques. Les mains sont jointes. La chair des visages est transpercée par la flamme fervente des cierges. Une identique expression de recueillement et d'adoration spiritualise les traits calmes des figures, le mouvement des bouches en prière. Le peintre le plus pieux des Flandres mystiques n'a rien fixé sur sa toile de plus

tendre, de plus chastement beau, de plus profondément chrétien. C'est vraiment la chapelle de rêve, le Paradis immaculé que l'on contemple une fois dans sa vie et que, jusqu'à la minute suprême, on ne reverra jamais plus !

Une agitation presque imperceptible ondule parmi toutes ces têtes courbées : le prêtre va distribuer la communion. Le cercle des fidèles agenouillés se resserre. Je voudrais me joindre à eux. Mais la foule est si compacte qu'il est impossible d'approcher de l'autel. Par l'autre escalier, de nouveaux pèlerins affluent, prennent la place de ceux qui s'en vont. Une nouvelle messe commence. Je désespère de pouvoir l'entendre. Alors, aiguillonné par une sorte de faim eucharistique, je me glisse dans la foule, et, me coulant péniblement le long des parois rocheuses de la grotte, j'atteins un couloir de catacombes, où grésillent de petites lampes fumeuses : je débouche dans la chapelle des Innocents. Elle aussi, elle est pleine d'affamés qui attendent. Par une autre galerie souterraine, je gagne enfin la chapelle Saint-Jérôme, pleine encore, ainsi que toutes les autres ; mais, comme elle est très petite, que les assistants y sont moins nombreux, j'y attendrai sans doute moins longtemps.

Un jeune franciscain, phtisique, aux joues exsangues, aux yeux fiévreux et brûlés d'extase d'un saint François d'Assise, y célèbre le saint sacrifice. Il prononça les paroles sacramentelles : *Domine, non sum dignus... Ecce Agnus Dei* ! Les pèlerins se pressent, s'agenouillent sur les marches de l'autel. Il y a là,

parmi les Orientaux, des hommes d'Occident : des Hollandais, des Allemands, des Américains. Un indicible sentiment de fraternité m'étreint, en cette minute. Il me semble que mon cœur s'élargit, se fond dans le cœur immense du Christ. Une place est libre : je m'y précipite. Je m'agenouille, moi aussi, avec mes frères et, avec eux, je tends mes lèvres vers l'Hostie....

Louis BERTRAND.



LÉONTINE ZANTA

Une évolution philosophique et religieuse

Mademoiselle Léontine Zanta, notre première docteresse en philosophie, a soutenu en Sorbonne, à la veille de la guerre, une thèse très brillante et fort importante à nos yeux sur la Renaissance du Stoïcisme au XVI[e] siècle[1]. *Ce travail avait pour but de préciser, sur un terrain particulièrement favorable, les rapports de la philosophie antique et de la philosophie chrétienne.*

Un tel sujet ne pouvait manquer d'avoir attiré souvent l'attention des historiens ; mais nul ne l'avait envisagé dans son étendue et dans sa précision, et il est assez piquant que des recherches de cette envergure aient été abordées et menées à bonne fin par une femme.

Mademoiselle Zanta, pleinement des nôtres aujourd'hui, nous apprend dans les pages qui suivent, autre chose encore que de la philosophie : elle nous fait toucher

1. L'ensemble du travail de Mademoiselle Zanta a été publié en deux volumes : *La Renaissance du Stoïcisme au* XVI[e] *siècle*. 1 vol. in-8°. Paris, Champion, 1914. — *La traduction française du manuel d'Epictète d'André de Rivandeau au* XVI[e] *siècle*, avec une introduction, 1 vol. in-8°. Champion, 1914.

du doigt les dangers de la haute culture féminine et plaide ses contre-poids indispensables.

J'ai toujours pensé que notre destinée d'âme était lisiblement écrite dans notre vie d'enfant, et que, si nous en perdions le sens, ballottés par les hasards que la vie offre à notre expérience, il serait efficace, pour le retrouver, que nous fassions machine arrière, table rase, non à la manière d'un Descartes qui veut à nouveau et de ses propres forces découvrir toute la vérité ; mais à la manière d'un croyant, qui recherche en lui l'œuvre de Dieu, la divine ébauche, dont il a méconnu l'impeccable dessin, déformé les lignes pures. Ce repliement sur soi, qui ne peut se faire que dans le recueillement et la prière, devient alors chose morale et bonne. Nous reprenons contact avec notre vraie nature ; sortant des mains de Dien, nous reconnaissons dans notre destinée la volonté du Créateur ; avec angoisse nous nous posons le troublant problème : « As-tu bien réalisé l'être idéal que Dieu avait déposé en toi ? As-tu compris l'âme qu'il t'avait faite ? As-tu surtout profité des moyens que t'offrait la vie pour tailler ta statue, la sienne ? » Nous réveillons alors le passé endormi, nous l'interrogeons, nous en reprenons une à une les étapes ; non pour en suivre complaisamment les fluctuatious ou les incertitudes, mais pour en pénétrer le sens, jusqu'à ce que se dégage nettement le dessein divin.

C'est cela qu'on appelle une Confession, c'est cela que je vais essayer de faire, espérant tirer de ce sincère examen de conscience et pour moi, et pour ceux qui me liront, la grande leçon que nous sommes tous conviés d'apprendre et qui s'intitule : « le Sens de la vie »

Qu'était donc cette âme d'enfant que je portais en moi, lorsque, dès l'âge de 12 ans, j'abordais avec une curiosité fiévreuse toutes mes études ; lorsque, avide de connaître et de comprendre, je feuilletais, indistinctement et malgré la défense qui m'en était faite, tous les livres qui se trouvaient sous ma main, faisant ainsi de mes premières connaissances un chaos, où mon esprit errait désorienté et où ma sensibilité s'aiguisait sans jamais se satisfaire ?

Que de fois, seule le soir, dans la bibliothèque de mon père, j'ai prolongé mes veilles, et pour n'en recueillir qu'un grand désenchantement ! Ni ma sensibilité, ni mon intelligence ne trouvaient à se satisfaire dans ce monde, que je me forgeais, sans le comprendre, au hasard de mes lectures, dans cette humanité qui m'apparaissait au travers des romans bien misérable ! Je pleurais alors, mais sans renoncer à mes recherches. J'espérais toujours qu'avec le temps, mon ignorance se dissipant, je découvrirais enfin ce monde idéal que je rêvais. Je me trompais. Ce qui me rendait ainsi passionnée et inquiète, c'était un grand désir de vie complète et belle ; forme vague de ce grand appétit de bien, qui est en nous la marque divine. Incapable de le comprendre, je ne pouvais le

satisfaire, et c'est ce qui me rendait violente, impatiente de toute autorité. Ce qu'il importait d'abord, c'était de ne point briser cette force vive, de crainte de quelque fâcheuse réaction. Mon père, qui était un sage, le comprit, et ma première communion faite, il me retira du couvent où je me cabrais contre la discipline. Il me garda chez lui et songea à pourvoir à mon instruction et à ma formation morale. Il faisait alors une classe de grammaire dans un lycée tout proche de la frontière d'Alsace, sa vraie patrie. Ses collègues venaient de fonder des cours secondaires ; ils lui assurèrent leur concours en toutes les branches qui n'étaient point les siennes. Ainsi, par des maîtres de premier ordre, par mon père, ma formation classique fut assurée.

Mais était-ce bien suffisant ? A peine sortie du couvent, je n'entendis plus un mot de notre religion. Certes, mon catéchisme m'en avait révélé les dogmes essentiels, mais c'était une nourriture bien sèche pour une âme que tant d'autres doctrines allaient séduire. L'âme religieuse, d'autre part, ne s'était point éveillée en moi, je n'avais aucune piété. J'avais gardé comme une sourde irritation contre les coutumes pieuses du couvent, coutumes imposées à heure fixe, et instinctivement, à tous les membres d'une collectivité. Mon père, pourtant, ne m'en fit pas grâce ; fidèle à la tradition religieuse, si vivante dans nos familles d'Alsace, il maintint, à heure fixe, lui aussi, la prière du matin et du soir, la messe du dimanche, où il me conduisait lui-même, l'accomplissement du

devoir pascal, mais c'était tout, jamais en matière religieuse il n'exigea autre chose. En revanche, il me donna une forte éducation morale, par de nombreux exemples puisés dans la vie quotidienne, mais surtout dans l'histoire des sages de l'antiquité, il développait en moi le sens moral, le respect du devoir, de la loi morale, que je croyais incarnée en lui !

Entre 12 et 14 ans, *je n'eus donc comme moteur de ma vie psychologique* et morale qu'un grand désir de vie, une volonté forte d'exceller, qui prit toutes les formes, mais d'abord, et surtout, celle de l'ambition. Je briguais à tous mes cours la première place et souffrais terriblement lorsqu'en dépit de mes efforts et de mon travail acharné, des camarades, aussi travailleuses, aussi douées que moi, parvenaient à m'y supplanter. C'était alors un vrai désespoir, je me résignais, mais avec amertume L'âme altruiste ne s'éveillait point en moi ; la loi morale, je la concevais, dans sa forme plus que dans son contenu. Elle m'apparaissait catégorique et vénérable comme les ordres de mon père ; sévère et raide comme la discipline qui m'avait été imposée au couvent, inflexible comme les événements que je ne pouvais changer. — Il semblait alors que je n'eusse aucune sensibilité. Elle était là pourtant et se manifestait de temps en temps sous forme religieuse, comme par réaction, lorsque je souffrais trop de quelque projet contrarié ou de quelque grande désillusion.

Il m'arrivait souvent de me glisser, le soir, au coucher du soleil, dans la petite église de V..., vil-

lage d'Alsace où nous passions nos vacances (c'est de cette rustique église surtout que j'ai gardé le vivant souvenir.) Elle était adossée à la montagne, elle était toute claire et blanche avec ses grands vitraux sanr couleur, ses murs crépis à la chaux, ses dalles si nettes et si propres. Dans un recoin mystérieux, il y avait une chapelle de la Vierge. De vieux vitraux y prenaient aux rayons du soleil couchant des teintes merveilleuses, qui nimbaient d'or le front de Marie et celui de l'Enfant Jésus. Elle m'apparaissait alors si vivante que je me prenais à lui parler. Je lui disais mes pensées, mes espérances, mes projets d'avenir. J'en faisais de si beaux, de si grands, j'avais une telle confiance dans ma vie : la Vierge semblait m'encourager par son sourire. Puis je répétais avec émotion, avec larmes, le « Souvenez-vous » que j'aimais beaucoup : je l'avais appris toute petite et je le comprenais mieux que toute autre prière. Il fallait que l'*angelus* sonnât pour me tirer de ma contemplation.

Lorsque j'entendais le pas lourd du vieux sacristain chaussé de ses gros sabots résonnant sur les dalles, je m'enfuyais à toutes jambes par la petite porte de côté, de peur d'être surprise. Mais comme je me sentais changée et meilleure à mon retour ! Il y avait en moi un peu de lumière d'en-haut qui me faisait entrevoir, encore que bien confusément, que les grandes choses que je rêvais se réaliseraient plus tard dans un domaine dont je serais le maître : mon âme. C'est mon âme qn'il importait de travailler, de modifier,

d'élever. Mais que pouvais-je y faire en ce jeune âge où je ne me connaissais pas moi-même !

Il advint alors qu'un vieux professeur de philosophie me prit en affection. Grand ami de mon père, il venait souvent, à la sortie du lycée, passer quelques instants auprès de lui. Tandis que je faisais mes devoirs, j'assistais à leur conversation. Ils parlaient de leur métier sans doute, mais surtout de la portée morale de leur enseignement ; ils discutaient aussi de questions sociales, politiques, religieuses. Tout cela m'intéressait fort et je restais souvent, la plume immobile, les yeux fixés, à les écouter. Mon attitude n'échappa point au philosophe, il se prit un soir à me questionner, et mes réponses parurent lui plaire. Il recommença plusieurs fois la même expérience, puis un beau jour, à ma grande joie et à la stupéfaction de mon père, il déclara qu'il m'admettait au nombre de ses élèves de philosophie. Il faisait un cours chaque semaine à des jeunes filles de trois ou quatre ans plus âgées que moi, mais cela ne l'embarrassait guère. Il répondait de ma sagesse, de mon attention, de mes progrès. Comme il eut raison de compter sur moi, je devins aussitôt son disciple le plus assidu, le plus attentif et, je ne le cache pas, son disciple préféré.

Les joies que j'éprouvai à ces premières leçons furent des joies que je ne saurais plus exprimer : c'étaient des joies débordantes, des joies d'enfant quant à leur exaltation, mais si profondes et pourtant si vraies. Je découvris petit à petit tout ce monde

vivant que je portais en moi et qui s'agitait, me tourmentait, sans que je pusse le comprendre et le discipliner. Sans doute, on avait essayé de le dompter du dehors, mais quelle prise cette règle extérieure pouvait-elle avoir sur une âme orgueilleuse, impatiente du joug et rebelle ! Mais quand j'eus compris que cette règle, je la portais en moi, qu'elle était celle-là même qui régissait toutes mes tendances, ce fut tout autre chose.

Ces forces d'ailleurs, mon vieux maître, à chaque nouveau cours, me les découvrait. Je comprenais qu'elles formaient une société, où tous les membres, vivant d'une vie commune, observaient pourtant un ordre de dépendance que l'on ne pouvait méconnaître, sans compromettre la vie de la collectivité, sans y apporter de la souffrance. Elles se hiérarchisaient. Au bas de l'échelle les tendances égoïstes, en haut les tendances idéales et religieuses. Au bas de l'échelle, moi, sans doute, mais un moi inférieur, qui tend à vivre aveuglément, d'une vie physique et animale d'abord, puis, en haut, moi encore, mais un moi élargi de la vie de l'âme raisonnable et libre, élargi de la vie universelle, participant à la vie de mes semblables, à la vie de la nature, à la vie divine. J'avais enfin trouvé le sens de ces poussées instinctives, que je n'arrivais jamais à satisfaire, car j'ignorais comment il en fallait régler le cours. Ce moi si exigeant, auquel je sacrifiais tout, mes compagnes, mes proches, ne s'épanouissait nullement à vouloir vivre une vie égoïste et c'est pour cela que je souffrais et que ma

souffrance se traduisait en mauvaise humeur, en sourde irritation contre les autres et contre moi-même. Je comprenais enfin la loi de la souffrance. Notre maître nous en parlait souvent. La douleur pour lui dans l'ordre physique, comme dans l'ordre moral, était l'indice sûr que nous bouleversions l'ordre de la nature et que cet ordre se retournait contre nous. Ce jugement si simple, souvent répété, mis en lumière par des exemples plus simples enore, fut pour moi toute une révélation.

« Alors, pensais-je en moi-même, si je souffre tant de mille choses, c'est que ma vie ne se déroule point dans l'ordre... Je souffre du succès des autres, c'est donc que je méconnais la loi de justice et la loi d'amour qui me lie au prochain. » Tout s'éclairait à la lumière de la doctrine de mon vieux maître qui promettait le bonheur à qui suivrait sa vraie nature et connaîtrait le vrai bien. Ce vieux maître était un fervent de l'eudémonisme grec, mais aussi un spiritualiste convaincu. L'esprit positif et critique de notre philosophie moderne ne l'avait point atteint.

Trop enthousiaste, trop épris de l'antiquité, il aimait à construire et non à démolir. Un problème psychologique le conduisait tout droit au problème métaphysique, un problème moral plus droit encore. Le Souverain Bien, Dieu, l'immortalité de l'âme, voilà les croyances dont il vivait. Et tout doucement, avec lui, je me laissais prendre aux rêveries métaphysiques et c'est ainsi que se réveillait mon âme religieuse. Tout un travail se faisait en moi : travail d'éclosion d'une

âme qu'avait retardé une volonté trop tendue, sans amour pour la soutenir. Un monde de sentiments tendres commençait à vivre ; j'éprouvais la douceur d'aimer, j'aimais mes compagnes, et sans amertume je les voyais prendre la première place. J'aimais la nature, follement, passionnément, avec tout ce qu'elle enveloppait de créations harmonieuses, j'y cherchais Dieu. C'est ainsi que je traduisais en langage d'amour de tout l'univers ce désir de vie qui n'avait été d'abord qu'un amour rétréci, étriqué du moi égoïste. La recherche de moi-même devenait enfin un désir de perfectionnement moral, et ce désir, c'était l'expansion de ma nature dans son vrai sens. Il est vrai que je ne raisonnais pas ainsi ; aujourd'hui je peux le faire, quand je considère l'histoire de mon âme avec le recul du passé, et que j'y cherche la marque providentielle et divine. Je me contentai alors de sentir, avec un bonheur infini, que je vivais enfin ma vie largement, pleinement, et que j'allais toujours vers plus de plénitude.

Restait encore à introduire l'ordre de la raison dans cette floraison de sentiments nouveaux. Ce fut à ma dernière année de cours que je dus de parfaire ce travail. Elle fut consacrée tout entière à l'étude de la morale et fut pour moi la meilleure, la plus féconde de l'enseignement de mon vieux maître. Alors pénétra en moi cette croyance indestructible que la loi morale naturelle et la loi de Dieu ne sont qu'un même concept... Que la volonté du Dieu créateur, s'exprimât dans l'ordre nécessaire de la nature ou par

la raison dans l'ordre contingent des êtres libérés, c'était toujours la loi de Dieu, c'est-à-dire la loi de vie, mais pleine, harmonieuse, bien ordonnée. C'est bien ainsi que je voulais la vie, que je l'avais rêvée, désirée passionnément, dès mon enfance, enfin j'en comprenais le sens.

Je la voyais comme une route à suivre, mais toute droite, trop droite, hélas ! car, faute d'expérience, je n'en soupçonnais pas les détours. Puis je me voyais sur cette grande route avec des camarades, mes frères, unis dans ce même désir d'en attendre le terme, où resplendissent avec Dieu l'idéal, l'étoile du bonheur, d'un bonheur éternel ! Comme elle s'ouvrait large cette route en plein ciel, au milieu d'une luxuriante nature ; des fleurs en garnissaient les bords, il n'y avait qu'à se baisser pour les cueillir. Et comme j'avais confiance, confiance réfléchie, cette fois dans cette vie qui s'épanouissait sous toutes les formes : dans la joie de tout aimer et d'aimer tout le monde : dans la joie de tout apprendre, mais avec méthode selon l'ordre : dans la joie d'agir sans effort, car l'amour large, longtemps contenu m'emportait vers le Vrai, le Bien, le Beau, sans qu'il m'en coûtât la moindre peine !

Ces premières années d'études philosophiques se prolongèrent quatre années ; elles furent pour moi des années d'enchantement, de joie profonde, mais de joie morale surtout ! La piété ne s'éveillait toujours pas en moi, la vie catholique ne me prenait pas, je ne la soupçonnais pas. J'en suivais les pratiques essentielles, parce que mon frère l'exigeait, mais sans

lui, je l'avoue, je m'en serais sans doute abstenue. Je priais plus volontiers dans la nature ou dans ma petite chambre que dans une église, surtout dans une église du dimanche, où la foule compacte me voilait Dieu. Je ne comprenais pas encore ce qu'il y avait de grand, de symbolique, dans cet hommage collectif rendu à Dieu par la grande famille des croyants, pieusement et fraternellement agenouillés dans la maison du Père ! Pour prier comme il fallait d'ailleurs, je manquais d'humilité, j'avais trop de confiance en moi, en mes propres forces. La vie me souriait : j'avais obtenu de grands succès à mes premiers examens, on m'en promettait de plus grands encore ! Mon vieux maître répétait souvent, moitié sérieux, moitié plaisantant, qu'il me donnerait volontiers comme devise le *Quo non ascendam !* Et tout cela me grisait, surtout lorsque, faisant mon examen de conscience, je me rendais compte de la part énorme que je devais, dans les résultants acquis, à ma volonté persévérante et forte. J'avais l'orgueil de mon courage. Il m'en fallut, en effet, pour continuer dans la voie que j'avais choisie, et la décision que je pris, il y a quelque vingt ans, de quitter la province pour aller à Paris, simple étudiante, préparer une licence de philosophie en Sorbonne, ne fut pas sans causer queique émoi dans la petite ville que j'habitais.

Je fis donc mes débuts en Sorbonne, et ces débuts ne contribuèrent nullement à ébranler la confiance illimitée que j'avais en moi. La ruée ne s'était point encore faite de toutes les classes de la société vers ce

centre intellectuel. Nous étions là quelques étudiantes de lettres seulement ; à la philosophie, j'étais seule : cela me valut du premier coup un grand renom parmi les étudiants qui, étonnés de mon audace et plus encore de mon travail, me regardaient avec une sorte de respect. J'eus parmi eux d'excellents camarades avec lesquels je travaillais, je discutais, et je connus de vrais joies intellectuelles. Cette fois je ne recueillais plus seulement des doctrines préparées par un maître intelligent, mais soucieux de sauvegarder mes croyances ; je les recueillais aux sources, je fréquentais directement les grands philosophes ! Mon enthousiasme alors ne connut plus de règle ! Je subis le prestige de tous les systèmes ; ce fut d'abord le mirage de la philosophie antique : les grandes idées morales, qui s'en dégagent, répondaient à merveille aux exigences de ma sensibilité et soutenaient ma volonté dans ses efforts vers le mieux. De plus, ces ingénieuses constructions de la métaphysique antique, ces systèmes admirables où tout se tient, donnaient à mon esprit anxieux une réponse, qui parvenait parfois à le satisfaire. J'en vins donc à être tour à tour platonicienne, aristotélicienne et même épicurienne à fond ; épicurienne dans le bon sens, épicurienne dans le domaine qui confine au stoïcisme, où l'on recherche bien le plaisir, mais un plaisir délicat, supérieur ; où l'on pratique bien l'ascétisme, mais un certain ascétisme, qui vous apprend le détachement des biens superflus, qui vous mène à l'apathie certes, mais de quiétude où l'on jouit encore ! Or cela me semblait si bon, si réconfor-

tant de penser qu'il m'était possible de trouver dans ma propre nature, sans l'aide de qui que ce soit, de quoi me faire une belle vie, une vie harmonieuse, à la manière des Grecs, dont j'admirais la nature artiste, noble et fière, et aussi d'atteindre le bonheur ici-bas, sans qu'il fût nécessaire d'en remettre l'échéance à l'au-delà, auquel je croyais pourtant, mais qui m'apparaissait dans un trop lointain recul. J'avais si peur de la souffrance, de la souffrance morale surtout, que je me tournais avec confiance vers ces âmes des sages antiques, qui avaient lutté contre le mal moral, avec tant d'énergie et de si nobles efforts ! Je ne voyais pas ce qu'il y avait de vain, d'orgueilleux dans leurs espérances ; car, trop orgueilleuse moi-même, j'avais foi en la nature humaine qu'ils me montraient d'ailleurs rayonnante de tant de beauté. Platon me ravissait, je pleurais en lisant ses admirables dialogues du *Phédon*, du *Phèdre*, du *Banquet*, où l'âme transportée, se détachant peu à peu des liens qui la rivent à la terre, monte insensiblement vers le monde intelligible, libérée, en extase, pour jouir de la contemplation divine !

Mais cet enchantement prit fin, on ne vit pas de contemplation lorsqu'il faut agir et qu'une dure nécessité vous presse. C'est que le problème de la vie venait à se poser pour moi, sous une tout autre forme que sous la forme intellectuelle. Je me débattais au milieu de difficultés de toutes sortes, d'ordre matériel, d'ordre sentimental, et il me fallut tendre à nouveau avec effort tous les ressorts de ma volonté. C'est alors que le stoïcisme m'apparut comme le port où je trou-

verais des forces pour lutter contre les tempêtes de la vie. Je fis de ce merveilleux petit code d'ascétisme qu'on appelle le Manuel d'Épictète, mon catéchisme. Il y avait là tout ce qu'il fallait pour me permettre une vie belle et harmonieuse, malgré les difficultés de l'heure présente. Il y avait cet examen de conscience tant recommandé par ceux de notre religion, qui réglerait tous mes désirs, me détacherait de tous les biens auxquels je me laissais prendre. Et pour compenser tous ces sacrifices, il me promettait cette satisfaction intérieure de me sentir maître de moi, de me tenir en main : satisfaction bien grande en espérance, bien pauvre en réalité, qui ne me paierait point le prix du renoncement. Je le sentis bientôt. Aux heures de lutte, j'eus beau me répéter : « Ceci dépend de moi, ceci n'en dépend pas », je n'étais point soulagée. Que m'aurait-il donc fallu pour que, sans faiblesse, l'acceptation se fît en moi du sacrifice des joies dangereuses qui commençaient à me séduire ; mais dont me gardait heureusement encore ma solide formation morale et chrétienne ? Il m'aurait fallu ces forces vives que la nature humaine ne donne point tant qu'elle n'est pas vivifiée par la grâce. Or, la grâce ne pouvait me venir que par le canal des sacrements et j'étais, hélas ! privée de secours, car je ne pratiquais pour ainsi dire plus.

Tandis que je luttais, me raidissais et souffrais, un autre travail se faisait en moi, tout intellectuel celui-là, mais qui devait me conduire au même port. Je me mis à juger mes enthousiasmes, et comme mes dieux

philosophiques se succédaient et que je brûlais, un jour, ce que j'avais adoré la veille, j'eus quelque inquiétude de cette humeur changeante. Certes ce n'était point là la marque d'un esprit en possession de la vérité. J'en étais là quand je dus aborder la philosophie moderne. Comme mes camarades, je lus tous nos maîtres modernes, j'assistai à leurs cours. Avec eux, je passai au crible de la critique toutes mes croyances, tout ce qui m'avait enchantée dans la philosophie antique : c'était la ruine complète de la métaphysique. Non seulement ils reprenaient à leur compte toute l'œuvre critique de Kant ; mais ils la corsaient. Il est bien rare d'ailleurs que les disciples n'accentuent point les défauts du maître, et c'est en ce sens peut-être qne l'on pourrait dire que la meilleure critique à faire des maîtres serait de les étudier au travers de leurs disciples. Si donc l'on continuait à poursuivre devant moi l'œuvre destructive de la Critique de la Raison pure, on n'essayait même plus de pallier au désastre, en revenant à la raison pratique qui, au nom de la morale, nous rendait au moins, comme postulat, le meilleur de nos croyances. Non, Kant avait eu tort de restituer à la raison pratique le domaine qu'il avait enlevé à la raison pure et son œuvre restait négative, et en cela nos maîtres n'avaient point tort. Mais, où ils faisaient vraiment œuvre mauvaise, c'était lorsqu'ils s'acharnaient à ruiner nos croyances traditionnelles. Avec eux, ce n'était plus la raison cherchant péniblement à recouvrer ce qui lui restait de lumière après la chute ; c'était la raison se retour-

nant contre elle-même, la raison raisonnante écrasant la vraie raison et dans ce sens le jugement de Pascal était plein de lumière : une telle philosophie ne valait pas une heure de peine.

La métaphysique ruinée, au nom de la science, il ne nous restait plus rien pour résoudre le problème de nos destinées, plus rien que ce vague espoir que, dans l'humanité future, la science pourrait reconquérir le terrain perdu par la métaphysique, l'utilisant à sa manière, et qu'elle pourrait alors nous enseigner pratiquement à vivre. La sociologie remplacerait la morale, la conscience collective, la conscience individuelle. Mais il n'y aurait plus d'idéal, l'idéal était mort, l'idéal dont nous vivions depuis des siècles, qui avait été l'étoile éclairant notre route sombre. On l'avait ruiné ; certains en pleurant, mais, abusés par leur vaine méthode, ils avaient cru de leur dignité de le faire, et des âmes sincères, comme un Guyau, par exemple, ferment l'oreille à la vieille chanson.

Voilà où nous avait conduits cette méthode critique, soi-disant scientifique, que préconisait déjà Renan : absence de finalité, l'homme marche au hasard dans la brume des temps, poussé par je ne sais quel aveugle mécanisme, produit des faits, ou d'un formidable accident, rouage d'un autre rouage, déterminé et fatal. Et rien ne peut mieux rendre compte des conséquences pratiques de cette doctrine, à laquelle, avec terreur, je me sentais entraînée, que cette étude poignante et vraie que fit M. Bourget dans le *Disciple,* d'une victime de la philosophie moderne.

Mais ces conclusions, je les rejetais avec une énergie presque sauvage. Renoncer à mon idéal moral, mais c'était pour moi renier toute ma vie passée, renier mon âme, mon âme d'enfant, renier celle de mon père et de toute ma race. La philosophie qui aboutissait aussi à la négation de toute morale, partant à la mutilation de soi, n'était qu'un leurre et tout le mirage au travers duquel je l'avais aimée, adorée comme une idole, se dissipa. Non, elle ne remplissait point ses promesses. La philosophie, dont la seule raison d'être était de nous apprendre à vivre en fixant dans les limites de notre humaine raison le sens de la vie, telle que l'enseignaient nos maîtres modernes, me rejetait en pleine mer : elle me laissait livrée à moi-même, à l'incertitude et au changement de mes pensées, de mes sentiments, partant à l'incertitude de ma volonté. Vienne à souffler le vent des passions, et déjà il soufflait violemment dans mes voiles, et ma barque fragile périssait. Il n'y avait plus alors qu'un appel, qui pût être efficace, celui de Pierre à Jésus : « Maître, venez à nous, car nous périssons. » Mais ma barque était trop loin de celle de Pierre pour que l'appel fût entendu. Je le compris. C'est vers l'Église qu'il me fallait diriger mes pas, c'est à sa discipline qu'il fallait enfin me soumettre, c'est à sa vie qu'il me fallait participer pour transformer en l'idéal concret, vivant, réel du Christ, l'idéal vague, nuageux que je portais en moi et que la critique moderne menaçait fort de détruire.

Je repris donc le chemin de l'Église. Je revins aux

sacrements. Ce n'était plus avec l'enthousiasme de l'enfant de 12 ans qui demandait à Dieu de réaliser ses rêves d'avenir ; mais avec la foi pleine, éclairée d'une âme qui avait souffert, puis réfléchi sa souffrance, et qui, par sa propre expérience, avait reconnu qu'il est des limites aux forces humaines ; que l'homme, quoi qu'il fasse, n'est point un dieu, ni même un demi-dieu, si l'Homme-Dieu ne le transforme de sa divine humanité.

J'avais donc compris par la philosophie le sens de la vie, en me déchiffrant moi-même ; l'expérience m'avait montré l'insuffisance de ses ressources si je ne recourais aux sources mêmes de la vie, aux sources créatrices et divines, qui s'ouvraient toutes grandes devant moi par les sacrements. J'y puisais largement, et je recouvrai alors mon bel enthousiasme de l'enfance, ma confiance en la vie, mais en la vie morale, s'appuyant enfin sur une base indestructible, fortifiée, pénétrée de la chaleur, de la vie de Jésus.

Léontine Zanta,
Docteur ès-lettres.

ANDRÉ DE BAVIER

De Genève à Rome par Cantorbéry

Je suis né dans le protestantisme. Préoccupé de bonne heure par les problèmes religieux, j'eus le privilège de connaître, dès l'âge de douze ans, une des âmes les plus généreuses du calvinisme français, Gaston Riou. L'amitié qui ne tarda pas à nous unir et qui n'a cessé dès lors de s'accroître contribua certainement à approfondir ma vie chrétienne naissante.

A l'âge de seize ans, je fis ma « première communion » avec une réelle ferveur. Mais ma foi avait toujours été assez vague, et sous l'influence de certains amis et de certains livres, en particulier ceux d'Auguste Sabatier, je me rapprochais insensiblement du libéralisme. La classe de philosophie ne fit qu'accélérer une évolution que presque tous m s camarades protestants subissaient également. Après beaucoup d'hésitations, je me décidai à faire ma théologie, moins dans l'intention de me vouer au ministère pastoral que dans le désir d'étudier les questions religieuses.

J'entrai à la Faculté de théologie de Lausanne en octobre 1908. J'étais alors un libéral d'extrême gauche. Je continuais à m'appeler chrétien, mais je n'admettais plus aucun des dogmes chers à mes ancêtres réformés,

ni l'inspiration des Écritures, ni le péché originel, ni la divinité de Jésus-Christ, ni la Rédemption. Je ne reconnaissais aucune autorité en dehors de ma conscience et aucune révélation en dehors de l'expérience religieuse. Je reconnaissais dans le Christ une personnalité unique dans l'histoire, mais je lui refusais tout caractère surnaturel. D'ailleurs le problème de la divinité du Christ n'avait plus de sens, à notre époque. Dieu n'était-il pas immanent à l'Homme ? le divin et l'humain ne faisaient-ils pas une seule et même chose ? N'étaient-ils pas de la même essence ? Foncièrement pragmatiste, imbu sans m'en douter de ce panthéisme qui empoisonne la libre pensée contemporaine, je voyais dans la prière, non pas un acte d'adoration, non pas un appel de la créature indigente au Créateur, mais un excellent moyen d'accumuler en soi les énergies spirituelles éparses dans l'univers.

J'avais perdu au fond toute notion de la transcendance divine et tout sens du surnaturel. Je ne pensais guère aux droits de Dieu, et cette « gloire de Dieu », que Calvin aimait tant à exalter dans sa prose lapidaire, n'était plus pour moi qu'un mot vide. J'étais d'ailleurs presque fier de ne plus partager aucune des idées des Réformateurs. « Le principe de la Réforme, a dit un grand protestant, est d'être une éternelle Réforme. » La religion, d'ailleurs, étant essentiellement une vie, n'a aucun rapport direct avec nos croyances dogmatiques. Peu importe notre *Credo*, pourvu que nos expériences religieuses soient fortes. La vie religieuse est toujours étouffée par le dogma-

tisme. Il faut avoir des idées larges, si l'on veut se laisser pénétrer par le souffle de l'Esprit. J'avais donc les idées larges, très larges, et je haïssais d'une sainte haine les « idées étroites », c'est-à-dire les idées traditionnelles. Mon libéralisme avait fait de moi un sectaire à rebours. Disciples de la nouvelle orthodoxie libérale, nous étions, mes camarades et moi, vertueusement scandalisés lorsque nous entendions un pasteur répéter une ancienne formule ou professer pour Jésus-Christ une vénération qui aurait pu se concilier avec le Symbole de Nicée. Quant au Catholicisme, il incarnait tout ce que nous détestions. L'Église romaine ne faisait-elle pas peser un joug de fer sur les esprits ? ne frappait-elle pas sans pitié ces pauvres modernistes, disciples timides du Protestantisme, coupables seulement d'être les fils de leur siècle ? La soumission de la plupart des modernistes n'était-elle pas une preuve flagrante de la déformation des consciences et de l'affaiblissement des âmes dans le Catholicisme ? l'Église, d'ailleurs, se souciait peu des âmes. Ses visées étaient temporelles. Elle poursuivait une politique de domination. Elle était la plus fidèle alliée de toutes les réactions et de toutes les tyrannies. Heureusement que les hommes se détournaient de plus en plus de cette monstrueuse caricature de la religion.

L'Église, malgré les prodiges d'habileté de certains de ses chefs, mourait lentement, mais sûrement, décrépite et impuissante. L'esprit moderne était incapable de s'intéresser aux quelques rites vieillis qui composaient son culte. J'ignorais du reste parfaitement en

quoi consistaient ces rites. Comme je ne comprenais rien aux gestes et aux attitudes du prêtre, la messe, à laquelle j'avais assisté une ou deux fois, m'avait paru une cérémonie artificielle et quelque peu théâtrale ; et je comparais avec orgueil les vaines pompes du catholicisme à notre culte en esprit et en vérité. J'avais, comme presque tous les protestants, des idées absolument fausses sur tous les dogmes du catholicisme et je n'avais jamais songé à les vérifier. La plupart de mes camarades étaient loin de partager mon hostilité au même degré que moi, mais tous avaient les mêmes préjugés et la même ignorance.

Après un semestre à Lausanne, je partis au printemps 1909 pour la Faculté de théologie anglicane de King's College (Londres), présidée alors par un théologien éminent, le Rév. Arthur C. Headlam. Je n'oublierai jamais la première impression que fit sur moi le milieu anglican. Le culte me mit mal à l'aise. La chapelle du collège avait plutôt l'aspect d'une église catholique que d'un temple protestant. La liturgie ne ressemblait guère à la nôtre. Je vis plusieurs de mes voisins faire le signe de la croix et s'incliner devant l'autel. Je fus étonné. Je le fus bien davantage lorsque je connus les idées de mes camarades. Je trouvais, il est vrai, quelques libéraux, mais la plupart des autres, non contents de s'appeler « anglo-catholiques », repoussaient avec indignation l'épithète de protestants. Leur foi était dogmatique. Ils croyaient, comme les catholiques, à la présence réelle dans la sainte cène qu'ils allaient même jusqu'à appeler la messe. Le ministère

pastoral devenait le sacerdoce et l'ordination conférait à ceux qui la recevaient des mains de l'évêque un caractère spécial et indélébile.

Je fus profondément attristé par cette invasion d'idées papistes. Je l'attribuais d'abord à une déformation de l'esprit chrétien et à un affaiblissement de la vie intérieure. Mais je fus bientôt obligé de reconnaître que je m'étais trompé et que la vie religieuse de ces anglicans ritualistes était bien plus profonde que celle de mes coreligionnaires libéraux. Leur foi était en même temps plus large que celle des protestants orthodoxes. Ces derniers ramenaient trop souvent le Christianisme à une théorie judiciaire et pénale de la Rédemption ; les anglicans, inspirés des Pères de l'Église, avaient une vue beaucoup plus humaine des rapports entre l'homme et Dieu et une conception moins anthropomorphique de l'œuvre du Salut. J'eus beaucoup de difficulté à comprendre le langage que les ritualistes employaient en parlant de l'Église. Pour moi, l'Église visible n'était qu'une machine politique et administrative ; pour eux, elle était le corps mystique de Jésus-Christ, son Épouse. L'Église dispensait les grâces sacramentelles ; elle avait sa hiérarchie ; elle était l'autorité suprême en matière de foi. Tous mes camarades n'allaient pas jusqu'à affirmer que les verdicts qu'elle avait prononcés avant le schisme grec étaient irréformables, mais tous étaient hostiles à la notion calviniste de l'Église. Ils repoussaient les prétentions du pape, mais ils parlaient de l'Église romaine avec respect et parfois avec admiration.

Un des étudiants, qui s'est converti depuis au catholicisme, était moine anglican « franciscain ». Sa communauté évangélisait Plaistow, un des quartiers les plus misérables des faubourgs de Londres. Les religieux habitaient dans deux ou trois chaumières semblables aux maisons environnantes. Leur vie, faite de mortifications et de sacrifices, me fit une profonde impression. Je n'avais rien vu de pareil dans le protestantisme suisse et français.

Mon passage à Kings's College devait avoir une influence décisive sur ma vie entière. Je ne m'en rendis cependant compte que plus tard. Sur le moment même, mes idées libérales ne furent guère entamées. Malgré mon admiration pour la vie intérieure des anglicans de la Haute Église, j'étais trop loin du christianisme traditionnel pour ne pas être rebuté par cette religion à moitié catholique, encore tout imbue de la pensée du Moyen Age.

L'influence anglicane ne fut d'ailleurs pas la seule que je subis en Angleterre. Je m'intéressais depuis longtemps à la politique anglaise. Les libéraux gladstoniens m'avaient séduit par leur amour du peuple et leur idéalisme. L'année 1909 était justement celle du célèbre budget de M. Llyod George. L'Angleterre entrait dans une période de crise. Le pasteur Silvester Horne, futur député, ardent non-conformiste, fit de moi un fanatique de la démocratie anglaise. Certes, la foi chrétienne n'est nullement contraire aux aspirations démocratiques et sociales. Mais je commis malheureusement la grave faute de me laisser trop

uniquement absorber par les questions politiques. Dans mon ardeur à fonder le royaume de Dieu sur la terre, j'oubliais celui du Ciel et je finis par oublier Dieu.

Je suivis de très près le duel passionnant qui avait lieu en Angleterre entre Libéraux et Conservateurs, et, en janvier 1910, je traversai la Manche pour assister aux élections.

J'étais déjà entré en novembre à la Faculté de Théologie de Paris. Mes tendances protestantes libérales que l'influence anglicane minait sourdement, mais à mon insu, s'étaient encore accentuées en même temps que mon hostilité envers Rome. J'éprouvais, sans doute, inconsciemment, le besoin de me défendre contre le catholicisme qui m'attirait par certains de ses aspects depuis que je connaissais les anglicans. C'est l'époque où j'écrivis dans le *London Signal* des articles très hostiles à l'Église, que je n'aurais jamais écrits si le catholicisme m'avait laissé indifférent. Le mouvement d'*Action française,* que je comprenais d'ailleurs assez mal et dont j'exagérais l'importance, contribua à m'enfoncer dans mes préjugés. Je n'avais jamais pris la peine de lire l'Encyclique *Rerum novarum,* si favorable aux aspirations légitimes de la classe ouvrière. Dans le succès que rencontrait la doctrine de Maurras dans certains milieux catholiques je crus voir une preuve nouvelle de l'esprit antiévangélique et matérialiste qui animait l'Église.

Mes études de théologie n'exercèrent pas sur ma vie religieuse une heureuse influence. Certes, mes professeurs étaient des hommes intelligents, consciencieux

et bons. Mais une école de théologie protestante ne ressemble guère à un séminaire. C'est un établissement d'enseignement supérieur où on enseigne fort bien certaines sciences, mais où l'on ne cherche pas assez à développer la piété. Certains de mes camarades trouvaient dans une vie intérieure intense la force de réagir contre un enseignement presque exclusivement critique. J'eus malheureusement le grave tort de ne pas prier assez. Je devins bientôt un des étudiants les plus rationalistes de la Faculté. Uniquement épris de questions sociales, j'abandonnai ma Bible pour les apôtres de la Révolution, les Lamennais, les Michelet, les Quinet. Le Christianisme lui-même finit par m'apparaître caduc. Je le crus destiné à être remplacé par une forme religieuse nouvelle. La Renaissance païenne et la Réforme calviniste allaient s'unir pour former la religion des Temps nouveaux, qui serait comme la synthèse du Paganisme et du Christianisme. Emporté par la logique du Protestantisme, je suivais la route qui a conduit tant de libéraux, du théisme spiritualiste à la libre pensée agnostique.

Depuis plusieurs mois j'éprouvais cependant un vague malaise. Je songeais avec une certaine nostalgie à la vie chrétienne de King's College. La crise, latente depuis quelques semaines, éclata soudain en janvier 1911. Mon être fut secoué jusque dans ses profondeurs ; je fus placé brutalement en face de moi-même et je fus forcé de remettre en question mes idées les plus chères.

J'avais exalté l'existence terrestre ; je n'avais pas su voir que notre vie ici-bas est fragile, fragmentaire,

éphémère, incapable de satisfaire nos aspirations les plus nobles. Aveuglé par l'orgueil spirituel, j'avais relégué le péché parmi les notions vieillies d'un autre âge ; et voilà que je me réveillais maintenant pauvre et coupable, ayant un immense besoin de l'amour et du pardon de Dieu. Je n'avais vu dans l'Évangile que l'affirmation de la paternité divine et de la fraternité humaine ; je sentis soudain le besoin d'un médiateur et d'un Sauveur, et le problème de la divinité du Christ prit pour moi une signification toute nouvelle. Le protestantisme libéral pouvait convenir, à la rigueur, aux riches et aux heureux de ce monde, mais il s'écroulait devant les grandes réalités de la vie : le péché, la souffrance et la mort.

Je compris que ma plus grande faute avait été de me séparer du Christ. Sans lui, je venais d'en faire la triste expérience, la foi religieuse finissait par se résorber en un vague panthéisme. Je ne savais pas encore si le Christ était l'Homme-Dieu, mais je savais maintenant qu'il était le Chemin, la Vérité et la Vie. Je résolus de me mettre tout simplement, sans parti pris, en présence du Christ des Évangiles et de me laisser enseigner par Lui.

Je me remis également à lire les théologiens anglicans et certains écrivains protestants que j'avais négligés depuis plusieurs années, comme trop orthodoxes : Vinet, Adolphe Monod, Frommel et Tomy Fallot. L'évolution de Tomy Fallot m'impressionna. Il était parti d'une religion sociale à visées surtout terrestres pour aboutir à un Christianisme positif et

mystique. Un travail que je fis à la Faculté sur le Culte de la sainte Vierge au Moyen Age me fit entrer pour la première fois en contact avec la piété catholique. Ce fut pour moi une véritable révélation. Je trouvais dans les méditations et les prières de saint Anselme, de saint Bernard, de saint Thomas, une ferveur, une tendresse, une simplicité, auxquelles je n'étais guère accoutumé. Saint Anselme me fit comprendre la beauté du dogme de la Communion des Saints. Pourquoi n'avais-je pas admis plus tôt cette croyance pourtant si naturelle ? Dieu étant le lien des âmes, les chrétiens trépassés n'étaient-ils pas plus vivants que les vivants et plus près de nous ? Il était dès lors tout simple d'entrer en relations spirituelles avec eux et de leur demander leurs prières. Je fis part de mes idées à plusieurs de mes camarades ; je fus étonné de leur incompréhension et pourtant tous croyaient fermement à l'immortalité de l'âme. Je me rendis bientôt compte que l'anglicanisme du mouvement d'Oxford avait en réalité exercé sur moi une influence beaucoup plus grande que je ne m'en étais douté. L'enseignement que j'avais reçu à King's College avait contribué à préparer la crise actuelle en m'initiant à une religion à tendances catholiques infiniment plus riche et plus large que l'orthodoxie calviniste. Si je n'avais connu d'autre conception du Christianisme traditionnel que le Calvinisme, il est probable que je n'aurais jamais trouvé le Catholicisme et que je serais retourné rapidement à une forme de libéralisme plus ou moins mitigée de piétisme.

Je poursuivais cependant ma méditation quotidienne de l'Évangile. Plus je vivais avec Jésus-Christ et plus il grandissait à mes yeux. Non content de renverser toutes les valeurs de ce monde, il avait osé affirmer que personne ne venait au Père que par Lui. Il incarnait quelque chose d'absolu et de divin, et il était vraiment la plus haute manifestation de l'Esprit-Saint sur cette terre. Je me refusai longtemps à affirmer sa Divinité, de peur de tomber dans le Dogmatisme. Il arriva pourtant un moment où il me fut impossible de me dérober à la question que le Christ me posait comme il l'avait posée à tant d'autres : « QUI DIS-TU QUE JE SUIS ? »

Un séjour que je fis en Angleterre durant l'été 1911 consolida ma foi et prépara une nouvelle crise encore plus féconde. L'Angleterre est le pays d'Europe où le catholicisme a fait le plus de progrès au cours du dernier siècle. Non seulement les conversions ont été fréquentes, mais l'Église anglicane elle-même s'est lentement transformée sous l'influence du mouvement d'Oxford. Elle est devenue une merveilleuse propagatrice d'idées catholiques au sein d'une nation protestante. Je n'oublierai jamais, pour ma part, ce que je dois à nos amis anglicans.

Je passai quelques semaines à Oxford, à Keble College, pour y suivre des cours de vacances. Oxford m'avait toujours séduit, mais je fus particulièrement sensible cette année-là à l'atmosphère ritualiste de l'antique cité universitaire. J'étais encore loin du catholicisme ; mes sentiments à l'égard de l'Église s'é-

taient cependant beaucoup modifiés. Saint Anselme et saint Bernard m'avaient donné envie de mieux connaître la piété catholique. J'avais acheté un paroissien et j'avais été gagné par la beauté de la liturgie romaine. Les prières catholiques étaient à la fois plus ardentes et plus tendres que les nôtres. Le Missel romain était un grand hymne d'adoration et d'amour qui ressemblait peu à notre liturgie. — A Oxford, j'allais voir les Pères de Cowley, des religieux anglicans d'une profonde piété. Les bons Pères célébraient la messe tous les jours. Je ne croyais pas à la présence réelle, mais j'aimais ce culte où l'on priait beaucoup et où l'on parlait peu.

Je fis une retraite chez les religieux de la Communauté de la Résurrection à Mirfield. Le Supérieur, le Révérend Frere, un fervent anglican, m'initia à la piété mystique catholique et me donna pour ma retraite le livre d'un jésuite français, le *Manuel des âmes intérieures* du Père Grou. Plus j'entrais en contact avec les catholiques et plus j'étais frappé par leur esprit de foi et leur merveilleux sens de la vie intérieure. Il y avait décidément dans l'Église des richesses insoupçonnées. La Réforme avait été trop radicale, et nous avions le devoir d'incorporer au protestantisme certains éléments de vie catholique.

De retour en Suisse, je me mis à étudier de plus près le dogme et la liturgie. Je pris d'abord le catéchisme du Concile de Trente, puis l'excellent manuel de l'abbé Lesêtre *La Foi catholique*, et d'autres ouvrages plus savants, comme la *Symbolique* de Mœhler et les

Leçons de Théologie Dogmatique de M. Labauche. J'allais de découverte en découverté. Nous nourissions à l'égard fles croyances romaines les préjugés les plus énormes. L'infaillibilité du pape, qui n'avait d'ailleurs rien à voir avec l'impeccabilité, n'était accordée au Souverain Pontife que dans certains cas déterminés. Le culte de la sainte Vierge n'était pas de la mariolâtrie. L'Église vénérait d'une manière toute particulière la Mère du Sauveur, mais elle condamnait catégoriquement l'adoration de la sainte Vierge. Les Sacrements n'agissaient pas sur l'âme de façon mécanique et artificielle, puisqu'ils ne pouvaient avoir une influence salutaire que si le chrétien se mettait dans les dispositions requises. L'axiome : « Hors de l'Église, pas de salut », n'impliquait nullement la damnation de tous les schismatiques, hérétiques et païens. Toutes les âmes de bonne foi et de bonne volonté, demeurées fidèles aux lumières reçues, pouvaient être sauvées et faire partie, sinon du corps, du moins de l'âme de l'Église[1].

Je dus convenir bientôt que le Catholicisme avait un sens extraordinaire du divin. Nulle part Dieu n'était à la fois plus transcendant et plus immanent, plus distant et plus proche. Il était l'Unique, l'Inaccessible, l'Ineffable. « Je suis Celui qui est, disait Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne, et tu es celle qui n'est

1. J'avais, comme presque tous les protestants, des idées tout aussi fausses sur d'autres questions importantes, telles que le dogme des Indulgences et la conception catholique du mérite.

pas. » Et pourtant le Dieu qui échappait à tous les cadres de notre esprit, le Dieu du mystère de la Trinité, était en même temps le Dieu du mystère de l'Incarnation, le Dieu qui avait épousé notre frêle humanité dans la personne du Christ, le Dieu qui continuait à s'unir à nous dans la communion eucharistique et qui habitait dans l'âme en état de grâce. Les protestants libéraux et les modernistes, en négligeant la transcendance divine, pour insister uniquement sur l'immanence, avaient rapetissé Dieu sous prétexte de rapprocher l'homme de Dieu.

Chose curieuse : malgré mon admiration grandissante pour le Catholicisme, je ne doutais pas encore de légitimité de la Réforme. J'éprouvais une grande répugnance à identifier le Christianisme avec une Église, quelle qu'elle fût. Je rêvais seulement d'un mouvement d'Oxford dans le protestantisme. Ma piété prenait cependant une forme toujours plus catholique. Le matin, avant ma méditation, je lisais une petite liturgie mi-catholique mi-protestante, que je m'étais composée et où la Litanie des Saints voisinait avec la Confession calviniste des péchés ; le soir, je disais l'office de Complies, tiré du Paroissien romain.

Mes idées s'étaient trop radicalement transformées au cours des derniers mois pour qu'une crise finale ne fût pas imminente. Elle survint au retour d'un Congrès d'étudiants protestants suisses où je m'aperçus de l'abîme qui me séparait maintenant de mes coreligionnaires[1]. Je vis que nous ne parlions plus le même lan-

1. Je tiens cependant à saisir cette occasion pour rendre

gage et que la conception du Christianisme à laquelle j'étais arrivé n'était plus guère conciliable avec le Protestantisme moderne.

Celui-ci vénérait encore Jésus-Christ, mais dans le Christ c'était au fond l'effort de l'homme qu'il glorifiait. Il oubliait que les chrétiens traditionnels, calvinistes et anglicans aussi bien que catholiques, avaient surtout vu dans la personne de Jésus le mystère de l'Incarnation, la sublime manifestation de l'Amour de Dieu, la Folie de la Croix. Le Christianisme n'était pas simplement le chef-d'œuvre de l'expérience religieuse de la race. C'était un Don de Dieu. Dieu n'avait pas voulu laisser dans les ténèbres l'humanité ignorante et souffrante. Il lui avait révélé certains mystères sur les rapports de l'homme avec Dieu, et il était venu lui-même habiter parmi nous pour nous sauver et nous ramener à Lui. Le Christianisme était une religion révélée, ou il n'était pas : il impliquait donc un élément dogmatique et jamais les chrétiens n'avaient considéré la religion comme une affaire de pur sentiment. Si le Christianisme était un don de Dieu, une révélation d'En-Haut, il devait nécessairement être une religion d'autorité. C'est ce que les anglicans et même les protestants orthodoxes avaient fort bien compris. Un Adolphe Monod[1],

hommage à l'activité désintéressée de la Fédération Universelle des Étudiants Protestants.

1. Si la foi n'a pas pour base un témoignage de Dieu auquel nous devons nous soumettre, comme à une autorité extérieure, supérieure et indépendante de notre jugement personnel, la foi n'est pas la foi. (Adolphe MONOD Extrait d'une lettre citée dans sa *Vie*, publiée par Fischbacher, p. 430.)

un Frédéric Godet, avaient toujours combattu le subjectivisme religieux. Mais ni la solution protestante ni la solution anglicane du problème de l'autorité n'étaient satisfaisantes. Toutes les sectes protestantes ns se réclamaient-elles pas de la Bible, et avec un égal droit, puisqu'il n'y avait plus d'interprète autorisé de la Révélation biblique ? Et quant à l'anglicanisme, où résidait l'autorité dans cette Église nationale, qui renfermait dans son sein des tendances, non seulement différentes, mais contradictoires ? — les protestants rigides de la Basse Église, à côté des « catholiques » du mouvement d'Oxford, — les Rationalistes de l'Église Large, à côté des Trinitaires de la Haute Église. Seule peut-être, l'Église catholique avait-elle une conception de l'autorité capable de résister aux atteintes du temps et de satisfaire les exigences de la raison.

Le plus angoissant des problèmes se posa dès lors à mon esprit et ne cessa de me hanter pendant de longs mois. J'essayais en vain d'étouffer mes doutes ; j'étais mené par une force supérieure. Partout et à propos de tout la même question se posait à moi : « Le Christianisme intégral ne se trouverait-il que dans le Catholicisme ? Le Protestantisme serait-il vicié à sa base ? » J'étais incapable, pour le moment, de répondre. Mais mon devoir était clair : je n'avais qu'à étudier très sérieusement le Catholicisme et à redoubler de ferveur dans ma vie religieuse.

J'eus une douce surprise en rentrant à Paris : mon ami Pierre de Lescure était torturé par les mêmes doutes que moi. Après avoir suivi des chemins diffé-

rents, nous nous trouvions maintenant au même carrefour. Nous résolûmes tous les deux d'aller trouver le P. Sertillanges. J'avais déjà entendu, à Saint-Jacques du Haut-Pas, le grand prédicateur et j'avais même été le voir une fois l'hiver précédent pour lui demander un renseignement concernant un travail que je faisais à la Faculté de théologie. A partir de novembre 1911, je vis le P. Sertillanges régulièrement, et je remercierai Dieu, jusqu'à la fin de mes jours, de m'avoir donné en lui un guide aussi précieux. Quand j'allai le trouver, j'étais encore loin du but, et des obstacles en apparence infranchissables s'élevaient devant moi. Je croyais le système catholique incompatible avec les découvertes de la science historique moderne. J'étais effrayé par la discipline romaine ; je me demandais si l'obéissance à l'autorité n'affaiblissait pas la personnalité et ne faussait pas la conscience.

Mes difficultés d'ordre intellectuel étaient parmi les plus sérieuses. Trois années de théologie protestante m'avaient imbu de cette idée que la religion du Nouveau Testament était différente de celle du Concile de Trente. Le Christianisme primitif était-il vraiment opposé au Catholicisme ? La question était vitale pour moi. Ce que je cherchais, c'était la religion que Jésus-Christ avait fondée et je ne me serais jamais senti le droit de me rallier au Catholicisme si je n'avais été convaincu de sa vérité. Je mis toute mon âme à relire le Nouveau Testament, en faisant le plus possible abstraction de toute idée à priori. J'avais déjà été frappé depuis longtemps par le caractère catholique de cer-

tains passages des Évangiles et des Épîtres. Je crus voir, en analysant la notion de l'Église dans les Épîtres de saint Paul, que le grand Apôtre des Gentils possédait déjà tous les éléments essentiels de la conception romaine de l'Église.

Je me mis à la rcherche des ouvrages catholiques sur les premiers siècles de l'ère chrétienne. Je découvris, à ma grande stupéfaction, qu'il y avait dans l'Église tout un vaste mouvement d'études historiques, approuvé par l'autorité. Pour ne parler que de la France, Mgr Batiffol, Mgr Duchesne, le P. Prat, le P. Lebreton, l'abbé Tixeront, l'abbé Rivière, et d'autres encore, avaient publié sur le Christianisme primitif de savants ouvrages, parfaitement au courant de la science protestante. De grandes revues scientifiques, comme la *Revue Biblique* et la *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, étudiaient les questions les plus diverses avec une compétence, une ardeur et une loyauté remarquables. Plus j'examinais le Christianisme du Nouveau Testament et des Pères apostoliques, plus j'étais frappé de sa ressemblance avec le Catholicisme. Mes yeux s'étaient dessillés. Comment avais-je pu si longtemps ne pas m'apercevoir de la distance qui séparait le Protestantisme moderne de la religion du Nouveau Testament ? La religion du Nouveau Testament était une religion d'autorité, une religion dogmatique qui s'imposait aux hommes comme une révélation surnaturelle, indépendante des jugements humains, supérieure aux fluctuations du temps, absolue et divine.

Newman avait admirablement montré dans son ouvrage sur le *Développement du Dogme* l'identité profonde du Catholicisme moderne et du Catholicisme du premier siècle. L'Église était toujours restée fidèle à elle-même et le Souverain Pontife, en mettant les chrétiens en garde contre le modernisme, n'avait fait que répéter les gestes de saint Paul écrivant à Timothée : « *O Timothée, garde le dépôt, évitant les nouveautés profanes de langage et les controverses d'une science qui ne mérite pas ce nom.* »

Je vis beaucoup de catholiques, des religieux, des prêtres et des laïques. Jamais je ne constatai cette diminution de la personnalité que le Catholicisme avait censé produire et que je redoutais tellement. Il est vrai que je ne vis guère qu'une élite ; mais les communautés ne doivent-elles pas être jugées par leurs élites ? Je recontrais dans les millieux catholiques des hommes d'une haute intelligence, d'une parfaite liberté d'esprit et d'une grande intégrité de caractère ; plusieurs fils très soumis de l'Église étaient des natures ardentes et riches qui n'auraient jamais pu demeurer dans les cadres étroits d'une secte.

Lorsque je condamnais comme une véritable abdication la soumission des catholiques à Rome, j'avais toujours oublié que l'Église, aux yeux d'un catholique, n'est pas une organisation administrative, créée par les hommes, faillible et caduque comme eux ; qu'elle est l'Épouse du Christ, qu'elle est animée et dirigée par le Saint-Esprit. Un catholique n'abdique pas plus sa personnalité en se soumettant à l'autorité de l'Église

qu'un protestant orthodoxe en se soumettant à l'autorité de la Bible. Tous les deux croient obéir à la voix de Dieu. Comme le dit excellemment le P. Bainvel : « Si le protestant trouve immédiatement la vérité dans l'Écriture, « garantie intérieurement par le Saint-Esprit, « le catholique la trouve non moins immédiatement dans l'Église, animée par la vie de l'Esprit divin en elle et par là même en lui[1]. » J'étais parti d'une fausse anthropologie en concevant l'Église comme une barrière interposée entre l'âme et Dieu, empêchant l'âme de communiquer directement avec Dieu. J'avais oublié que l'humanité n'est pas une poussière anarchique d'individus et que l'individu ne peut se développer pleinement que dans le groupe et avec le groupe. Les chrétiens sont les membres du corps du Christ et ils ne participent à la vie du Christ qu'en participant à la vie du Corps, ce qui ne les empêche pas d'entrer en communion immédiate avec le Christ. De même que le membre uni au corps subit directement l'action de l'âme qui gouverne le corps, de même le chrétien uni à l'Église subit directement l'action du Christ qui gouverne l'Église. L'expérience donnait raison au catholicisme, car c'était justement dans l'Église romaine que l'on trouvait les âmes qui avaient eu la vision la plus directe de Dieu ; les saints comme saint François d'Assise, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, qui avaient reçu d'admirables révélations, se

2. *Dictionnaire d'Apologétique* du P. d'Alès (chez Beauchesne), article Foi.

distinguaient également par leur obéissance scrupuleuse à la hiérarchie ecclésiastique. Cette hiérarchie que je me figurais assoiffée de domination était au service des âmes. Le Pape se proclamait le serviteur des serviteurs de Dieu. Gardienne de la Révélation, l'autorité n'exigeait l'obéissance que parce qu'elle avait conscience de posséder les paroles de la Vie éternelle[1].

Elle ne demandait d'ailleurs pas aux fidèles de rester passifs ; elle réclamait, au contraire, leur coopération. La pratique de la morale catholique, unie à la fréquentation des Sacrements, créait des êtres à la fois énergiques et doux, à la volonté forte et au cœur généreux, habitués à dompter leurs passions et leurs instincts, compatissants à toutes les faiblesses et à toutes les douleurs d'autrui.

L'intelligence elle-même recevait sa part d'enrichissement. Le dogme lui ouvrait des perspectives infinies ; ce dogme était même d'une telle grandeur que l'Église n'aurait jamais été capable de le conserver et de le développer intégralement sans l'assistance du Saint-Esprit. Les hérétiques nous offraient toujours un Christianisme mutilé et racorni ; nos pauvres cerveaux

1. La Papauté, loin d'être une puissance d'oppression est la seule force au monde capable de garantir l'indépendance spiritelle de l'Eglise. Elle a toujours revendiqué, vis-à-vis de l'État, la complète liberté de l'Église dans le domaine spirituel. Au contraire les Églises séparées de Rome, ou bien se laissent absorber par le pouvoir civil en devenant des Églises d'État ou bien se divisent et se subdivisent en sectes pour n'être bientôt plus que de petites chapelles.

humains ne voyaient jamais qu'un seul côté des choses. L'Église, au contraire, était essentiellement compréhensive. Elle refusait toujours de se placer à un point de vue exclusif. Elle combattait avec une égale vigueur les Docètes qui niaient l'humanité du Christ, les Ariens qui niaient sa divinité, les Pélagiens qui niaient la grâce, les Calvinistes et les Jansénistes qui niaient le libre arbitre, les Rationalistes qui niaient la foi, et les Pragmatistes qui niaient la raison.

La doctrine catholique n'était pas, d'ailleurs, un vague compromis entre plusieurs tendances contradictoires. Plus je l'étudiais et plus j'admirais son harmonie. Tout découlait d'une source unique : Jésus-Christ, et tout tendait à la même fin : la gloire de Dieu. L'unité du dogme n'excluait nullement la diversité des systèmes et les théologiens se divisaient en nombreuses écoles.

Le Catholicisme, loin d'opprimer les intelligences, était donc essentiellement libérateur. Le catholique ignorait ce douloureux divorce de l'intelligence et du cœur qui fait souffrir tant de protestants dont le cœur est demeuré chrétien alors que l'intelligence est agnostique. Rien n'alimentait autant la piété que la méditation des grands dogmes de la Révélation, et rien à son tour n'éclairait davantage l'intelligence sur les mystères de la Foi comme la pratique de la vie chrétienne. Je ne tardais pas à faire moi-même l'expérience de cette double action de l'intelligence sur le cœur et du cœur sur l'intelligence. L'hiver 1911-1912 ne fut pas seulement pour moi une année de

travail assidu, mais aussi une époque de vie religieuse fervente.

J'aimais à aller passer des heures entières à la chapelle des Bénédictines de la rue Monsieur. Je n'avais pas encore la foi, mais j'assistais souvent à la sainte messe. Les cérémonies, que j'avais jugées vides de sens il y a quelques années, prenaient maintenant pour moi une tragique grandeur. Le catholique n'avait-il pas le privilège d'assister au plus grand drame de l'histoire, la répétition mystique du sacrifice du Calvaire ? Associé à l'action du prêtre, il pouvait même s'offrir à Dieu avec Jésus-Christ descendu dans l'hostie et s'unir étroitement, dans la communion eucharistique, avec la sainte victime. Tous les autres cultes me parurent pauvres lorsque je compris le sens profond du mystère de la messe. Un jour vint où Dieu m'accorda la plus grande grâce de ma vie. Le jour de Pâques 1912, lorsque le prêtre éleva l'hostie consacrée, il me fut donné de croire. J'adorai le Dieu fait homme, qui continuait à habiter parmi nous sous les voiles du pain eucharistique...

Ma conversion était virtuellement achevée. Mes amis protestants tentèrent un dernier effort et me recommandèrent un livre anonyme qui venait de paraître sous ce titre : *Ce qu'on a fait de l'Eglise.* Ce volume, qui fourmille d'erreurs et même de contradictions, est un acte d'accusation contre l'Église et ses dirigeants. J'avoue que cette longue énumération de scandales ne me fit aucune impression. Il y avait eu de mauvais prélats et même de mauvais papes. Il y

aura toujours des scandales dans l'Église. Comment en serait-il autrement ? L'Église est divine, mais elle est composée d'hommes pécheurs. Dieu a promis l'infaillibilité au pape, mais il ne lui a pas promis l'impeccabilité. Dieu a un respect infini des âmes ; il nous demande notre collaboration, mais il nous laisse toujours libres de la lui refuser. C'est cette collaboration de Dieu et de l'homme qui constitue le drame de la vie de l'Église ; et le grand miracle de l'histoire, c'est que l'Église ait pu vivre et se développer malgré les chrétiens.

La conversion ne tarda pas à devenir pour moi une impérieuse obligation. J'avais été conduit du protestantisme libéral au christianisme des Évangiles. Et je voyais clairement maintenant que la religion des Évangiles et le catholicisme étaient une seule et même chose. Le protestantisme orthodoxe et même l'anglicanisme n'étaient que des réalisations imparfaites de l'idéal chrétien. Seule l'Église catholique était restée fidèle au Christ et la glorieuse liberté des enfants de Dieu ne se trouvait que dans la soumission au Vicaire de Jésus-Christ.

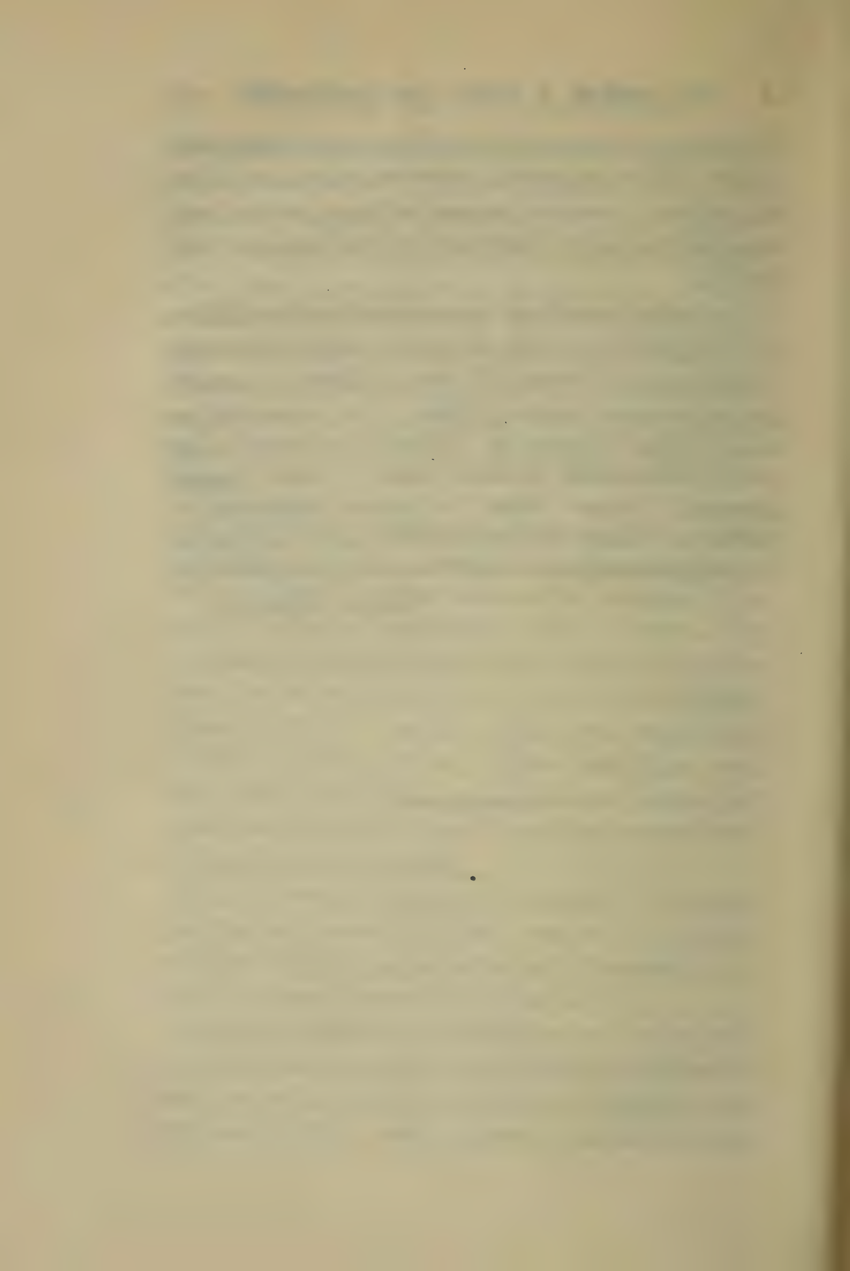
Mon entourage m'ayant demandé d'attendre quelques mois avant de faire le pas décisif, je ne fus reçu dans l'Église que la veille de la Toussaint 1912, dans le couvent dominicain du Saulchoir...

L'Église catholique, apostolique et romaine est tout l'opposé d'une secte ; en m'accueillant maternellement dans son sein, elle m'a uni plus étroitement, non seulement à Dieu, mais à toute la famille humaine

Une douce fraternité dans le Christ me lie désormais aux vivants et aux morts, à tous les catholiques de fait et de désir, à tous les hommes de bonne volonté, aux âmes souffrantes du Purgatoire et aux âmes glorifiées du Ciel.

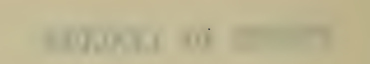
J'ai même le sentiment que mon entrée dans l'Église m'a rapproché de tous les pieux protestants morts en invoquant de bonne foi le nom du Christ. Ne sont-ils pas maintenant auprès de Dieu ? Ne saluent-ils pas dans l'Église l'Épouse du Christ ? Ne prient-ils pas pour la conversion de leurs frères ? Aussi, lorsque, agenouillé devant l'autel, je promis obéissance et fidélité au Vicaire de Jésus-Christ, mon cœur, débordant de reconnaissance, crut recevoir leur bénédiction

André de Bavier.





PIERRE DE LESCURE



Des « Religions de l'Esprit » à la « Religion de l'Autorité »

L'homme est un être enseigné.
LACORDAIRE.

Je sais bien que la foi n'est pas « un don de raisonnement ». Je sais bien qu'elle est « Dieu sensible au cœur », et je sais que le cœur a « son ordre » et que « d'exposer d'ordre les causes de l'amour, cela serait ridicule ». Et j'ai beaucoup appris du plus grand des amours dans le seul cœur d'un Pascal. Je vais néanmoins dire des *raisons* sans lesquelles, peut-être, je ne croirais point. « *Fides ex auditu* » notait l'homme du *Mémorial* dans ses brouillons sublimes persuadé que le « Dieu sensible au cœur » a besoin « d'instrument » et que c'est ainsi que « la preuve » est nécessaire... Mais comprends, lecteur ami, les pudeurs jalouses qui font que l'on ne dit pas tout ; qu'après avoir énuméré bien des « raisons de croire », l'on ajoute vite avec Brunetière : « J'en ai d'autres, de plus intimes, de plus personnelles. » Je parle, vois-tu, parce qu'il s'agit d'un plus Grand que moi qui est aussi ton Hôte, que tu le saches ou non ; conçois, pour-

tant, que je rougisse à l'évocation des intimités de mon Maître, comme cet Agellius dont écrivait Newman.

*
* *

Toute ma tradition familiale appartient à l'Église. Le milieu dans lequel je fus élevé n'était pourtant point pratiquant. On me baptisa. Je fis ma première communion. Cette cérémonie qui frappe fortement, paraît-il, une foule d'âme d'enfants, ne m'a laissé aucun souvenir. Je m'étais intéressé au catéchisme comme à toute autre matière d'étude, aussi bien et point d'autre façon. Les procédés de certains journaux cléricaux à l'égard de mon père, alors dans la politique, froissèrent beaucoup mon jeune cœur. Une entière liberté me fut toujours laissée dans le domaine religieux. De bonne heure je ne fréquentai plus les églises. Je devins entièrement indifférent par coutume, et, bientôt, j'étais un petit esprit frondeur, malgré un entourage plein d'affection pour moi. L'exemple d'une vie toute de noblesse stoïcienne, que j'eus le privilège de contempler quotidiennement, me ramena de bien des écarts, en me gardant, sans doute, d'une existence perdue.

J'avais alors dix-huit ans. La classe de philosophie, dans un établissement universitaire, commença d'éveiller mon intérêt aux choses de l'esprit. L'enseignement visait à la neutralité. Dans mon milieu, les meilleures intelligences étaient incroyantes. Je me représentais le catholicisme comme une étroite bigoterie. Par souci

de vérité morale aussi bien que scientifique, tout spiritualisme me semblait périmé. Un professeur d'histoire naturelle me mit, un jour, entre les mains un livre de Le Dantec. J'y trouvai avec joie une systématisation de mon athéisme implicite. L'énigme du monde m'apparut résolue par la découverte des « cellules pyramidales ». Mais la question morale me préoccupait surtout. Je m'accommodais mal de la rude franchise du célèbre biologiste. *Sa* science, qu'il disait lui-même « destructive », ne répondait pas à mon besoin de construction spirituelle. Le « positivisme » métaphysique de Guyau, religieusement irréligieux, me prit davantage.

C'est alors que je connus Gaston Riou. Certes, bien des questions vitales nous séparèrent depuis, mais je lui dois de m'avoir le premier orienté vers la Cause divine. Il écrivait sa *Lettre flamande*, cet appel d'un cœur huguenot à la France républicaine. Il était ardent, sincère, apôtre. Sa chevalerie chantait la vie belle. Sans que je me l'avouasse, il m'entraînait déjà. Sa personnalité était prenante. Il est vrai, une chose nous divisait, capitale : c'était son Dieu. On m'avait enseigné une seule définition de la Vérité : l'accord de la pensée avec son objet. Pour Riou, il y avait une Vérité *pratique*, celle qui fait vivre, et son domaine, celui de l'action, se refusait au contrôle de la science. Partant de là on pouvait aboutir à Dieu. Mais le problème, vu sous cet angle, ne rentrait pas dans les cadres scientistes de mes concepts. Nous ne pûmes nous entendre encore.

Toutefois, la question d'une norme à donner à la vie morale me préoccupait toujours. L'idéal social m'attira. L'*Ecole socialiste* de Paris se fondait. J'y fréquentai. Je suivis Georges Renard au Collège de France. Je lus Georges Sorel et Lagardelle. Les ardeurs du syndicalisme révolutionnaire alimentaient mon enthousiasme.

Un jour, détail insignifiant, dira-t-on ,— pour une âme qui cherche les petites choses valent — je rencontrai Gaston Riou, après une séparation assez longue. André de Bavier l'accompagnait. Ils se rendaient tous deux à une conférence donnée chez un pasteur. J'allais à une réunion socialiste. Ce fut un bonjour cordial, un échange d'adresses. Devant les péroraisons amères qu'on débita ce soir-là, je me pris à penser à « la paix chrétienne » dont on entretenait, peut-être, en ce moment, mes amis. « La paix chrétienne », c'était le domaine mystérieux pour moi. Je l'évoquais parce que, sans doute, les deux jeunes hommes m'avaient paru très calmes, et qu'ici l'on se chamaillait, révoltés sans entente intérieure, sans points communs presque pour la marche à la vie, à la lutte.

Deux mois après j'écrivais à Gaston Riou et lui demandais un rendez-vous. Le pèlerinage vers la Vérité reprenait.



Le premier livre qui m'initia au Protestantisme libéral fut l'*Esquisse d'une Philosophie de la Religion*,

d'Auguste Sabatier. C'est Mgr Mignot qui dit de cet ouvrage « qu'il fut écrit avec le cœur autant qu'avec l'esprit[1] ». Et certes, l'auteur est plein d'amour pour ceux qui le liront et qui ne croient pas. Son idée première est de communier avec eux. Il communie déjà, avant d'arriver au « bon pays » où il les veut. mener. Ce qu'ils pensent, eux, instruits des méthodes de la Renaissance, des pratiques d'esprit du XVIe et du XVIIIe siècle, il le croit pleinement, et ce que M. Sabatier croit n'est pas beaucoup plus que ce qu'ils pensent. L'antinomie qui m'avait toujours choqué entre « l'esprit moderne » et l'esprit chrétien n'existait plus dès lors. Tout le livre du doyen de la Faculté de Théologie protestante et plus encore, peut-être, son ouvrage : *Des Religions d'autorité à la Religion de l'Esprit*, étaient des hymnes à l'affranchissement de la conscience humaine. Loin de l'attaquer, ils célébraient l'axiome fondamental de mon économie intellectuelle : « Dans toutes les manifestations de sa vie, l'homme moderne obéit à une aspiration unique ; il tend d'un effort incompressible à la conquête définitive et à la réalisation de son autonomie[2]. »

J'apprenais que l'esprit protestant et l'esprit scientifique étaient nés à la même date, que, sans doute, les Réformateurs n'avaient point proclamé tout de suite le principe du libre examen, mais qu'ils l'incluaient dans leurs actes et que leur exemple

1. Mgr MIGNOT, *L'Eglise et la Critique*, Lecoffre, 1910.
2. Auguste SABATIER, *La Religion et la Culture moderne*, Fischbacher, 1897.

devait porter fruit. La formule de Vinet m'était singulièrement éclairante : « Le principe de la Réforme est d'être une éternelle réforme. » Ainsi l'autonomie morale devenait en religion *théonomie* et l'hétéronomie était aussi exclue de ce domaine. Dernière libération de l'homme vis-à-vis de l'autorité des Anciens ; avènement dans l'ordre spirituel du régime de libre recherche et de perpétuelle discussion, principe fécond, déjà, dans l'ordre scientifique, où tout repose sur la seule évidence, dans l'ordre social, où le gouvernement de soi par soi est seul véritable. Mais plutôt libération reconquise ; car l'Évangile de Jésus proclamait cela.

Ainsi appris-je, selon la méthode libérale, Dieu, le Christ et la Foi. J'appris de *Dieu en nous* qui ne se définit, ni ne se nomme, ni ne se classe ; le Dieu qui *inspira* Jésus et les Prophètes et les grands génies de la race humaine ; le Dieu qu'un *acte de foi* personnelle nous donne comme un Père, quand nous faisons *confiance* à la vie et au mystère. Cette *essence du christianisme* me rendait acceptable la religion de Jésus. Rien ne m'était imposé « du dehors ». Ma « liberté de personne humaine » était sauvegardée. Je trouvais une morale de la bonne volonté et de la charité. On me disait conciliable avec la « pensée moderne » l'espérance que le monde était bon.

En plus — surtout, conviendrait-il peut-être d'écrire — les idées nouvelles apportaient des arguments à mes négations. La « religion de l'esprit » ne remplaçait pas « les religions d'autorité » sans procès.

Mes préjugés contre le catholicisme crurent s'orner de raisons. Les distinctions du protestantisme étaient faites pour me plaire : liberté et autorité ; règne de l'esprit aux temps de l'éclosion chrétienne, règne du ritualisme et de la sujétion à l'âge théologique ; sacerdoce universel proclamé par le Christ, forme lévitique reprise par l'Église pour constituer le privilège d'une caste ; culte en esprit et en vérité de l'époque évangélique changé en une adoration matérielle par les sacrements ; le dogme enfin, le dogme surtout, encombrant la pureté de l'enseignement primitif de conditions absolues et intransigeantes capables de créer des conflits interminables entre la religion et la science.

Tel était alors mon état d'esprit. Tout semblait m'éloigner du catholicisme. Une autorité extérieure quelle qu'elle fût, m'était de plus en plus odieuse. La crise moderniste sévissait. Autour de moi on dénonçait le « césarisme » de Rome. Je croyais voir les faits renforcer mes convictions sur le développement religieux de l'homme en pleine liberté. « L'humanité est-elle majeure ou mineure ? » répétions-nous sans cesse,. Et certes, notre réponse était nette. Les modernes étaient les vrais anciens ; ils avaient pour eux une longue expérience. « Comment la raison de l'âge mûr serait-elle asservie aux rêves ou aux premiers raisonnements de l'adolescence[1]? »

La prédication de M. le pasteur Charles Wagner, qu'on sait moraliste de robuste constitution, entrete-

1. Auguste SABATIER, *Les Religions d'Autorité et la Religion de l'Esprit*, Fischbacher.

nait ma *Foi*. Quant au point de vue transcendant, je le négligeais de façon à peu près totale.

Je priais parfois ; mais prier, pour moi, c'était rentrer en soi-même, accumuler une force intérieure, concentrer son énergie afin de la pouvoir mieux répandre. Je me mettais bien ainsi en face de l'Inconnaissable, mais avec la pensée que mon temps ne serait point perdu moralement même si « l'hypothèse Dieu » était fausse.

Un séjour en Angleterre me donna de visiter les œuvres protestantes de Londres. Je me cantonnai surtout chez les dissidents. Je vis Cambell ainsi que Silvester Horne, le pasteur-député du *liberal party*. Les *men's meetings* m'enthousiasmèrent. C'était toute la religion laïque agrémentée d'aspirations démocratiques. Certaines tendances de l'anglicanisme me furent une découverte. La largeur de vues de ritualistes très catholicisants m'étonna fort. Plusieurs pasteurs de la Haute Église me firent l'éloge de *Rome*. Je ne les comprenais guère. Pourtant la distinction fameuse du Fidéisme : la Foi indépendante des croyances, me permit de sympathiser avec eux. Cette même tournure d'esprit m'engagea à fréquenter quelques ouvrages modernistes.

« L'affaire Tyrrell » venait de tristement finir. Elle avait fait un grand bruit parmi nous. Je commençai par lire *Le christianisme à la croisée des chemins*, puis d'autres œuvres du polémiste, puis celles d'avant la condamnation. Le révolté avait d'abord flatté ma tendance anarchique à l'indépendance. Je

m'attachai à son enseignement. Or il enseignait que « l'idée » du protestantisme libéral n'était pas spécifiquement chrétienne ; qu'elle donnait naissance à « un système d'éthique religieuse bien plutôt qu'à une religion » et que le christianisme poussait au delà sa pointe. « La moralité de Jésus n'est pas la substance de sa révélation, pas plus qu'elle n'est la raison de Jésus. » La morale est antérieure au Christ. Tout homme peut l'atteindre en faisant usage de sa raison et de sa conscience. C'est une condition de la vie, non « la plus haute vie[1] ».

Par une théologie déficiente, chemin mal empierré, j'arrivais avec peine à une route plus sûre. *Nova et Vetera* et *Dures paroles*, les méditations de Tyrrell encore catholique me frappèrent fort. On y traitait de vie intérieure ; mais la vie intérieure ce n'était plus un complexus d'aspirations, d'élans vers *le divin*, de rêverie en face d'un mystère chaotique. J'entrevoyais un autre monde, le monde invisible qui nous pénètre et nous compose pour une part, nous dépasse pourtant, existe en dehors de nous. Je reconnaissais que la piété catholique battait d'un autre cœur que ma religiosité libérale. Il y avait là une autre source qu'un pur historicisme, qu'un simple moralisme. La doctrine chrétienne n'était plus identifiée à une philosophie naturelle, de haute inspiration certes, mais sur le même plan que toute discipline spirituelle de l'ordre humain.

1. George TYRRELL, *The Christianity at the Cross-Roads*, Longmanns, éd.

Cependant, la distinction de Tyrrell : « Église théologique », « Église religieuse » s'adaptant à la théorie fidéiste : la Foi indépendante des croyances, me poussa à transporter celle-ci dans le catholicisme. Paul Sabatier m'avait initié à saint François d'Assise. J'admis facilement qu'en dehors d'un bagage de dogmes périmés, il pût exister dans cette grande tradition des germes de vie. Pourquoi ne pas m'enquérir, me disais-je, de « l'Église religieuse » ?

*
* *

Certes, mon état d'esprit était alors très net. Je n'avais aucune intention de revenir à la religion de mes pères. Mon idéal, dès mon adhésion intellectuelle aux tendances réformées, avait été de déprotestantiser le protestantisme. Le caractère de secte me choqua toujours. Je rêvais d'une catholicité réformée plus largement œcuménique que l'Église romaine, admettant toutes les *croyances* sous une *Foi* commune. « Le protestantisme n'est pour moi qu'un point de départ, disait Vinet, ma religion est au delà : je pourrais, comme protestant, avoir des opinions catholiques, et qui sait si je n'en ai pas ? Ce que je repousse, c'est l'autorité. » Quand je m'initiai donc à la vie religieuse de l'Église, ce fut avec l'intention d'assimiler ses éléments riches, dans l'esprit d'une « perpétuelle réforme ».

Vers cette date je visitai un couvent de religieuses dominicaines. Le renoncement joyeux m'étonna. Ici,

en toute simplicité, on parlait du « bon Dieu » et d'un monde invisible ; on vivait du surnaturel. Cette piété, tout imprégnée de la large tradition dominicaine, m'engagea à lire la *Vie du Père Lacordaire*, par le Père Chocarne. Ce livre me fut une clarté.

« Un jour, au détour d'une rue, dans un sentier solitaire, on s'arrête, on écoute, et une voix nous dit dans la conscience : voilà Jésus-Christ[1]. » Grand moine vous m'avez fait entendre votre Maître, vous m'avez le premier initié au vrai Christ. Ce ne fut pas de la chaire de Notre-Dame, alors que votre éloquence conquérante dépassait les porches pour atteindre la France tout entière. Une parole catholique, la vôtre même, n'aurait peut-être pas encore conquis ma méfiance. Je vous suivis en votre cellule, parmi vos humiliations révélées. Je connus la crypte des Carmes, le Chapitre de Flavigny. Je connus en vous-même votre devise : *Un Dieu et une Croix* ; je découvris à travers votre existence cette autre formule : *Souffrir par justice pour expier* ; *souffrir par amour pour prouver*. Je sus la monotonie sainte des heures passées, loin de l'enthousiasme des foules, dans *la tranquillité de l'ordre*, en compagnie du devoir divin. Et je vous retrouvai, plus tard, en l'un de vos frères et de vos fils qui, patiemment, me révéla la Vérité intégrale, se faisant tout entier à tout mon pauvre moi enflé d'une superbe ignorante mais finalement dompté par

1. LACORDAIRE, *Conférences de Toulouse*, édition Poussielgue, p. 165.

l'humilité qui sait. Je m'arrêtai enfin devant le secret de votre vie : l'amour d'un Dieu fait homme.

Par l'Incarnation réalisant sa puissance dans une âme, j'entrevis l'Incarnation. Le dogme générateur de la piété catholique, peu à peu, se précisait. En tant que dogme je ne l'admettais pas encore ; mais une expérience vécue m'était une voie vers ce *Chemin de chair* sans lequel le *Dieu caché* reste pour nous, êtres de chair, un éternel Séparé.

Le Dieu que j'apercevais alors n'était plus le Dieu du libéralisme, ce Dieu qui est tout pour n'aboutir à rien ; ce Tout-Puissant dont on discute la puissance ; cet Infini qui s'émiette en tout, *devient* avec tout, fuse de tout pour s'évanouir dans un néant et, immense Inutile, laisser l'homme à sa nuit. Le panthéisme d'Auguste Sabatier m'apparaissait dans sa logique, maintenant par un coup de cœur, le nom du Père céleste. J'en découvrais un autre, un panthéisme d'amour. Je découvrais aussi un panthéisme effectif, mais un panthéisme réduit à un cas, Dieu habitant au maximum en l'un de nous, pour venir à nous et nous attirer à Lui, le Dieu du *Mystère de Jésus*, non Celui des « philosophes et des savants ».

« *Personne ne vient au Père que par moi.* » Rien ne vient non plus du Père que par notre chef de race, le Christ. « *Qui connaît la pensée de Dieu ? Nous, nous avons la pensée du Christ*[1]. » Et ce Christ n'était plus le jeune rabbi de la pastorale renanienne qui inspira,

1. II Cor., 16.

quoi qu'on dise, l'impressionnisme de la théologie protestante contemporaine. Le Crucifié de Lacordaire comprenait plus que la foule juive, sous la divine accolade de sa croix. Son Calvaire ne surplombait pas seulement les plaines de la Palestine. Le panorama du monde s'étendait devant le Golgotha. En sa chair meurtrie souffrait l'humanité tout entière. En son renoncement total se renonçaient les élus de tous les âges, et son cri : « Père ! », lancé à travers les espaces, c'était le résumé de l'effort religieux des siècles, lui-même étant pour nous la réponse vivante de Dieu. Centre du monde, homme universel, tel m'apparaissait bien alors le Christ, *Pont divin* entre le ciel et la terre, comme disaient les anciens mystiques, passage à niveau entre deux mondes, « la nature ne faisant pas de bonds », la surnature la prolongeant sans la contredire, une chaîne harmonieuse s'établissant de l'homme à Dieu par un être qui fut pleinement homme et en qui, non moins pleinement, vivait Dieu.

Certes, cette vision du Jésus catholique ne me fut pas révélée d'un seul coup. Je résume des démarches de l'esprit trop longues à conter. Le livre du Père Chocarne en me montrant une vie religieuse profonde, sublime intégrisme humano-divin ; en me renvoyant, sans cesse, à la fin transcendante qui en fut le secret, m'impressionna fort. Le dogme n'était donc plus un froid concept sans influence vitale. Serait-ce lui qui ferait palpiter la vie catholique ? J'en vins à me poser cette question qui devait bouleverser toutes mes notions acquises : La foi serait-elle liée à des croyances ;

« l'Église théologique » produirait-elle « l'Église religieuse ? » Le point de vue de Tyrrell, après m'avoir servi de chemin, devait être bientôt dépassé. L'idée directrice découverte dans l'âme de Lacordaire n'était point cette expérience confuse de la divinité que le moderniste croyait voir à l'origine de la Révélation. Et puis, au fur et à mesure que je reprenais les ouvrages de l'ex-Jésuite anglais, en suivant les démarches successives qui l'éloignaient de l'Église, j'apercevais les pertes successives aussi, et le ton de son dernier pamphlet n'était plus celui de sa méditation première.

Dieu m'avait donné de faire un pas de plus. Par son Christ, Il m'amenait, lentement encore, vers son Église. Le Fils me conduisait à la maison du Père.



A cette époque, André de Bavier, étudiant à la Faculté de théologie protestante, que j'avais cru laisser très libéral trois mois auparavant, m'écrivit une lettre toute pleine de chaude admiration pour « la vie religieuse » catholique. « Ce qui me frappe, disait-il, chez les catholiques d'élite que j'ai eu le privilège de rencontrer, c'est leur intelligence de la vie intérieure. Il y a dans le catholicisme une véritable science de la vie religieuse, nous l'ignorons trop ». « Tous les matins, disait-il encore, je lis la Litanie des Saints, dans le Paroissien romain, et tous les soirs je termine la journée par la récitation de Complies ». Je me vois sortant,

après la lecture de cette lettre, afin d'acheter un « Paroissien romain », et de chercher ce que pouvaient bien être ces prières. Or la liturgie de l'Église, à laquelle je tâchai de m'initier, me montra de nouveau un centre unique : le Christ.

Je commençai de fréquenter les églises. A la fin du jour j'aimais à me rendre aux « saluts », ces inclinations du ciel vers la terre et de la terre vers le ciel communiqué. Je ne croyais pas encore explicitement à la présence réelle. Pourtant, le culte collectif unissant les puissances de l'âme en toute liberté intérieure, m'attirait. Sans doute j'entendais déjà confusément les voix du temple catholique. L'église n'était plus un simple lieu de prière à la mode réformée. Elle rassemblait tout ce que Dieu a fait à l'égard de l'homme, elle incluait tout ce qu'est l'homme vis-à-vis de Dieu ; elle offrait en une oraison de pierre l'appel de la création, en face du mystère. Le mystère était là. « *Le Maître est là, et il t'appelle* ».

Ainsi je prenais peu à peu contact avec l'existence quotidienne du Catholicisme ; je m'efforçais de comprendre son existence séculaire, de découvrir le principe directeur de ce grand vivant.



Mon retour à Paris cette année-là coïncida avec celui d'André de Bavier. Nous eûmes ensemble une conversation très intime. Notre étonnement respectif fut grand. « Nous en étions au même point ». La question

de l'Église se posait à nous parce que la question de Dieu se précisait. Nos voies avaient été différentes. La conclusion était la même.

Nous nous mîmes à l'œuvre, essayant de dégager l'inconnu du problème. Les tâtonnements furent longs. Une foule de préjugés encombraient notre marche. Les questions de personnes, sans nous retenir, avaient leur rôle. Dans le protestantisme, nous vivions dans un milieu d'élite. Pour ma mart, j'ai longtemps demeuré auprès d'un jeune pasteur et de sa femme, dont l'existence morale imbue de cordialité me laisse un souvenir ému.

Nous n'avions guère confiance dans les prêtres. Le monde ecclésiastique nous était suspect. L'idée nous vint, pourtant, de consulter une personnalité catholique. Mais laquelle ? Nous connaissions quelques noms. Ils étaient plus ou moins liés à la politique. Nous n'avions que faire de ces menées. La religion seule importait pour le moment. Ce furent de nombreux pèlerinages dans les églises aux heures des prédications. Nous cherchions une parole droite, et nous redoutions un « accapareur ».

A Saint-Jacques-du-Haut-Pas, le Père Sertillanges traitait de l'Église. Dès l'abord nous eûmes l'impression d'une vie au service d'une Vérité. L'homme s'abstrayait du discours. C'était « une voix ». L'apôtre tout vibrant d'amour de conquêtes pour son Maître, ne me donna pourtant pas de crainte. Un serviteur qui se croit vraiment « serviteur inutile » travaille pour plus grand que lui et laisse agir une autre puissance que la

sienne. Il n'impose pas « du dehors » ; il ne permet pas non plus qu'on « s'en rapporte », comme Descartes s'indisant d'examiner la religion ; *il croit en Dieu* ; *il croit aux âmes* ; il respecte la sainte liberté de celles-ci ; il sait que Celui-là peut tout et que la clairvoyance divine emploiera nos bons vouloirs mais n'a que faire de nos menées.

Tel m'apparaissait en chaire le Père Sertillanges et tel bien davantage se révéla-t-il quand je me décidai à tenter une démarche auprès de lui. Je me souviens avec émotion de cette première visite. Mon désir était de recevoirdes « éclaircissements ». Je n'avais aucune intention de me livrer. Je me posais plutôt en juge et n'entendais pas qu'on m'attaquât. Le Père me reçut simplement. Il m'écouta. Il me répondit avec cette chaleur de parole, cette agilité d'esprit qu'il donne à une seule personne aussi bien qu'à tout un auditoire. Il m'aurait de lui-même fixé un prompt revoir que je ne serais certes pas revenu. J'eusse abusé de cette charité, la prenant pour mainmise. Au contraire, une délicatesse qui attendait, comme Dieu nous attend, m'aida à comprendre qu'il y avait là un docteur possédant une doctrine supérieure à la sienne. Je ne devais pas *user* celle-là comme tant d'autres : elle était de Dieu.

Certes, c'était bien une Vérité *divine* dont j'avais alors besoin. Je respectais de toute mon âme, je respecte et j'aime les hommes qui jusque-là m'avaient servi d'initiateurs ou de maîtres. Mais ils n'avaient pu me donner que *leur* pensée, *leur* système. Leurs élans, parfois sublimes, aboutissaient aux *Qui sait* ? inutiles, et s'ils

affirmaient, je ne recueillais d'eux qu'une idée subjective, fruit d'une expérience laborieuse, peut-être, mais livrée à l'incertain. Et les contradictions s'entrechoquaient, et les mandarinats à la Tyrrell, aboutissant aux seul-à-seul décevants, s'épuisaient dans une indépendance stérile.

« Description de l'homme », dictait alors à mon esprit l'immortelle voix de Pascal, « description de l'homme : Dépendance, désir l'indépendance, besoin ». — Mais l'acte de foi n'est-il pas libre ? Le subjectif ne s'engage-t-il pas dans la recherche ? La vie morale n'a-t-elle point pour axiome : chacun de nous doit obéir à sa seule conscience ? — D'autre part, l'homme serait-il « la mesure des choses ? », et les décrets de la conscience ont ils valeur par le seul fait qu'ils sont *ses* décrets ? Avant de s'obéir à soi ne faudrait-il pas faire *sienne* la Vérité ?

Pascal ! Pascal ! âpre modèle des âmes qui cherchent, vos frères n'ont pas tous les joies des *nuits de feu* ; vous imaginiez sans doute leur faiblesse, et quand, avant d'écrire, vous vous agenouilliez, peut-être vouliez-vous qu'on vous lise en priant.



Dans une rue calme, à l'aspect un peu roide, des façades très honnêtes semblent vous dire : « Comme nous, recueillez-vous, passants. Ecoutez. Vous entendrez des tintements de cloches qui, timidement, annoncent à Paris oublieux quelque heure canoniale ». Je suis entré

souvent par la grand'porte et si modeste, par la cour minuscule où des pépiements de moineaux accompagnent les *Gloria*, en cette chapelle de la ruc Monsieur, que fréquentèrent Coppée et Brunetière, et qui révéla à Huysmann, par les cantiques de ses moniales, les ampleurs de la théologie catholique. J'y fus prier. C'est là que j'ai médité l'enseignement des Pères, la sublime épopée du Catéchisme de Trente, et Mœlher, et Newman, et d'autres maîtres aimés. C'est là que j'ai commencé à concevoir, devant Dieu, que l'Église n'est point une théorie appliquée, mais une Réalité vivante communiquant à l'homme, en lui « donnant le jour » comme une mère, la lumière de vie. Je compris la divinité de cette *Mère* par la pleine humanité de son grand geste séculaire, qui relie *tout* l'homme, et tous les hommes, à travers les espaces et les temps, au Père commun dont elle fait notre Père *en commun*.

La connaissance de Dieu, dans l'Église, serait-elle liée à la connaissance de l'homme ? Une théologie authentique n'y serait-elle que la conséquence d'une anthropologie vraie ? La Religion *de l'homme* serait alors *selon* l'homme, l'homme *complet*, « animal raisonnable et sociable », n'ayant que faire des créations idéologiques de l'esprit humain. Dans ces pensées, le culte extérieur du Catholicisme qui m'avait si fort choqué, en un temps, me paraissait peu à peu tout vénérable. Dieu quittait l'abstrait. Du lointain des idées Il descendait se poser sur la vie réelle. Je compris la valeur sublime des « abêtissements » et que c'est en utilisant la matière qu'on la dépasse et qu'on la sauve. Le Dieu

fait homme de Lacordaire — une *incarnation* point de départ du mouvement religieux — avait déjà préparé mon esprit à toute l'économie spirituelle de l''Église. J'entrai dans sa sublime ordonnance.

Une fois comprises la puissance protectrice, la valeur génératrice du dogme, je me sentis définitivement orienté vers le sanctuaire catholique. Le dogme enfin m'orienta vers la Vérité insondable. Nécessaire et divin d'origine, je le vis se déclarer inadéquat. Connaissance « en *énigme* », il exigeait une connaissance meilleure et se disait impuissant à la communiquer lui-même. La religion qui fixait le mieux l'intelligence au sujet du divin, était donc celle qui l'invitait d'autant mieux à reconnaître, en face d'un tel objet, le néant de l'intelligence, de même que, laissant de libres élans à la sensibilité dans ses rites, elle était celle qui la disciplinait le mieux en l'imprégnant de raison. Elle était la Religion la plus raisonnable, et sa sagesse divine, par des *analogies* dont les cheminements mènent à l'Etre infini sans Le livrer, faisant éviter à la connaissance la vanité des définitions de l'Ineffable et le vague d'exaltations purement esthétiques ou mystiques. Elle était la plus scientifique, oserai-je dire, reconnaissant en l'homme, et transposant dans le mode surnaturel, une physiologie, une psychologie, une sociologie. Sur ce dernier point, les variations contemporaines des groupes reformés, confirmation des « variations » de l'histoire, accentuaient à mes yeux la stabilité organique de l'Église. Elles illustraient le mot d'Auguste Comte,

dur sans doute, mais, il fallait l'avouer, vrai : Les Protestants ne savent pas ce que c'est qu'une religion.

Dans l'oratoire intime qu'est toute âme, ce n'était plus « au dieu inconnu » que j'élevais un autel, et la table d'offrande que surmontait le crucifix, avait pour inscription : Dogme, hiérarchie et culte.



Une expérimentation vivante vint justifier la Foi que j'entrevoyais plus précise. Lacordaire m'était devenu le compagnon des jours de lutte. Je l'allai retrouver, Prieur en esprit, en ce couvent de Flavigny que l'exil poussa sur un sol étranger. Je fus demander pour quelques jours l'hospitalité du *Saulchoir*...

Des moines charitables m'accueillirent. Je sens encore la première main largement tendue, le geste de bienvenue si peu « accapareur ». J'ai vivante au cœur la douceur bienveillante d'un Prieur, toute faite de délicatesse newmanienne. J'entends, précises, les conversations ou graves, ou de vigueur enthousiaste, de tel exégète à la foi paisible, « enraciné » dans le Christ, de tel moraliste, logicien, historien, tous ouvriers fermes et humbles, fixés par un idéal commun qu'une étoile et un soleil symbolisent : celle-là marquant l'éloignement du monde et de la chair nécessaire pour monter aux clartés pures, celui-ci disant la fécondité et la force. L'Esprit de Dieu vécu là *en commun* me fut une confirmation bienfaisante. Le dogme organisateur de vie collective, développant

une tradition en fonction de son « idée vitale », épanouissant un germe avec d'autant plus de richesse qu'il lui donne des lois protectrices, créant des âmes libres quant au « *surcroît* », parce que fixées quant à « *l'unique nécessaire* », le dogme, encore, me livrait sa puissance.

*
* *

Le Saulchoir, dernière étape. C'est là, quelques mois après ma première visite, que le Patriarche Dominique consacra, dans sa maison, mon retour à la Maison de Dieu. Le Père Sertillanges, après m'avoir montré le chemin, me conduisant de son abnégation au seuil du sanctuaire, laissa à sa famille religieuse les joies de l'accueil.

Le premier ouvrier de cette Revue, se faisant ouvrier de mon cœur — que son œuvre lui soit fidèle ! — reçut ma confession et me donna mon Dieu.

Peu après, cher compagnon de route, vaillant frère d'armes aujourd'hui, André de Bavier, nous communions ensemble.

Pierre DE LESCURE.

LUCIEN PUEL DE LOBEL

Vers la Foi par l'Apostolat

Mon évolution fut très lente. Si j'en cherche aujourd'hui les motifs, je demeure tout hésitant. Mon unique certitude est que Dieu m'a dirigé ; et je comprends maintenant que ce fut à travers d'innombrables écueils.

Quand je m'efforce de suivre, dans mon passé, le sillage de la main divine, je crois voir qu'une grande grâce me fut donnée : la curiosité des âmes et l'irrésistible besoin d'agir sur elles.

Aussi ma reconnaissance va-t-elle très vive aux âmes ardentes et chercheuses, hésitantes et victorieuses, riches et nuancées, que Dieu voulut sur ma route. Elles me donnèrent leur beauté, puis, surtout, leur détresse, me faisant ainsi un devoir de me hausser d'abord vers elles pour les comprendre, ensuite d'acquérir de quoi les exaucer.

C'est pourquoi tu comprendras, ami, l'hésitation craintive de mon récit. Tu me pardonneras d'être inhabile à réveiller certains échos. Tu songeras que la défaite d'une âme par Dieu ne va pas sans déchirement. La souffrance a des pudeurs qui imposent silence.

*
* *

Peu après ma première communion, ma foi, trop inconsistante, se dissipa dans de vagues aspirations sentimentales. Je perdis peu à peu l'habitude de prier Dieu ; j'invoquais plutôt l'éparse Beauté de la nature, lui attribuant je ne sais quelle force d'amour.

Bientôt le point de vue critique, avec un exclusivisme desséchant, domina entièrement mon esprit. Le catholicisme me paraissait une doctrine rétrograde et puérile. Dans chaque argument qui m'était proposé en faveur de la foi, je croyais trouver un motif de douter. Par sincérité, comme aussi par respect orgueilleux de mon « indépendance », je m'abstins de toute pratique.

Je me mis à l'école des sceptiques. Toutefois j'étais attiré par le matérialisme, qui me paraissait le système le plus probable. La matière seule demeurait indiscutée à mes yeux.

Je lus alors, avec une heureuse impression d'évidence, les faciles ouvrages de M. Le Dantec. L'athéisme devint ma doctrine.

Deux idées, à ce moment, me semblent essentielles et dignes d'être répandues : le déterminisme et l'égoïsme universels. Aux jeunes camarades qui ont la patience de m'écouter, je répète continuellement que la liberté humaine n'existe pas, qu'elle est même impossible et impensable : les lois de la nature, en effet, ne souffrent aucune contingence. D'autre part — et

ceci découle logiquement de l'idée précédente — tous nos actes, libres d'apparence, ceux même qui nous semblent les plus généreux, sont fatalement égoïstes. Ne sont-ils pas toujours motivés, en dernière analyse, par le vouloir-vivre ? Le désintéressement n'est qu'un mirage.

Avouerai-je, à ce sujet, que, dans ma juvénile ardeur, je me crus quelque temps l'inventeur de cette vieille redite. Lorsque, en classe de seconde, je connus un peu La Rochefoucauld, ce fut pour moi une énergique leçon d'humilité. J'avais toutefois une autorité de plus en faveur de ma thèse ; je m'en servis pour ma propagande destructive.

Ce besoin de convertir chacun à mes théories m'amena forcément et assez vite à les modifier quelque peu. On parlait beaucoup, autour de moi, de socialisme, de rénovation morale et sociale, de nouvelles constructions spirituelles. Je sentis la nécessité d'ajouter à ma critique purement négative un élément positif, que je crus trouver dans l'esthétisme. Et cela me plaisait d'autant plus que je croyais réaliser ainsi mes aspirations enfantines de jadis.

Le culte de la Beauté se prête à de si délicieux développements sentimentaux ! La Beauté n'est-elle pas à la fois la forme la plus pure et l'aspect le plus stimulant de la Vie ? (On aimait alors ces ennoblissantes et opportunes majuscules.) Il faut des maîtres dans l'art de ressentir de subtiles et rares jouissances.

J'entrevoyais un champ de passionnante acti-

vité. Mon matérialisme s'affinait en épicurisme décadent.

Rien d'étroit d'ailleurs dans cette Beauté, qui ne repousse, en vérité, ni le Vrai ni le Bien. Peu importe la valeur de ces dernières notions ; elles enrichissent l'esthétique de nuances irréelles peut-être, mais possibles. Renan m'aidait à concevoir un Dieu sans existence, mais que l'effort spirituel des hommes pourrait parvenir à créer.

Je m'exaltais pour convertir à cette discipline voluptueusement négative. On m'écoutait. Je voulus progresser.

*
*   *

Cependant je devenais de plus en plus sensible à l'aspect moral des doctrines : point de vue qui, au fond, préoccupait plus que tout autre les jeunes intellectuels, à l'époque où j'abordais la philosophie. J'étais bien préparé pour accueillir avec sympathie certaines idées chères au protestantisme libéral.

Ce me fut, vers cette époque, une grâce très précieuse de connaître André de Bavier. A mon scepticisme critique il opposait sa foi protestante. Je me trouvais de suite en présence d'une vie spirituelle singulièrement riche et dont l'évolution me permit, plus tard, de tirer un inappréciable profit. Mon ami fut pour moi à la fois un exemple et, si j'ose dire, une expérience. Il me donna, d'abord, de comprendre ce qu'était la foi, me révélant ensuite les faiblesses d'une certaine forme de croyance.

Mon attitude vis-à-vis du protestantisme traversa trois étapes : je voulus m'en servir, puis je le critiquai, enfin je m'efforçai de le dépasser.

Je conserve d'ailleurs, de mon contact avec certaines personnalités de ce milieu spirituel, un souvenir reconnaissant et respectueux.

C'était l'époque où M. Gabriel Séailles, M. le Pasteur Wagner, M. Paul Bureau et bien d'autres collaboraient en vue d'une action morale commune. Ces penseurs, aux tendances divergentes, se succédaient en la chaire partialement éclectique de l'École des Hautes Études sociales.

C'est aussi en ce temps qu'agonisait le mouvement moderniste.

Le protestantisme libéral m'apparut alors comme un complément heureux, un allié précieux de l'esthétisme. Il ne voulait rien avoir de commun avec l'Église qui condamnait les modernistes et qui se montrait ainsi, une fois de plus et irrémédiablement, incapable de tout progrès. Il saluait avec respect, mais de très loin, cette institution vénérable certes, mais fermée à la pensée nouvelle et qui n'était plus qu'une « ruine glorieuse ». Le « beau vieillard » « obstiné » et « impuissant » était à la fois loué et honni.

Le protestantisme parlait toutefois un langage originairement chrétien. D'une liberté absolue et dissolvante se dégageaient de purs éléments de vie spirituelle. De plus, en s'associant dans le Christ à la Charité, la Beauté semblait acquérir une signification plus complète.

Le Christ, ou plus exactement *Christ* (homme divin, homme surhumain, personnalité historique de première grandeur, etc., suivant les points de vue), jouait ici un rôle attractif. Sa protéité même le rendait plus séduisant.

Le protestantisme et la libre pensée me donnaient l'impression de se comprendre mutuellement d'une façon parfaite. Aussi, dès l'abord, ne fus-je point gêné vis-à-vis du protestantisme libéral, où je trouvais le maximum d'individualisme avec le minimum de christianisme.

Tout en conservant mon hostilité à l'égard du catholicisme, je pouvais parler des choses de l'esprit. Au culte des beautés plastiques s'ajoutait celui des beautés spirituelles.

Je m'aperçus que ces sujets intéressaient mes interlocuteurs plus que tous autres. Mon esthétisme, en s'intériorisant, me permettait d'exercer une action plus profonde.

Je ne pénétrai pas toutefois, pour ma part, dans le protestantisme, auquel je reprochais à la fois son caractère de secte et son attitude illogique.

Durant de longues conversations avec des amis protestants, je critiquais vivement ces deux défauts, pour moi rédhibitoires. Pierre de Lescure, qui formait avec moi l'extrême gauche de notre petit groupe, avouait fort bien que nous aspirions à « déprotestantiser le protestantisme ».

Il me souvient, également, d'une discussion au cours de laquelle nous insistâmes de toutes nos forces,

Pierre de Lescure et moi, pour obtenir de l'un de nos camarades protestants une définition du christianisme. Malgré une vive répugnance à « formuler » sa pensée : « Le christianisme, finit par dire celui-ci, est une combinaison d'altruisme et d'individualisme. » Le Christ n'était même pas mentionné. Il s'agissait assurément d'une doctrine spiritualiste, mais elle était purement humaine. C'était bien une foi minimisée. L'un des nôtres (et non des moindres) ne nous avait-il pas proposé, presque sérieusement, cette définition de Dieu : « C'est un point d'interrogation nimbé d'espérance !... »

Or, malgré le caractère vague et ténu de cette foi, je lui reprochais encore d'être une *foi*, de porter sur des réalités non scientifiquement démontrées. La psychologie de la croyance me demeurait étrangère.

Il m'arriva de discuter, avec quelques amis, de la prière. Je m'excuse de noter ainsi de bien petits détails, mais ils importèrent à mon active curiosité d'hier et ils m'aident aujourd'hui à éclairer le passé. C'est dans la prière que des protestants m'assuraient trouver la source la plus indiscutable de leur foi. L'âme qui prie, me disait un ami, entre en communion intime avec Dieu, qui s'impose alors directement à elle, dans son existence objective. Point n'était besoin d'autre « révélation ». Cette « expérience religieuse » pouvait, à elle seule, suffire à entraîner la foi.

Il m'était facile de lui répondre simplement que je le croyais le jouet d'une illusion. « Ce que tu perçois ainsi directement, mais d'ailleurs vaguement — lui

disais-je — ce n'est pas Dieu, mais seulement l'image réfléchie de ta propre pensée, de ton idéal personnel et purement subjectif. Ce n'est qu'un dialogue entre ta conscience et ta subconscience. »

*
* *

Mon athéisme cependant se muait doucement en agnosticisme. Sans croire au monde invisible en tant que réalité distincte, je l'admettais pratiquement, parce que je trouvais en lui une force d'action sur les âmes.

Mais il y a danger pour un sceptique à jouer ainsi avec le « spirituel », à côtoyer chaque jour le « divin ». Mon contact quotidien et assez intime — presque une collaboration — avec le mouvement moral à base de protestantisme élargi que Gaston Riou avait baptisé du beau nom de « Jeune France[1] », ne fut pas sans m'impressionner. D'autre part, les conférences de la revue *Foi et Vie* réunissaient des esprits différents, mais ayant une même aspiration respectueuse vers ce que certains d'entre eux osaient appeler le « surnaturel ». Boutroux, Henri Poincaré, Bergson nous familiarisaient avec la contingence et la relativité des lois de la nature. L' « évolution » envisagée comme « créatrice » ouvrait à l'imagination un champ illimité.

J'eus aussi la chance de pouvoir suivre mes amis à de fort belles réunions protestantes de prière, où se mani-

1. Cf. Gaston RIOU, Lettre aux « Jeune France », in *Aux Écoutes de la France qui vient.* (Grasset, éd.)

festait un sens religieux profond. J'ai gardé le meilleur souvenir, en particulier, de quelques jours passés à un congrès de jeunesse, qui eut lieu à Sainte-Croix, en Suisse. On y discutait beaucoup et de toutes questions. On y priait également. Toutefois je dois avouer que mon impression était toujours complexe : à un mysticisme sentimental s'alliait un scepticisme moralisant du plus curieux effet.

En quittant une de ces réunions où certains de mes compagnons croyaient avoir, en vérité, conversé directement avec leur Créateur, nous discutions, comme d'une chose très douteuse, du caractère plus ou moins divin du Christ, par rapport à d'autres hommes de Dieu ; nous parlions, comme d'une chose essentielle, de la Beauté, de la Vie et de la vertu moralisatrice de ces vastes concepts. Si mon attitude personnelle s'accommodait fort bien de ce point de vue, j'en sentais cependant l'illogisme. En dépit, d'ailleurs, de mon persistant agnosticisme théorique, ma parole, précédant ma pensée, s'habituait aux idées de croyance aux images de foi.

Que dirai-je maintenant aux âmes que j'ai guidées sur la voie du doute et qui n'y trouvent que désolation ? Il me faut découvrir des conseils toujours plus précis, des paroles répondant toujours mieux au besoin de réel, que ma critique elle-même éveilla.

J'en viens rapidement à employer (en ne lui donnant d'abord qu'un sens symbolique) un langage spiritualiste. Puis, tant est forte la logique des âmes, des expressions chrétiennes deviennent nécessaires. Mon

interlocuteur prend mon langage au pied de la lettre. Cela le satisfait, mais en éveillant davantage sa soif de précision. Je dois continuer malgré moi. Il faut bien que je le suive puisque je suis son guide.

Ainsi j'expérimente objectivement — et, par conséquent, d'une façon plus évidente encore que sur moi-même — nos véritables besoins spirituels, nos vraies formules de vie.

*
* *

C'est à cette époque que je parlai, un jour, avec André de Bavier, de la divinité du Christ. « Les protestants, me dit-il, n'y pensent pas assez. La Croix est cependant la raison d'être de notre foi... Je le sens de plus en plus. » Et le ton vibrant de sa voix me disait l'état de son âme. « Prends garde, lui répondis-je, tu essur la pente. Tu ne peux pas ne pas devenir catholique. » Et cela, malgré des regrets, me paraissait inévitable.

Mes tendances spirituelles se trouvèrent grandement précisées par une vision rapide que j'eus de l'Angleterre. Je sentis l'illogisme anglican, qui me parut éclairer d'une vive lumière les autres attitudes protestantes. J'admirai, par contre, la pensée merveilleusement souple de Newman, sa vivante conception du dogme. J'aimai sa logique, son courage. Je m'efforçai de connaître les mystérieux mouvements des âmes qui, près de lui, se convertirent et l'étrange vie, en leur conscience, de la grâce divine.

Cependant une certaine forme de scepticisme se développait en moi. Avec Montaigne, j'avais douté de la valeur de nos diverses attitudes intellectuelles. Je comprenais peu à peu, avec Pascal, la nécessité morale de tomber à genoux devant quelque chose, peut-être devant une croix.

J'interprétais le pragmatisme de William James, aussi bien que celui de Poincaré ou de Bergson comme la démonstration de l'inaptitude de l'intelligence à traiter des choses de la foi. La science n'avait pas fait faillite, mais son domaine était limité. Aucune argumentation scientifique ne pouvait démontrer l'existence du surnaturel, qui, par définition, dépassait la compétence des sciences de la nature. Par contre, rien ne pouvait démontrer l'inexistence de ce surnaturel.

Notre sensibilité, d'autre part, aiguillée dans le sens religieux, pouvait donc légitimement nous conduire à un postulat positif.

Mon anti-intellectualisme atteignit, un jour, au complet scepticisme intellectuel. J'avais la sensation aiguë d'être, sous ce rapport, la bille parfaitement ronde sur une table parfaitement plane, ou la balance infiniment sensible en équilibre sur son couteau.

S'il y a des motifs favorables au doute, pensais-je, il en est autant qui militent en faveur de la foi. Le choix est libre. J'éprouvai, à ce juger, une délicieuse impression de soulagement : ma sensibilité (dans le sens le plus large de ce terme) allait donc pouvoir décider en dernier ressort.

Mais ce mouvement du cœur, comment pouvait-il se produire ? C'est ici qu'intervint une certaine notion du subconscient et de l'expérience religieuse, telle que les protestants m'avaient paru la concevoir.

A la base des croyances d'origine pragmatiste que je connaissais, se trouvait presque toujours cette « expérience religieuse », cette intuition mystique du divin, qu'il est difficile de définir autrement que par analogie et qu'il me plaisait de me représenter comme l'audition intime d'une musique mystérieuse, féconde en émotions profondes, et résultant d'une harmonie momentanément réalisée entre notre subconscience et un au-delà innommé.

Mon sceptiscisme défaillant se trouvait rassuré par l'allure scientifique du mot *expérience*, et par son caractère personnel, qui excluait toute intervention autoritaire.

Certes, je ne croyais pas encore ; mais j'entrevoyais la possibilité d'un monde spirituel. Une paix confiante m'envahissait.

Dans l'évidente instabilité de cette situation d'âme, et ne trouvant pourtant en moi-même aucun motif de choisir pour ou contre, ce fut encore mon impérieux besoin d'agir sur les autres qui m'aida.

A ceux que je m'étais efforcé d'attirer vers le divin par l'évocation de vagues lueurs spirituelles, je parlais maintenant de l'éternité, du surnaturel. Je les autorisais de la sorte à me demander si telle était ma foi.

Hélas ! il est un abîme qui sépare de la foi l'image d'une espérance. Des formules renaniennes. traînaient

en ma mémoire : « Défions-nous des désirs qui leurrent ; plus nous souhaitons subjectivement une chose et moins il y a de raisons objectives en faveur de sa réalité. »

Raisonnements caducs d'ailleurs et résultant d'un point de départ erroné. Mais l'âme, habituée au nonchaloir intellectuel et moral du doute, s'accroche à eux comme à des sauveurs. C'est une chose si terrible, la foi, pour qui ne voulut que s'appartenir à lui-même !

Il faut, en quelque sorte, s'abandonner, répudier, « se renoncer », selon la formelle exigence du Maître.

Ce Maître, je le sais aujourd'hui, s'entend à illuminer la route du calvaire, mais à ce moment je le connaissais encore bien mal. Il m'aida pourtant en m'obligeant à le prier.

Bien qu'ignorant presque tout du catholicisme, je sentais en lui l'aboutissement fatal de nos aspirations. Sans avoir moi-même la foi, je voulus, je *dus* la donner. J'emmenai à l'église l'être cher pour qui je voulais toute la beauté intérieure, toute la foi apaisante, tout le réconfort qui serait le mien. Et cela agissait grandement sur moi, car ainsi, à l'occasion d'autrui, je pratiquai involontairement le merveilleux conseil de Pascal : je m'agenouillai, je ployai la machine.

Ma première vision de vie catholique fut celle que me donna le couvent dominicain du Saulchoir. Mon étonnement fut grand et j'admirai l'activité intellectuelle, qui se découvrait à moi, si riche et si parfaitement équilibrée. Toutes les disciplines, toutes les

critiques étaient connues et dépassées, en une synthèse supérieure de vie.

Un petit voyage chez les Bénédictins de Farnborough, en Angleterre, me permit de mieux sentir le caractère *universel* de l'Église catholique, dont la vérité ignore les frontières — par contraste avec les protestantismes nationaux, dont la norme varie selon les temps et selon les pays.

Mais ma curiosité de la foi devenait peu à peu nostalgie.

. . . .

Au bord du lac Léman, sur la côte de Savoie, une petite, vieille, simplette et lourdaude église de village. C'est à Yvoire. Je suis agenouillé près de l'autel : « Mon Dieu ! — car il me semble que vous existez — daignez me donner le courage d'être logique, la grâce de croire en Vous. » Tel est mon premier souvenir de prière.

. . . .

Dans Paris se cache un modeste sanctuaire, où je sais que bien des âmes commencèrent à prier. Je dois un souvenir ému à la chapelle bénédictine de la rue Monsieur, qui, du chant de ses voix pures, m'appela patiemment — sans contrainte, mais longuement — vers sa table de communion.

. . . .

A l'époque où ma curiosité commençait à s'orienter vers les problèmes de la foi, il m'avait été donné de rencontrer le Père Sertillanges. Son accueil m'avait laissé

le souvenir d'une lumière soudain projetée sur un monde d'idées nouveau et profond. En même temps que j'étais frappé par son extraordinaire ampleur de pensée, j'étais touché par l'infinie discrétion de ses paroles, qui, délicatement, m'entr'ouvaient des horizons, sans toutefois me fermer aucune voie.

Malgré cela, je me croyais, alors, tellement loin de cette pensée catholique qu'il me souvient d'avoir dit à un ami : « Les barrières qui me séparent du catholicisme sont vraiment infranchissables pour moi. Ce prêtre, mieux que nul autre, pourrait me comprendre : je ne lui ai presque rien dit et je ne peux plus rien lui dire. Jamais je ne serai catholique. »

J'étais sincère, à ce moment. Je suis cependant revenu pour demander secours et conseils. Le Père Sertillanges voulut bien m'accueillir et m'aider de sa force et de sa tendresse.

Une petite brochure qu'il écrivit, *Anthropomorphisme ou Agnosticisme*[1], m'étant tombée sous les yeux, exerça sur le développement de ma pensée la plus grande influence. J'étais préoccupé, depuis bien longtemps, de ce phénomène de lafoi, qui nous permet, parmi nos misérables contingences, d'atteindre à l'Absolu.

L'explication « symbolique » des dogmes m'avait d'abord semblé commode. Elle m'apparut alors conduire à l'incrédulité. J'avais songé ensuite à une explication « moraliste », plus profonde peut-être, mais aboutissant à un subjectivisme instable, inapte à sa-

1. Bloud et Gay, éditeurs.

tisfaire l'esprit. La théorie thomiste de l' « analogie » me fut donc une révélation que je sentis décisive. J'entrevis l'admirable ampleur du dogme qui n'abaisse pas le divin par ses définitions, mais nous indique, grâce à elles, l'orientation à prendre pour trouver Dieu.

Mon esprit était soulagé d'un immense fardeau. Intellectuellement, j'étais converti. Mais mon cœur n'adhérait pas encore. Il fallait une épreuve, un choc moral m'atteignant au fond de ma sensibilité.

Ce choc vint.

L'âme conquise à la vie exigea l'affirmation ; elle s'évada du scepticisme comme du doute angoissé l'affection certaine. Le sentiment devenu amour s'établit dans l'éternité.



... Mais je songe aux amis d'hier, à mes compagnons de recherche.

Nous étions unis, nombreux, dans notre commun désir de lumière et d'action. Quelques-uns suivirent une route analogue à la mienne ; d'autres crurent voir ailleurs la vérité.

A ceux dont l'évolution spirituelle fut différente, je veux dire aujourd'hui mon affection grandissante.

Ne pensez pas, amis, qu'en vérité je me sois éloigné de vous. Les âmes se sentent plus proches, qui ont creusé plus profond. Elles se sentent plus fraternelles.

Croyez que jamais je ne vous ai mieux compris, dans vos aspirations comme dans vos craintes, que depuis

l'épreuve d'un secours surhumain. Votre angoisse affamée ne voudra pas se nourrir d'aspirations creuses. Si, en remontant le passé, je viens de vous rencontrer où vous êtes, dans l'avenir Dieu peut faire que je vous retrouve où je suis.

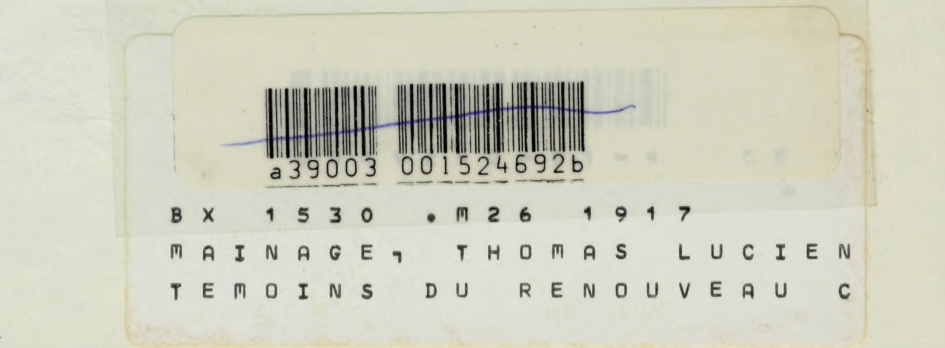
Je me sens donc plus que jamais avec vous, car jamais je n'ai eu plus d'espérance.

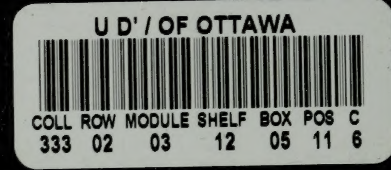
Lucien Puel de Lobel.



TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE DE L'EST. — BESANÇON


a39003 001524692b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 12 05 11 6